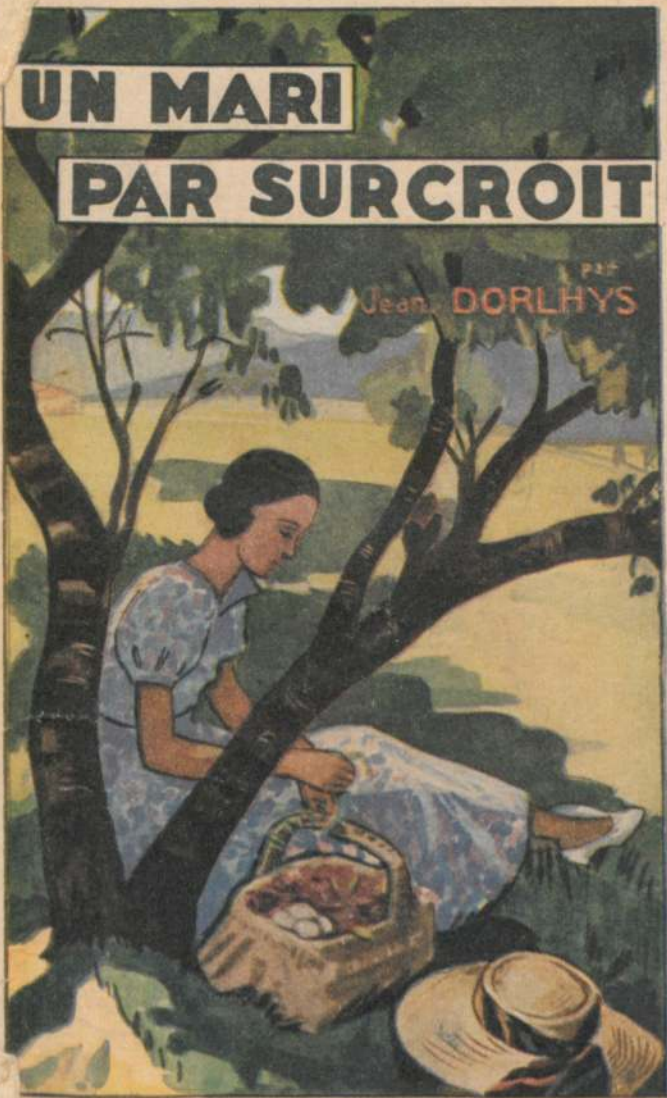


UN MARI

PAR SURCROIT

par
Jean DORLHYS



1 fr. 75



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS SIXIÈME

Publications périodiques de la Société du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le n^o : 0 fr. 50. Ab^t d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite ; six mois : 10 fr.

La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,
Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de roman.

Le numéro : 1 franc. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite ;
six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le n^o : 0 fr. 75. Ab^t d'un an : 14 fr. avec prime gratuite ; six mois : 8 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T S F., etc.

Le n^o : 0 fr. 60. Ab^t d'un an : 20 fr. avec prime gratuite ; six mois : 12 fr.

MES ROMANS, Journal hebdomadaire

Chaque numéro contient deux romans inédits

16 pages dont 12 de roman

Le numéro : 0 fr. 30. Abonnement d'un an : 12 fr.
avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 30. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 30. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 60.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92812

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*
- Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*
- Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
- Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
- Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
- Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*
- P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*
- Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*
- F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*
- Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*
- Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*
- H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*
- G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour Maudite.*
- Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*
- José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
- BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*
- Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
- Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
- André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*
- Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*
- J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
- M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon !*
- Eric de CYS : 543. *Lunez rouges.*
- Lise DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*
- DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*
- Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herète, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
- H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer !*
- A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*
- Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
- Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
- Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
- Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 200. *Un an d'épreuve.*
- Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
- Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose ou la Fiancée de province.*
- Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*
- Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*
- Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
- Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
 Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*
 M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
 W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
 Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
 P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
 L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
 MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse!*
 MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle?*
 Hélène MATHERS : 369. *Petite dame certe.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
 Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
 Anne MOUANS : 281. *Plus haut!* — 337. *Gisèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
 Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
 Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
 Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Abril.*
 Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
 Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitté.*
 M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui!*
 Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
 Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
 Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
 Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
 C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

ures r

== IL et le des DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

pages s
nnement

volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

5 volumes au choix, franco : 8 francs.

C92812

Jean DORLHYS

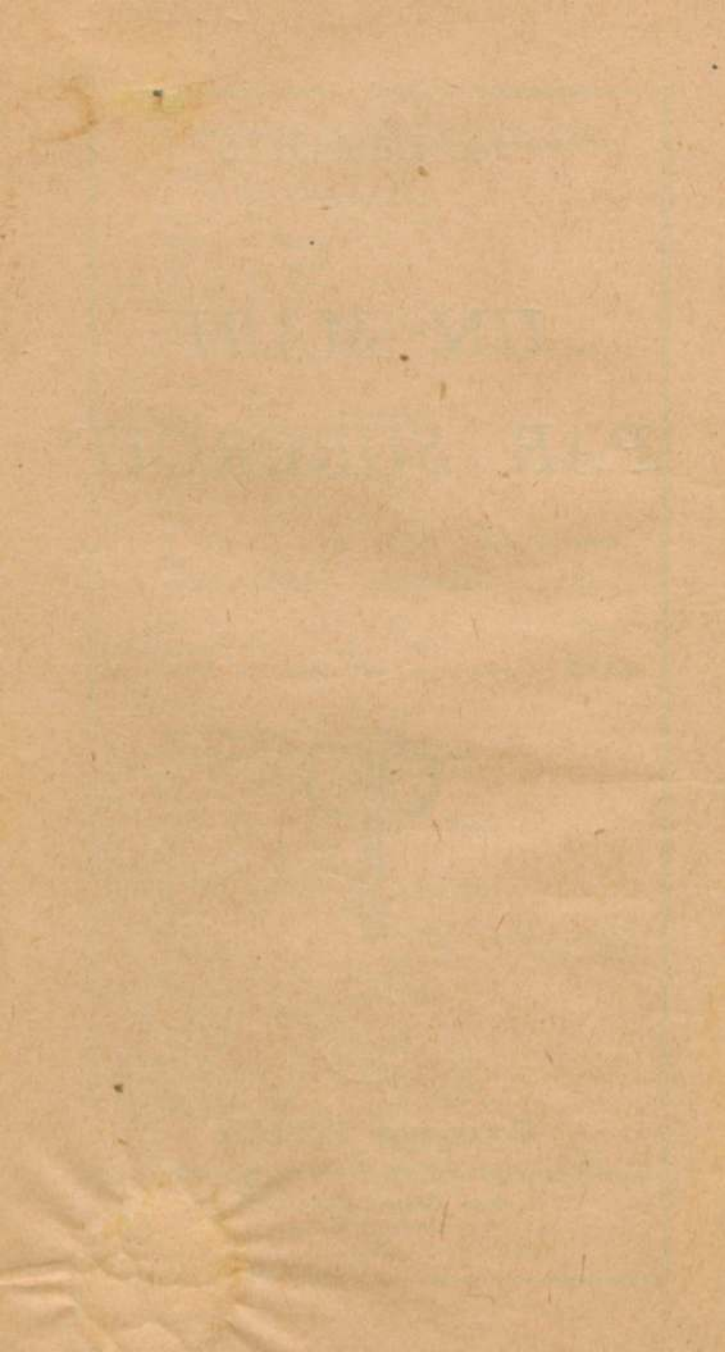
UN MARI
PAR SURCROIT

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (X) 348. Le



Un Mari

par surcroît

PREMIÈRE PARTIE

I

Deux coups de sonnette stridents déchirèrent le silence de la cave au grenier. Marie-Thérèse et Claire Molinié, qui revenaient de la messe, s'immobilisèrent avec la même exclamation :

— Les garçons !

— Maman doit être sortie et Catitcha occupée, reprit la brune Marie-Thérèse ; qu'ils attendent, ... nous leur ouvrirons en descendant.

Dans la chambre voisine, une voix claire lança gaiement :

— Pressons-nous, alors, car ils vont nous assourdir de nouveau.

Et Françoise-Navière Iratchay vint rejoindre ses cousines en ajoutant :

— Marraine n'apprendra jamais à ses fils l'art d'appuyer sur un bouton de sonnette selon les règles du savoir-vivre.

Une gaieté malicieuse étincela dans les yeux des trois jeunes filles dont les silhouettes élégantes, enveloppées d'un crêpe marocain sobrement orné d'étroits rubans rouges, se reflétaient dans une haute glace au cadre d'or terni. Françoise-Navière, déjà prête, courut vers l'escalier qui partageait la

vieille et spacieuse maison. Elle descendit à la même allure les marches hautes, légèrement creusées au centre, et ouvrit la porte d'entrée, saluée par un énergique :

— Enfin!

Puis un solide jouvenceau de quinze ou seize ans entra comme une bourrasque dans le vestibule à demi éclairé :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière...

— Un peu moins de bruit! fit derrière lui un garçon du même âge.

Le vigoureux chanteur agita ses longs bras :

— Faites pas attention, Monsieur est vexé.

— Pourquoi donc? demanda Claire qui descendait l'escalier, suivie de Marie-Thérèse.

Francis ne répondit pas tout de suite, car une vieille femme toute ronde, dont la taille était ceinte d'un large tablier bleu, venait de surgir.

Françoise-Xavière — que l'on appelait généralement Soizevette ou seulement Xavière — dit avec malice :

— Tu les as entendus, Catitcha?

— Pour ne pas les entendre, il faudrait être sourd comme trente-six tapis, gronda la vieille servante. Si c'est pas honteux, ils mettent toute la maison en révolution!

Une longue glissade amena Francis près d'elle :

— Tu étais là, et tu nous as laissé sécher à la porte?

Une feinte indignation renfrogna le visage parcheminé où brillaient des yeux noirs singulièrement vifs :

— Non! j'allais laisser tomber mes blancs d'œufs et manquer mon île flottante à cause de vous autres!

— Oh! s'il s'agit d'une île flottante...! s'exclama Francis.

Il reculait avec une courbette respectueuse. Catitcha souleva ses épaules, rectifia l'aplomb de son tablier et tourna le dos à son jeune interlocuteur en disant d'un ton découragé :

— Jamais, non, jamais on ne les changera!

Puis, dignement, elle regagna sa cuisine. Cepen-

dant, Soizevette entraînait ses cousins vers une vaste pièce qu'un poêle à bois rendait confortable en ce deuxième jour de mars. C'était le lieu habituel de la famille. Son seul luxe consistait en un piano déjà ancien sur lequel dormait un violon, beaucoup d'air et de soleil, des fleurs et de la verdure en toute saison.

— Voyons, dit Soizevette après avoir refermé la porte, que signifient ton entrée triomphale, Francis, et les airs sombres de Robert?

— Eh bien! voilà : j'ai vendu cent cinquante journaux de plus que dimanche dernier... Cent cinquante, vous entendez? Et mon frère, ici présent, n'a pu ajouter une seule unité au total précédent. Alors, ça va... et ça ne va pas!

Robert s'était approché du poêle grondant et comme animé par une rage de destruction. Il se retourna pour répliquer :

— Il l'obtient par des moyens convenables, sa réussite! Dès qu'une femme paraît, il se précipite et, avec une voix d'ange adorateur, il fait des phrases avant de conclure : « Une *Action catholique*, n'est-ce pas? pour vous, Madame... » et ses yeux terminent : « Vous qui êtes si jolie, si bonne, si intelligente, si... enfin, un tas de choses! » Vous devez comprendre si une femme résiste après cela!

Les trois jeunes filles riaient à pleines lèvres. Sans se troubler, Francis les imita :

— Oh! tu exagères! D'ailleurs, puisque mes yeux expriment tant de choses, ils finissent bien par dire la vérité. Mes clientes traduisent d'après ce qu'elles possèdent.

— Par ce qu'elles désirent, plutôt! lança rageusement le précoce observateur. Je te dis, moi, que tu es inconvenant. N'est-ce pas, la Sagesse?

Marie-Thérèse, ainsi priée de donner son avis, eut un geste d'impuissance amusée :

— Pour de pareils cas de conscience, voyez M. l'abbé.

— C'est ça, dit Francis, riant sans vergogne, il se payera une pinte de bon sang, M. l'abbé.

Sa voix un peu rauque, cette voix des adolescents en pleine croissance, avait des éclats comiques fort peu harmonieux. Avec une grimace

expressive, Soizevette se boucha les oreilles.

— Miséricorde ! dit-elle, si c'est avec ce luth désaccordé, frère déshérité du jazz, que notre jeune triton réussit à charmer les sirènes bordelaises, le goût se meurt dans un modernisme exagéré.

Cette fois, malgré sa mauvaise humeur, Robert partagea l'hilarité générale. La porte s'ouvrit sans que personne y prit garde. Silencieuse, M^{me} Molinié avança d'un pas. Grande et mince, avec un visage régulier d'une pâleur chaude, elle avait une apparence encore très jeune.

— Francis, puis-je savoir si tu as vu M. le curé ? dit-elle enfin comme les rires se calmaient.

— Maman, — Francis abandonna le bras du fauteuil qui lui servait de siège, — je suis imparadonnable. J'aurais dû te dire plus vite que M. le curé sera ici aussitôt après son déjeuner. Je lui ai remis ta lettre avant la messe de neuf heures.

Le regard de M^{me} Molinié, soudainement assombri, se dirigea vers les jeunes filles :

— Vas-tu au cercle Nazareth aujourd'hui, Soizevette ?

— Non, marraine, je suis libre. Et si vous avez besoin de moi... ?

La jeune fille se rapprochait, une inquiétude sur son visage expressif ; mais M^{me} Molinié gagna la porte en disant :

— Pas pour le moment.

Le battant de bois refermé, Claire dit soucieusement :

— Maman n'est pas comme à l'ordinaire... Sa lettre à M. le curé, ... la visite si prompte de celui-ci, ... tout cela cache quelque chose.

— Puisqu'elle nous a laissé deviner ses soucis, maman nous donnera sûrement des explications, répondit Marie-Thérèse ; il faut attendre et nous occuper pour trouver le temps moins long.

Soizevette caressa affectueusement l'épaule de sa cousine :

— Tu as toujours raison, Minerve, soupira-t-elle. Nous allons donc suivre ton conseil.

Le silence régna bientôt dans la vaste pièce, à peine troublé par le grincement des plumes ou la plainte douce d'une page vivement tournée. Marie-Thérèse s'approcha d'une fenêtre entre-bâil-

lée. Elle trouvait à ce dimanche attiédi le charme des choses trop douces et que l'on sait menacées, car, malgré l'haleine du printemps rôdeur et ses furtives caresses, l'hiver défendait bien ses derniers jours. Son souffle rude cinglait soudain la terre oublieuse qui frissonnait alors comme au passage d'un fantôme accusateur. Mais la vie ne se soucie pas longtemps du reproche des agonisants : il lui faut reconstruire.

La jeune fille le pensa une fois de plus avec un peu de mélancolie.

Marie-Thérèse Molinié ressemblait beaucoup à sa mère. En famille, on l'appelait « Minerve » pour sa sagesse courageuse et son jugement sûr. Depuis huit ans, elle portait intérieurement le deuil de son fiancé, tombé au front en mai 1916. Pourtant, elle avait promis, cette année, de servir de mère à deux petits enfants, d'être l'épouse d'un homme qu'elle estimait profondément. A l'automne, elle quitterait la vieille maison où les cœurs s'aimaient si fort, dans une atmosphère de droiture, que leurs blessures étaient moins cuisantes.

Le père de Marie-Thérèse, l'ingénieur Molinié, issu d'une vieille et nombreuse famille de la Gironde, plus riche de vertus que d'argent, avait épousé, à vingt-quatre ans, une très jeune Basquaise également sans fortune. Ils avaient eu neuf enfants. C'est dire qu'ils avaient dû peiner beaucoup pour les élever convenablement. Ne pouvant leur assurer une fortune, ils leur avaient donné davantage : un caractère bien trempé, des principes solides, le moyen de se suffire un jour s'il le fallait. La Providence avait béni l'apparente témérité de ces parents chrétiens. Aujourd'hui, plusieurs de leurs enfants avaient fait leur vie et ils pouvaient regarder l'avenir sans crainte.

Marie-Thérèse évoqua les absents : Pierre, l'aîné, professeur au lycée de Marseille et père de deux solides garçons. Marie et Jeanne — les deuxième et troisième numéros, comme on disait joyeusement, — mariées, elles aussi, la première avec un professeur ami de Pierre, la seconde avec un collaborateur de son père, et possédant cinq amours d'enfants. Michel, le cadet de Marie-Thérèse, l'intrépide ingénieur commercial qui travaillait actuel-

lement en Afrique pour les *Comptoirs du Sud-Ouest* dont son père était l'un des directeurs.

Une seule ombre à cette évocation : celle du petit frère emporté, à sept ans, par la terrible grippe infectieuse de 1918. N'était-il pas, cependant, le plus heureux dans ce paradis qui s'ouvre tout grand aux fleurs de pureté ? Marie-Thérèse le croyait, et elle recommanda au petit ange invisible tous les absents, tous ceux qui restaient encore là : Claire, la blonde étourdie, rieuse, au cœur très bon ; Soizevette, la marraine du disparu, aimée comme une sœur, ... Soizevette déjà frappée par les événements et qui pourrait souffrir plus qu'une autre, mais dont le caractère remarquable saurait tirer de la vie un plein rendement. Enfin, les jumeaux, les deux inséparables toujours en discussion. Que deviendraient-ils ? On ne pouvait prévoir l'avenir ; mais, intelligents, enthousiastes, dévoués, entreprenants, ils l'étaient, ... autant que bruyants et taquins !

La jeune fille regarda les têtes studieuses ou méditatives qui l'entouraient. Le bruit sec d'un coupe-papier frappant le bois d'une table les redressa soudain. Francis cria en même temps :

— J'ai trouvé !

— Trouvé quoi ? demanda Claire en rapprochant ses fins sourcils de blonde aux yeux bleus. Ce garnement nous donnera une maladie de cœur !

Sans s'émouvoir, le bruyant interrupteur reprit :

— J'ai trouvé ce qui trouble maman et mobilise M. le curé. Mesdemoiselles — Francis mit la main sur son cœur, — on va, tout simplement, demander en mariage l'une de vous !

— Tu es fou !

— Ses succès le grisent !

— Il pose au devin !

Marie-Thérèse intervint :

— Laissez-le parler ! Qu'est-ce qui te fait croire pareille chose, Francis ?

— Soupirant est revenu !

Soupirant ! Les garçons avaient ainsi nommé un jeune homme qui se plaçait toujours derrière les jeunes filles, à l'église, partout où les circonstances le lui permettaient.

— Et alors ? Cela ne veut rien dire !

— Attendez. Ce matin, je l'ai vu parler à M. le curé. Ils se sont rendus ensuite à la sacristie, et c'est après leur entretien que M. le curé m'a donné sa réponse.

— Peut-on savoir, demanda Soizevette, railleuse, si tu as deviné aussi le nom de l'élue ?

— Justement ! J'hésitais encore quand une réflexion de maman m'est revenue à l'esprit : « Soizevette, vas-tu au cercle, aujourd'hui ? » Ma chère, on désirait t'avoir sous la main pour te demander ton avis, parce que c'est toi que Soupirant a choisie.

Et, tourné vers un interlocuteur invisible, Francis souleva un chapeau non moins imaginaire :

— « ... Monsieur, vous avez le goût bon ! »

L'entrée de M. Molinié arrêta les rires et les protestations. Le déjeuner se passa sans incident. On sortait de table lorsqu'un appel de la sonnette électrique fit taire tout le monde. On eût dit le cri d'une souffrance qui se soulage brusquement.

— M. le curé, dit Claire ; il a toujours ce coup de sonnette unique et franc.

Penchée vers son frère, elle ajouta très bas :

— Nous saurons bientôt, Francis, ce que valent tes déductions.

II

M. l'abbé Bérude, curé d'une bonne paroisse bordelaise, avait la réputation d'un prêtre original qui cultivait la portion du champ, à lui confiée par le Seigneur, avec une énergie, une franchise assez gênantes pour les égoïsmes béats, les vanités déguisées.

Fort peu tendre envers les inutiles, il secouait ferme les médiocres avec l'espoir de les changer. Ses paroissiennes redoutaient particulièrement une de ses phrases favorites : « Voyons, mettons les choses au point ! » Elle supprimait les digressions, les commodes obscurités.

Avec cela, lutteur infatigable, obstiné marcheur à l'étoile, il bousculait les timorés, les tueurs d'enthousiasme.

Il serait exagéré de dire qu'avec ce caractère il ralliait tous les suffrages. Mais on reconnaissait généralement sa grande piété, la valeur de son intelligence, son inlassable dévouement. Les jeunes, ceux qui s'étaient adressés à lui dans la peine ou le trouble, vantaient encore sa bonté et sa paternelle indulgence. Pour eux, le visage du prêtre s'adoucissait singulièrement. Et il n'y avait plus alors aucune sévérité dans ses yeux noirs scrutateurs, aucune ironie au coin de sa grande bouche dont l'arc gourmand se resserrait tout d'un coup.

Tel quel, on ne dérangeait point l'abbé Bérude pour des riens. Aussi, lorsque Francis Molinié lui avait remis une lettre, ce dimanche matin, il s'était rendu à la sacristie pour la lire immédiatement. M^{me} Molinié le priait de prendre connaissance d'une autre lettre qu'elle avait reçue la veille au soir et lui exprimait son désir d'en parler avec lui.

Cette lettre disait :

Verneuillac, 29 février 1924.

MADAME,

Je dois d'abord vous dire qui je suis car vous ne me connaissez pas. Peut-être vous souviendrez-vous d'avoir vu mes parents au mariage de Monsieur votre frère, ma mère étant la cousine germaine de votre belle-sœur, la parente assez proche, par conséquent, de M^{lle} Iratchay, votre nièce.

Je vous en prie, Madame, ne rejetez pas ma lettre parce qu'elle va réveiller en vous des souvenirs pénibles, et pardonnez-moi de venir vous importuner, vous attrister, sans doute.

Vous avez su, je pense, le second mariage de votre belle-sœur? Peut-être est-il bon, néanmoins, que je vous donne quelques détails. Lorsque M^{me} Iratchay revint à Verneuillac, trois ans après avoir quitté son mari, il ne restait plus grand'chose du bien que sa famille avait peu à peu amassé. Sa mère, déjà gravement atteinte, devait mourir quelques mois plus tard. A cette époque, votre belle-sœur ne voyait plus guère mes parents. Ils n'avaient pas approuvé sa cou-

duite et elle s'en était froissée. Ce fut donc par des étrangers qu'ils apprirent la nouvelle de son second mariage avec M. Marias, un protestant veuf et père de trois enfants. Ma mère essaya alors de raisonner sa cousine; celle-ci se fâcha et cessa même de saluer mes parents après son mariage.

Elle n'était pas heureuse, pourtant. On lui faisait la vie dure chez les Marias,... sans parler des regrets qui devaient lui ronger le cœur. Son mari — un drôle de personnage! — la défendait bien quelquefois, mais la jalousie et l'indolence le faisaient souvent aussi le complice de sa mère, une terrible vieille femme qui dirigeait et dirige encore toute la maisonnée.

Je vous dis tout cela, Madame, pour vous faire comprendre combien elle a été punie.

Le malheur, c'est qu'elle devint plus arrogante encore et — s'il faut en croire les derniers événements et les insinuations méchantes de sa belle-mère à cette occasion — chercha l'oubli dans la Fine champagne qui n'est pas rare par ici.

Depuis quatre ans, sa situation matérielle s'était améliorée. Une vieille cousine de son mari, soignée par elle avec dévouement, lui avait laissé, en mourant, la jouissance de ses biens qui reviendraient plus tard aux enfants de M. Marias.

C'est dans l'une des maisons de cette vieille cousine qu'elle vient de tomber malade subitement au début de cette semaine. On l'a fait transporter chez elle deux jours après seulement. Maintenant, elle est bien mal et le D^r Lasnier, de Séruzac, ne croit pas pouvoir la sauver. Elle m'a fait demander, ce matin, par une petite servante. J'ai été effrayée, Madame, en la trouvant si changée. Pourtant, elle gardait toute sa connaissance. Voici ce qu'elle m'a dit :

— Tu sais, je n'en ai plus pour longtemps... On le dit ici,... et puis je le sens. Ce ne sont point les bons soins qui me sauveront! Je t'ai fait venir parce que c'est toi qui peux le mieux faire ce que je désire. Tu vas prendre l'adresse de mon ancienne belle-sœur. Tu lui écriras tout ce que tu sais, elle est bonne et pieuse. Tu lui diras que je voudrais voir ma fille avant de m'en aller, l'avoir auprès de moi pendant ces derniers jours. Je sais, je l'ai laissée,... elle n'avait pas quatre ans et il y aura bientôt dix-huit ans de cela. Le tribunal m'avait donné le droit de la voir deux fois par an et je ne l'ai jamais réclamée. Mais, dans ma vie errante des trois premières années, je ne le pouvais pas. Après, je n'avais rien à moi... Depuis quatre ans, j'avais de l'argent, mais Soizevette était grande... Petite, elle ressemblait déjà tant à son père!... Si elle avait eu honte de moi?...

Si elle n'avait pas voulu me connaître?... Et puis, j'oubliais,... je me révoltais,... je ne savais plus ce que je désirais. Maintenant, je n'ai que cela de clair dans ma pauvre tête : voir ma fille ! On dira ce qu'on voudra ici,... c'est mon droit. Je leur en parlerai demain. Ecris vite, Madeleine ; dis que c'est pressé,... que je m'en vais.

Elle s'agitait en parlant, sa figure devenait d'un rouge noir. J'ai promis tout de suite, Madame. Et puis, en l'entendant me dire de vous : « Elle est pieuse », j'avais pensé à sa mort possible. Si elle reste seule ici, abandonnée aux mains des Marias, comment finira-t-elle ?

Voilà, Madame, tout ce que je devais vous dire. Si votre nièce se décide à venir à Verneuillac, elle peut être sûre que nous ferons l'impossible pour lui être utile.

Je suis mariée et mère de deux petites filles, mais j'habite toujours avec mes parents, à un quart d'heure de la maison des Marias.

Pardonnez-moi, Madame, de vous avoir retenue si longtemps et veuillez agréer mes sentiments respectueux.

Madeleine BERNAUD.

Le prêtre replia lentement les feuillets bleu ciel, tandis qu'un pli soucieux se creusait entre ses sourcils.

Les ennuis de ses paroissiens devenaient les siens. De plus, il aimait beaucoup la famille Molinié, toute cette jeunesse vibrante et saine. Il avait même une prédilection pour Françoise-Xavière Irat-chay, cette fine Soizevette qui possédait quelque chose de son saint Patron, « le petit basque têtue, enthousiaste et tendre ». Il connaissait si bien son caractère, tout en contrastes, semblait-il : intelligente et volontaire, facilement grave et réfléchi, elle était aussi fort gaie, d'esprit alerte, malin, caustique même à l'occasion. Elle avait souvent un sourire teinté d'ironie, et ce sourire était la défense instinctive de son esprit qui ne voulait pas être la dupe de son cœur, sa manière aussi de protéger son moi intime contre les indiscrets. Elle suivait naturellement le conseil de *l'Imitation* : « N'ouvrez pas votre cœur à tous indistinctement. » Mais elle se donnait à fond aux personnes comme aux idées qu'elle aimait. Une belle, une riche nature,... qui

vait ses défauts, bien entendu. L'abbé Bérude avait quelle brusque colère, quelle révolte de l'orgueil, la lettre qu'il venait de lire pouvait faire naître dans l'âme de Soizevette, à côté de souffrances légitimes, et il était un peu inquiet.

Cette inquiétude le poursuivit toute la matinée, malgré ses nombreuses occupations, et il la retrouva intacte pendant qu'il arpentait les rues qui le séparaient de la maison des Molinié.

Jamais Xavière ne lui avait parlé de sa mère. Et, n'aimant pas à forcer les âmes sans nécessité, il avait respecté sa volonté de silence. Elle avait fait seulement allusion à l'absente dans un entretien, vieux de plus d'un an. La jeune fille était venue lui demander son appui pour décider M^{me} Molinié, au sujet d'une proposition que lui avait faite M. de La Reythie, l'historien bien connu. Il s'agissait de servir de secrétaire à celui-ci quelques heures par jour.

— Je pourrais faire cela sans fatigue, tout en préparant ma licence, avait dit Soizevette. Mairaine accepterait pour l'une de ses filles — les aînées ont bien travaillé, — mais, lorsqu'il s'agit de moi, elle commence par dire : « Si son père avait vécu... » Il lui semble que la tâche que mon pauvre papa lui a confiée ne sera pas achevée avant le jour où elle me confiera, à son tour, à un mari, ... parfait, bien entendu ! Or, il se peut fort bien que je ne me marie pas...

— Il est certain que si vous continuez à refuser les prétendants à votre main... J'ai vu M^{me} Lombard : elle m'a confié que son fils venait d'être « blackboulé » comme les autres. Elle était indignée !

— Et elle a su me faire payer sa déconvenue ! Etant la parente de mon oncle, elle connaît le passé. Elle me l'a rappelé sans délicatesse pour me faire mieux comprendre, il faut croire, la vérité de cette affirmation : « Tu es ridiculement difficile. Si le chagrin de ce pauvre Paul ne te touche pas, tu devrais penser que tu ne retrouveras pas toujours des partis aussi avantageux, surtout étant donné les circonstances. — Je ne tiens pas à faire un mariage avantageux, ai-je répondu, et puisque je ne demande rien, je peux bien refu-

ser ce qu'on m'offre. Quant à Paul, il trouvera que mon refus est une chance providentielle lorsque vous lui aurez démontré combien il est peu confortable d'épouser une jeune fille agitée par des atavismes contraires. »

— Eh bien ! ma chère enfant... !

— Ce n'était pas une réponse très courtoise, je l'avoue : M^{me} Lombard m'avait exaspérée. Mais, laissons cela, Monsieur le curé ; promettez-moi plutôt de convaincre marraine au sujet de M. de La Reythie.

— A la condition que vous abandonnerez l'entreprise au moindre signe de lassitude.

— C'est promis ! Mais, soyez tranquille, tout ira bien.

... Xavière était, aujourd'hui, licenciée : elle restait aussi la secrétaire de M. de La Reythie. Le délicat et probe historien avait si fort apprécié sa jeune collaboratrice qu'il la traitait, comme sa sœur, en amie. M^{me} Molinié venait d'accepter de leur confier Xavière pendant un voyage en Orient qui devait durer plusieurs mois.

— Un obstacle encore, ce voyage, murmura l'abbé Bérude en sonnant à la porte des Molinié.

Introduit dans le salon, il fixa une belle tête d'homme qui semblait sortir de son cadre pour commander l'attention.

— Comme Xavière ressemble à son père, en effet ! dit-il presque haut.

L'entrée de M^{me} Molinié abrégua sa contemplation. Elle le remercia vivement de s'être ainsi dérangé un dimanche.

— J'ai pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Voyons, ajouta-t-il en s'asseyant, avez-vous dit quelque chose à Xavière ?

Comme à l'ordinaire, il supprimait les préambules inutiles et allait droit au but. M^{me} Molinié l'imita :

— Il vaut mieux, Monsieur le curé, que ce soit vous qui le fassiez ; mon mari en est, comme moi, convaincu. Je vous demanderai donc la permission de vous expliquer le passé. Vous pourrez ainsi en parler avec Soizevette si vous le jugez bon. Je vous retiendrai le moins longtemps possible...

D'un geste vif, le prêtre interrompit son interlocutrice :

— Je défends mes heures contre les vétilles, Madame — et Dieu sait si c'est nécessaire actuellement! — mais on ne donne jamais trop de temps aux affaires sérieuses. Ne vous pressez donc pas.

Avec la même simplicité, M^{me} Molinié le remercia, puis elle reprit :

— Vous savez que le père de Soizevette, mon cher grand frère, exerçait à Bayonne la profession de médecin. Il continuait ainsi les traditions familiales. Médecin lui-même et peu fortuné, mon père avait épousé la fille d'un confrère, laquelle lui avait seulement apporté, avec des qualités solides, les revenus d'une petite propriété située à Cambo. C'est vous dire que ma mère se trouva aux prises avec de nombreuses difficultés, pour vivre et élever ses enfants, après la mort de son mari. Nous avions, mon frère et moi, dix et sept ans. Au prix de quels sacrifices notre mère réussit-elle à me faire instruire, en même temps qu'elle procurait à mon frère l'argent nécessaire pour suivre sa vocation? Nous ne l'avons jamais su. Elle détestait les attendrissements comme des preuves de faiblesse. Son âme était bonne et droite, mais un peu rigide. Elle devait donc pardonner difficilement à celle qui vint détruire un bonheur si laborieusement édifié.

« J'étais mariée depuis plusieurs années lorsque mon frère revint définitivement à Bayonne. Je m'y trouvais aussi pour un séjour de quelques mois. L'avenir de Jean s'arrangeait providentiellement. Un vieil ami de mon père lui cédait sa clientèle et la direction d'une maison de convalescence, située entre Bayonne et Biarritz. Ma mère, qui ne comprenait pas les célibats prolongés égoïstement, lui dit alors : « Il va falloir penser à te créer un foyer. Certaines solitudes font faire des sottises qu'on regrette toute sa vie. » Elle ajouta pour moi seule : « Nous allons chercher ce qu'il lui faut ; seulement, attention : c'est une tête de basque! » Pauvre maman! avec quel mélange d'orgueil et de dépit elle disait cela! Néanmoins, il me parut facile de réaliser ses désirs jusqu'au moment où mon frère reçut, à sa maison de convalescence,

une nouvelle malade accompagnée de son amie, M^{lle} Delbor.

« A partir de ce jour, les choses se gâtèrent. Mon père — le caractère le plus noble, le cœur le meilleur — nous montra, en effet, que sa tête pouvait être aussi dure que les rochers de son pays. Il faut dire qu'il s'était mis à aimer cette demoiselle Delbor avec toute l'ardeur qui dormait en lui. Délicieusement blonde, avec des yeux marron tendres et gais, elle avait une grâce rare, malicieuse et câline. Mais elle avait été mal élevée! Les parents, d'honnêtes petits propriétaires charentais, durs au travail comme leurs devanciers avaient fait des folies pour cette enfant venue trop tard. Son père était mort comme elle atteignait ses treize ans, et, pour satisfaire ses caprices, sa mère avait peu à peu amoindri son bien. Cette éducation et ce que nous avions deviné du caractère de la jeune fille justifiaient, certes, la résistance de ma mère lorsque mon frère vint lui parler d'épouser M^{lle} Delbor. Mais conseils, objections, prières fondirent comme la neige sous un chaud soleil : il n'en resta rien! Devant l'obstination de son fils, et suivant ainsi des conseils autorisés, ma mère céda. Trois mois plus tard, mon frère épousait M^{lle} Delbor. Il y a de cela vingt-quatre ans. Une petite fille naquit deux ans après, et cette joie clôtura la période heureuse de cette union mal assortie.

« Je ne vous dirai pas, Monsieur le curé, toutes les tristesses qui suivirent. Ma jeune belle-sœur n'était pas foncièrement méchante mais frivole, coquette et dépensière ; elle se croyait au monde pour faire ses quatre volontés et jouir de tous les plaisirs qui passaient à sa portée.

« Biarritz, la ville des plaisirs coûteux, attirait la jeune femme. Malgré les observations de son mari, elle s'était liée avec une certaine M^{me} de Grosseland qui recevait un monde fort mélangé mais très élégant. Elle fit des dettes et se montra coquette pour briller dans ce milieu qui flattait sa vanité et développait ses plus mauvais instincts. Il y eut alors des scènes pénibles. Mon frère, qui étouffait à l'ordinaire sous un grand calme extérieur et une belle maîtrise de soi des colères vio-

lentes, s'emporta devant la duplicité de sa compagne. Et ma belle-sœur comprit qu'elle n'avait plus affaire à l'amoureux seul, mais encore au chef qui entend être obéi. Tout d'abord taciturne ou agressive, elle sembla se soumettre peu à peu. La Providence avait amené dans son voisinage une charmante jeune femme, saintongeaise d'origine, dont la cousine germaine s'était mariée dans la région de Verneuilac. Elles s'étaient liées par des réminiscences sur les personnes et les lieux connus de toutes deux. Et ma belle-sœur se ressentait d'une influence excellente. Un terrible accident — l'explosion d'une turbine qui rendit veuve M^{me} Augier et l'éloigna pour quelque temps de Bayonne — vint rompre la naissante amitié des deux jeunes femmes. L'été suivant, mon frère dut s'absenter pendant une quinzaine de jours. Biarritz, à cette époque, regorgeait de baigneurs et l'intéressante M^{me} de Grosseland entraînait à des divertissements inédits et bien modernes son habituelle escorte de viveurs et de mondaines. Elle invita ma belle-sœur qui passa avec la bande joyeuse une bonne partie des soirées, laissées libres par le départ de son mari. Naturellement, on la vit, malgré les précautions prises. Ma mère fut avertie aussitôt par des insinuations qui en disaient long. Elle vint alors s'installer à la villa, acceptant ainsi une invitation faite depuis longtemps. Sa belle-fille la reçut sans mécontentement visible. Elle se plaignit seulement de violentes névralgies et monta se coucher très tôt. Vous avez deviné, Monsieur le curé, que ma mère n'obtint pas de réponse lorsqu'elle frappa, plus tard, chez sa belle-fille pour avoir de ses nouvelles. La porte résistant à sa poussée, elle comprit brusquement que, dans sa droiture naïve, elle s'était laissé bernier comme un enfant. Décidée à savoir toute la vérité, elle se rendit dans le salon — cette pièce lui paraissait le meilleur poste d'attente, car elle dominait le jardin et la route — et, les lumières éteintes, elle pria.

« Vers trois heures du matin, des rires étouffés lui parvinrent tout à coup. Le retour clandestin d'une folle jeune femme qui craignait la nuit, moins dangereuse que ses actions, était le clot

de la soirée ! Les seuls intimes de M^{me} de Grosse-land avaient droit à ce régal. On abandonnait les voitures quelques minutes avant d'atteindre la villa et, en silence, pour ne pas réveiller la bonne ou l'enfant, on s'introduisait dans la maison. Ce soir, l'aventure s'annonçait encore plus drôle puisqu'il fallait tromper la surveillance de la belle-mère, gardienne du foyer à l'ancienne mode.

« Ma mère les vit donc défilér sur la pointe des pieds, enfouis dans leurs manteaux comme des malfaiteurs.

« Je vous laisse à penser le saisissement du groupe quand la lumière fit surgir cette femme immobile. Plusieurs détalèrent sans vergogne, mais M^{me} de Grosse-land, insolente, hautaine, lança à ma belle-sœur : « Décidément, ma chère, vous êtes entourée de bouledogues ! » Cette femme eut une grande responsabilité dans la triste affaire qui nous occupe. Lorsque ma mère lui dit ses vérités, elle répondit cyniquement : « J'aime qu'on soit libre et les maris tyrans ne me plaisent pas. » Avant de sortir, elle se tourna vers son amie : « Si on vous fait des histoires, venez chez moi. »

Cette invitation rendit certainement ma belle-sœur plus arrogante envers celle qui lui reprochait sa conduite et, la perspective d'une explication inévitable avec son mari, aidant, lui donna une idée qu'elle n'aurait pas eue, je crois, dans d'autres circonstances. Quoi qu'il en soit, lorsque mon frère revint chez lui, il n'y trouva plus sa femme. Et ce fut la séparation, puis le divorce que cette malheureuse demanda. Soizevette fut confiée à son père, mais sa mère conserva le droit de l'avoir pendant quelques jours, deux fois par an. Vous savez qu'elle ne devait pas en user.

« Ma mère, qui s'était chargée de mes trois aînés pendant un de mes séjours à l'étranger, revint s'installer chez son fils. A la belle saison, elle emmenait tout son petit monde à Cambo avec notre fidèle Catitcha. Certain jour, elle monta dans une haute échelle pour atteindre des fruits. Un faux mouvement lui fit perdre l'équilibre. Elle tomba si malheureusement qu'elle mourut trois jours plus tard.

« Après ce malheur, je voulus me charger de

Soizevette. Mon frère refusa : il voulait conserver sa fille auprès de lui.

« On peut dire qu'il donna à son enfant toutes les heures que le devoir professionnel ne lui prenait pas. L'amour de ces deux êtres l'un pour l'autre était quelque chose de rare. Personne ne connaît Soizevette comme son père la connaissait. A personne, non plus, elle n'a autant donné son cœur.

« Je vous dis tout cela, Monsieur le curé, pour que vous compreniez mieux les sentiments de Soizevette devant les événements qui suivirent.

« Elle avait douze ans lorsque la Grande Guerre éclata. Son père, mobilisé comme lieutenant d'infanterie, me l'avait confiée avant de partir. Vous l'avez connue à ce moment-là. Eh bien ! cette petite Soizevette, qui travaillait alors avec ardeur « pour dépasser les meilleures de son cours et envoyer de « chic » notes au cher papa », n'oublia jamais de faire partir, chaque soir, une lourde enveloppe à l'adresse du combattant aimé. « C'est « ton âme vibrante qui vient me visiter chaque « jour, ma chérie », lui répondait son père.

« Mon petit Jean, atteint de la grippe infectieuse, luttait contre une violente fièvre lorsque je reçus, au mois de juillet 1918, la lettre de l'aumônier qui m'apprenait la mort de mon frère. « Madame, me disait ce prêtre, M. Iratchay est « mort en héros, en admirable chrétien. Vous connaîtrez bientôt le texte de sa troisième citation « qui a précédé de bien peu son départ pour l'Au- « delà. Vous trouverez, dans cette enveloppe, quel- « ques mots pour sa fille — il a dépensé ses der- « nières forces pour les écrire — et une longue lettre « qui vous est adressée... » Cette lettre, rédigée une quinzaine de jours auparavant, m'apportait les dernières recommandations de mon frère et des détails pour régler définitivement, au besoin, ses affaires. Jean m'apprenait ensuite qu'il avait rencontré le second mari de sa femme. Cet homme avait ri niaisement, bassement, en l'entendant nommer. La vue de cet être vulgaire, tout ce qu'il savait de lui, avaient bouleversé mon frère. Et il s'accusait ! J'ai encore présents à l'esprit les termes dont il se servait : « Vois-tu, me disait-il, l'or-

« gueul nous aveugle, atténue nos responsabilités. « J'aurais dû lutter davantage, jadis, la suivre « dans sa fuite, la défendre contre elle-même... Son « péché, c'est un peu le mien. J'ai bien réfléchi : « ma vie que j'aurais donnée de bon cœur pour « mon pays, je l'offre, s'il le faut, afin que cette « âme chère ne meure pas dans son péché. Si mon « sacrifice est accepté, tu me remplaceras auprès de « Soizevette. Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. « Seulement,... ma petite chérie,... la laisser, la « faire souffrir, c'est la goutte de fiel qui soulève « tout l'être... Mais que vaudrait le don s'il ne « coûtait pas ? » Mon cher grand frère ! son cœur ne s'était jamais repris complètement.

« Le mot pour Soizevette disait : « Courage, ma chérie, ta tante me remplacera. Je serai là quand même... Ton papa t'aime plus que tout et il a confiance en toi. »

« Quand j'eus achevé la lecture de ces lignes, je me levai ; mais la douleur si forte qui me tenaillait après tant d'autres tristesses et de nombreuses nuits de veille eut raison de mes dernières forces, et je tombai évanouie sur le plancher. Au bruit, Soizevette accourut. En reconnaissant l'écriture qui couvrait les feuillets épars, elle comprit tout de suite. Pourtant, cette enfant de seize ans eut le courage de glisser un coussin sous ma tête, puis d'appeler ses cousines et de disparaître sans mot dire avec les papiers révélateurs. Lorsque je pus la rejoindre, elle gémissait sans une larme : « Papa, je veux mon papa ! » Une révolte folle la redressa soudain à ma vue : « Ils me l'ont tué !... « J'avais confiance, le Bon Dieu me l'aurait laissé,... « mais il s'est offert à cause de ces... ! — Soizevette, ta mère ! — Oh ! si peu ! » fit-elle avec un rire étrange, méprisant, qui me fit peur. Je lui pris les mains pour lui dire tout ce qui devait la consoler un peu ; mais, raidie, elle n'entendait rien.

« Comment les choses se seraient-elles terminées si mon petit Jean, qui allait toujours plus mal, n'avait pas réclamé sa cousine et marraine ? Le visage de Soizevette effraya notre médecin. Pendant ses dernières heures, étonnamment douces, notre petit malade dit soudain : « Tonton est mort,

« Soizevette? » Et, comme elle inclinait la tête, saisie par cette étrange divination, il reprit : « Alors, je sais pourquoi il était si beau tout à l'heure. Faut pas pleurer, Soizevette... Embrasse-moi!... Je vais voir tonton au ciel et je l'embrasserai bien fort pour toi... » Toute la rigidité dure de Soizevette fut brisée ; elle étreignit son cousin et, la tête enfouie dans les couvertures, elle pleura, pleura,... jusqu'au moment où, la petite âme envolée, je l'obligeai à sortir pour prendre un peu de repos. Plus tard, elle me dit : « Je n'aurais pas dû lire la lettre qui vous était adressée, marraine, mais c'était tout ce qui restait de papa... J'ai voulu savoir. Je serai courageuse. Seulement nous ne reparlerons jamais de... certaines choses pour que je ne sois pas tentée de haïr. »

« Soizevette a tenu sa promesse : elle a été très courageuse. Mais elle n'a rien oublié. Et cette malheureuse femme veut que j'aille bouleverser une paix fragile! Non, vraiment, je me demande si je ne devrais pas laisser Soizevette dans l'ignorance de tout ceci. »

Le ton de M^{me} Molinié s'était durci peu à peu. Le prêtre se pencha :

— Vous lui en voulez donc encore, vous aussi? dit-il avec bonté.

Et sur un geste de son interlocutrice :

— Oh! je le comprends si bien! Seulement, c'est toujours la mère de Xavière. Toute la souffrance amoncelée ne peut rien là contre. On doit la vérité à sa fille, et je suis même d'avis qu'on la lui doit tout entière. Il ne faut pas qu'elle la reçoive déformée par des lèvres méchantes. Envoyez-moi cette enfant, Madame. Je vais lui parler. Elle décidera ensuite.

Resté seul, l'abbé Bérude arpena la pièce, les mains nouées derrière le dos. De la colère montait en lui contre les faiseurs de lois impies, les semeurs de théories destructrices.

— C'est moi, Monsieur le curé.

Xavière disait cela avec un peu de malice. La distraction du prêtre, qui ne l'avait pas entendue entrer, chassait pour un instant son inquiétude. Dressée au milieu de la pièce, un rayon de soleil

précisait la souplesse nerveuse de sa silhouette. Et le prêtre regardait avec une paternelle affection le joli visage qui lui souriait gentiment. Le profil régulier avait une fermeté singulière, adoucie par l'arrondi des chairs. Sous la masse des cheveux châtain sombre, serrés très bas dans un rouleau qui se terminait en deux touffes bouclées cachant les oreilles, le teint ressemblait à une lumière dorée, vue au travers d'un pétale d'églantine. La bouche, parfaitement modelée, était grave. Le sourire y descendait lentement de longs yeux d'un bleu rare, d'un bleu violet. Des yeux intelligents qui, à la moindre chose accrochant leur attention, devenaient babillards en diable, mettant une note imprévue et piquante sur ce fier visage.

A cet instant, les yeux de Xavière trahissaient une certaine angoisse. La jeune fille venait de voir l'enveloppe restée dans les mains du prêtre ; elle ne pensait plus aux déductions de Francis. Son esprit fit le tour des nouvelles tristes qui avaient pu surgir, et ce fut sans grand étonnement qu'elle entendit l'abbé Bérude lui dire :

— Je voudrais savoir, ma chère enfant, si vous pensez souvent à votre mère ?

— Le moins souvent possible, répondit-elle d'une voix brève. Cependant, je récite, chaque soir, une prière pour... celle dont vous parlez. Cette prière, mon père me la faisait dire autrefois ; j'ai continué en souvenir de lui, ... parce qu'il me semblait que je le devais...

— Cette prière méritoire vous aidera aussi à mieux m'entendre, aujourd'hui. Asseyez-vous, ma chère enfant, j'ai beaucoup à vous dire.

La bouche de la jeune fille se serra. Mais elle écouta en silence les explications du prêtre. Lorsqu'il se tut, elle resta immobile ; puis, soudain redressée, elle lança comme une flèche :

— Et si je vous disais, Monsieur le curé, à l'instar d'un personnage plus raisonnable que moi puisqu'il était un saint : « Je sais bien ce que je devrais faire, mais je ne sais pas ce que je ferai » ?

— Je vous répondrais qu'il faut déjà une grâce particulière pour voir tout de suite et clairement

son devoir. Il ne reste plus alors qu'à demander le courage nécessaire pour l'accomplir.

Les yeux de Xavière, devenus presque noirs, se fixèrent sur l'enveloppe que le prêtre tenait toujours. Après une courte hésitation, il la lui tendit. Elle lut lentement, une rougeur pénible aux joues. Puis elle laissa tomber, avec une intraduisible expression :

— Voilà! Elle a besoin de moi.

— Oui, elle a besoin de vous,... beaucoup plus qu'elle ne le croit. La gravité de son état lui a donné le courage de vous appeler. Et puis, vous ressemblez à votre père, ma petite enfant; elle a eu confiance instinctivement, comme votre cher disparu, au dernier moment. Souvenez-vous, Xavière...

Une émotion trop forte bouleversa le jeune visage :

— Mais que lui dirais-je? fit Xavière avec une violence contenue. Que pourrais-je faire, puisqu'il y a sa nouvelle famille,... cet homme, cet homme qui riait au visage de mon pauvre papa?

— Personne n'a des droits supérieurs aux vôtres. Pour le reste, je suis bien tranquille. Ne vous calomniez pas, Xavière. Pensez que votre mère peut mourir et même vivre selon les lois divines.

— C'est vrai. J'oubliais que le juste étant mort, les... autres peuvent vivre heureux, en paix!

Rien ne saurait rendre l'amertume intense, la révolte douloureuse qui vibraient dans la voix de la jeune fille. L'abbé Bérude saisit les mains qui froissaient nerveusement la lettre de Madeleine Bernard.

— Oh! heureux, ma pauvre enfant!... Et puis, il a bien fallu que l'Infiniment Juste meure pour que les coupables — nous tous — puissent être heureux éternellement.

III

Il ne restait plus que quelques secondes avant le départ du train quand une brusque invasion de voyageurs vint troubler, pour un instant, la sérénité des employés.

— Ma foi, cria une voix, on monte où il y a de la place.

Xavière recula, tandis que ses compagnons murmuraient : la portière, brutalement ouverte, laissait passer un groupe de quatre personnes. Le train s'ébranla aussitôt avec des coups de sifflets étranglés. Et les récriminations commencèrent :

— Faire un train aussi court un jour de foire!... C'est toujours la même chose,... on dirait qu'ils sont nés d'hier!...

Xavière examina celui qui venait de parler sur un ton de suffisance. Il offrait un type de guerrier gaulois déformé par la mode. De son index gauche, légèrement recourbé, il lissait son épaisse moustache, strictement rognée à la largeur du nez. Un beau garçon, passablement vulgaire, qui se croyait irrésistible.

Xavière n'avait aucune indulgence pour certaines faiblesses masculines.

« Bellâtre! » pensa-t-elle.

« La jolie fille! » disaient au contraire les yeux bleu clair.

Sans affectation, la jeune fille tourna la tête et s'intéressa au paysage qui en valait la peine. On quittait Angoulême. Vue de la petite gare de Saint-Martin, la ville, ceinte de ses remparts, avait belle allure sur son piédestal dont les maisons du faubourg tentaient l'escalade. Tout en haut de la colline et au centre, la cathédrale romane se dressait fièrement ; à l'extrémité gauche du plateau, un clocher, guetteur mystique, surveillait plusieurs points à la fois.

La vision disparut rapidement et Xavière retrouva ses pensées. La veille, après son entretien avec l'abbé Bérude, elle s'était décidée à partir pour Verneuilac dès le lendemain. Elle avait choisi le parcours le plus long afin d'avoir des trains meilleurs. Il lui semblait pourtant qu'elle n'avancait pas ; une sorte d'énervement la secouait d'une trépidation intérieure.

Depuis des heures, l'emprise du passé tenait son esprit prisonnier. Tous ceux qui avaient été mêlés à cette période de sa vie, si douce malgré ses ombres, surgissaient devant elle, la faisant frémir de regret, d'amertume ou de révolte. Son souvenir attendri et mélancolique s'arrêta de nouveau sur des amis que les circonstances avaient éloignés d'elle complètement.

Ils habitaient une villa voisine de celle du Dr Iratchay. Celui-ci soignait la douce M^{me} Augier — la saintongeaise vantée par M^{me} Molinié dans ses confidences à l'abbé Bérude, — et Xavière passait une bonne partie de son temps avec Germaine et Max Augier, plus âgés qu'elle de quatre et six ans. Leur camaraderie enfantine était devenue peu à peu une véritable amitié. Mais la guerre avait emmené Xavière à Bordeaux en même temps qu'elle prenait son père et son ami Max. Celui-ci avait été porté disparu au début de 1918, et M^{me} Augier, incapable de résister à ce dernier coup, était morte après avoir confié sa fille à une cousine. Plus tard, Germaine Augier avait écrit à son amie. Sa première lettre, qui venait de Suisse où Max, prisonnier en Allemagne, avait été envoyé comme grand blessé, était arrivée au moment où petit Jean se mourait, au moment où Xavière apprenait la mort de son père, et, dans le désarroi de ces heures affreuses, elle avait été supprimée avec les adresses qu'elle contenait. Germaine, étonnée sans doute de ne pas recevoir de réponse, avait écrit une deuxième lettre, en l'adressant cette fois à Cambo. On y attendait la famille Molinié, car les vacances étaient commencées. Le facteur avait laissé la lettre aux métayers, et l'enfant de ceux-ci, profitant d'un instant d'inattention, l'avait mise en pièces.

Depuis, Germaine était restée silencieuse.

Qu'avait-elle pensé? Où était-elle maintenant? Max vivait-il encore? Autant de questions insolubles...

Un brusque cahot projeta Xavière en avant. Elle fit un effort pour s'arracher aux souvenirs déprimants et regarder le pays. Le train roulait sans hâte et son allure débonnaire de vieux serviteur livrait aux curieux la campagne traversée. Sans verdure ni fleurs, elle ne possédait guère, en cette fin d'hiver, que le charme des champs, fait d'air pur, d'espace et de paix. Bosselé de coteaux aux arbres nus, elle travaillait sournoisement, à sa résurrection sous un ciel bleu pâle, drôlement semé de pièces blanches.

Le train ralentit bientôt sa marche paresseuse. Xavière se pencha au dehors : une gare apparaissait, semblable à toutes celles que le convoi flâneur avait déjà troublées, avec ses murs blancs, ses contrevents barbouillés d'un sang coagulé qui s'étalait, bien frais, sur des lettres indéchiffrables pour l'instant.

— ... Neuf-sur-Trente! cria la voix grasse d'un employé. Huit minutes d'arrêt!

Châteauneuf-sur-Charente, répétèrent plus clairement les lettres rouges, alignées sur les murs de la gare.

Une horloge voisine sonna le glas du matin en douze coups espacés, singulièrement graves. Dans le couloir, quelqu'un dit soudain :

— On vient te prendre à la gare de Jarnac, Marias?

— Non, je file à Gensac. Ma grand'mère et mon frère y sont avec la voiture ; nous reviendrons ce soir tous ensemble.

Xavière s'était retournée brusquement. Marias! Était-ce un des fils Marias de Verneuilac qui la regardait avec tant de complaisance? Cette pensée lui fit froncer les sourcils. Elle gagna sa place et prit un livre. A Jarnac, elle sauta sur le quai avec ses bagages avant que ses compagnons aient eu le temps de lui offrir leurs services. Elle traversa la salle d'attente où évoluaient quelques rares voyageurs et elle s'avança vers une brave femme qui semblait attendre.

— Pardon, Madame ; je vais à Verneuilac. Trouverai-je ici, un autobus pour m'y conduire?

— Vous allez bien avoir un autobus, Mademoiselle — je l'attends, — mais il ne va pas plus loin que Séruzac. Celui qui va jusqu'à Verneuillac part à cinq heures seulement.

— Et Séruzac est loin de Verneuillac ?

— Oh ! loin, pas tant que ça ! Cinq kilomètres à peine. Si vous partiez maintenant, vous laisseriez vos bagages au *Cheval de Bronze*, un petit hôtel-restaurant où l'autobus s'arrête chaque jour — vous seriez sûre de les avoir dans la soirée, — et vous pourriez peut-être faire sans trop de fatigue la route de Séruzac à Verneuillac.

— Je vous remercie, Madame ; je vais suivre votre conseil.

— Eh bien ! vous n'attendrez pas longtemps : voilà notre voiture.

La femme désignait un autobus jaune qui surgissait au tournant de l'avenue. Une fois installée, elle se mit à bavarder sur le pays et ses habitants sans se soucier du silence de sa compagne. Comme elle s'arrêtait enfin, Xavière demanda :

— Est-ce que le Dr Lasnier habite très loin du *Cheval de Bronze* ?

— Loin ? Non pas. Séruzac est un chef-lieu de canton assez important, mais il n'est pas très étendu. Un bon médecin, M. Lasnier. Vous le connaissez ?

Xavière secoua la tête.

— Un charmant garçon, apparenté à quelques-unes des meilleures familles du pays, et fort à l'aise, sinon riche ; marié à une jolie femme, il est père de deux enfants délicieux...

— Un homme heureux si l'on en croit les apparences, fit poliment la jeune fille.

— Et il l'a bien gagné ! Il a perdu son père pendant la guerre, d'une malheureuse piqûre infectée en soignant un malade ; son frère aîné était déjà tombé en Argonne, et le plus jeune devait être frappé dans les dernières batailles. Notre médecin a encore perdu sa mère il y a trois ans. La pauvre femme est morte de chagrin, tout comme sa cousine germaine, la mère de la jeune M^{me} Lasnier qui a été emportée par la disparition de son fils à la fin de la guerre. Pauvre créature ! si elle avait vécu un an de plus, elle aurait revu son enfant.

Il est vrai que dans l'état où il est : infirme pour toute sa vie, avec les deux jambes mortes!...

Les premières maisons de Séruzac montraient leurs toits de tuiles. La loquace compagne de Xavière abandonna son sujet pour donner les indications nécessaires à la jeune fille. Celle-ci déposa ses bagages au *Cheval de Bronze*, hôtel sans prétention qui allait bien avec son nom plein de simplicité et de résonance vieillotte, puis elle gagna la rue habitée par le Dr Lasnier. Devant la porte qu'on venait de lui désigner, une petite automobile était arrêtée. Cette six-chevaux conduite intérieure ressemblait à un écrin précieux, sombre et luisant. Malgré son luxe sobre, elle paraissait dépaycée dans cette rue silencieuse, aux trottoirs irréguliers, qui se rendait aux champs.

« Mazette! pensa Xavière, si c'est avec ce bijou que l'esculape du lieu visite sa clientèle, il n'attend pas ses honoraires pour faire bouillir sa marmite! »

Une jeune bonne répondit à son coup de sonnette :

— Il n'y a pas de consultations le lundi et le vendredi, sauf les jours de foire.

Une déception assombrit le visage de la jeune fille.

— Si Mademoiselle ne peut pas revenir demain, elle n'a qu'à attendre un moment. Je préviendrai Monsieur, tout à l'heure, et il la recevra sûrement. Qui devrai-je annoncer? ajouta la petite servante en introduisant la jeune fille dans une pièce claire et gaie.

Xavière eut une hésitation imperceptible :

— La fille de M^{me} Marias, de Verneuilac.

La jeune bonne réprima un léger sursaut qui ne venait pas seulement du ton bref de la réponse. Son regard glissa sur la fine silhouette vêtue d'un manteau de voyage en tissu anglais et dont la distinction s'imposait même à ses yeux inexpérimentés. Puis, se rendant compte de son indiscretion, elle rougit et gagna la porte en disant :

— Que Mademoiselle ne s'impatiente pas ; j'avertirai Monsieur aussitôt que je le pourrai.

Un pli aux lèvres, la jeune fille vint s'asseoir auprès d'une fenêtre :

— Cinq kilomètres, c'est peu à la campagne... On s'y connaît, on s'y surveille à des distances plus grandes que cela.

Un bruit de voix, dans la pièce voisine, attira son attention.

— Ah! ce sont d'étranges mariages; j'en ai vu de toutes sortes. Ces demoiselles, pour ne parler que d'elles, ont une fringale d'indépendance, de luxe et de plaisir qui les pousse — chose paradoxale! — à jurer obéissance, amour et dévouement à un mari choisi... à la vapeur. Il est vrai qu'elles font des restrictions mentales importantes.

— Vieux Jean, tu es trop sceptique parce que trop comblé...

Une porte ouverte, un bruit de vaisselle étouffèrent les paroles suivantes. Xavière toussa, puis elle remua son fauteuil pour dénoncer sa présence. Mais des rires fusèrent tout à coup et trois timbres graves, mêlés à un timbre clair, résonnèrent de nouveau. Par instants, Xavière tressaillait comme au passage d'un souvenir imprécis.

— Alors, tu as pu voir ce bon Père Brélade? dit nettement une des voix masculines déjà entendues.

— Oui. Comme il était à Nice pour se reposer, j'ai pu le voir plusieurs fois. Je l'ai retrouvé tel qu'autrefois, avec ce sourire qui plisse si drôlement ses paupières et ses lèvres. Il s'entend toujours à fouiller une conscience comme d'autres épluchent un fruit mûr.

— Pauvre monsieur Jean! fit une voix claire et très féminine.

— Vous avez l'air de croire que l'examen de ma conscience par le Père Brélade m'a plongé dans une terrible confusion, dit gaiement la voix d'homme aux intonations chaudes et mordantes. Détrompez-vous! Par exemple, le Père s'est rencontré avec vous pour me reprocher vertement mon célibat.

— A la bonne heure! Peut-on savoir ce que vous avez répondu?

— De bonnes raisons et une petite histoire qui les illustre, chère Madame amie.

— Nous aimons beaucoup les petites histoires, vous savez!

Un léger silence : Xavière devina que l'on souriait. Elle sourit aussi, distraite pour un moment de ses pensées. Cependant, elle fit du bruit de nouveau, craignant d'être indiscrète. Mais, toujours aussi haute, la voix masculine reprit :

— Eh bien ! écoutez : « Mon Père, je possédais, à sept ans, un monceau de jouets de toutes sortes. Je les aurais tous donnés pour un théâtre italien que j'avais vu dans un magasin de Bordeaux. Mon père l'acheta, puis il me fit venir : « Tu pourras jouer avec ce théâtre tous les dimanches, » me dit-il ; mais, si tu veux le posséder complètement, il faudra me le payer avec des bons « points. » Je n'étais pas ce qu'on appelle un enfant studieux. J'aimais trop le mouvement, le jeu. Pourtant, je me mis à travailler avec un acharnement joyeux pour avoir, bien à moi, le petit théâtre et ses personnages cocasses ou romantiques. Je vois encore une certaine danseuse napolitaine qui faisait mes délices... »

— Cela dénotait peut-être d'assez mauvaises dispositions, dit en sourdine la même voix malicieuse.

— Pierre, ta femme me calomnie !

— Absolument. Ne te trouble donc pas et continue...

— Devenu grand, je n'ai jamais voulu détruire mon jouet favori ; au fond, je l'aimais encore. Eh bien ! je me marierais volontiers si je pouvais retrouver, en face des jeunes filles qu'on me propose, quelques-uns des sentiments du bonhomme de sept ans devant son théâtre italien. Or, si j'ai rencontré pas mal de jeunes femmes et de jeunes filles qui me plaisaient...

— Beaucoup trop, au gré du Père, probablement ?

— Peut-être, répliqua en riant tout à fait l'invisible personnage ; mais vous êtes terrible, aujourd'hui ! Pour vous punir, vous ne saurez pas la fin de ma conversation avec le Père Brélade. En tout cas, si pas mal de gens et de choses m'intéressent ou m'attirent, très peu me prennent. Par exemple, ceux qui me prennent... me gardent bien.

— Alors, si l'une ou l'autre des demoiselles en question réussissait à vous prendre?...

— Je ferais un mari délicieux !

Il y eut quatre joyeux éclats de rire. Et la voix chaude conclut, avec une résignation comique :

— Mais je ne ferai sans doute qu'un mari passable, car j'ai accepté une combinaison qui doit me mettre en contact, tout cet été, avec une jeune cousine que ma mère désire fort comme belle-fille et qui, somme toute, ne me déplaît pas.

A cet instant, une porte s'ouvrit. Xavière reconnut bientôt la voix de la jeune bonne qui l'avait reçue. Elle devina que celle-ci révélait sa présence, à une exclamation étouffée et au silence subit qui s'établissait dans la pièce voisine. Un choc mou contre la porte qui séparait le petit salon de la salle à manger, et les voix devinrent lointaines, indistinctes.

— J'ai pourtant été assez bruyante, il me semble, murmura la jeune fille, mi-amusée, mi-confuse.

Elle attendit quelques minutes à peine et le Dr Lasnier parut. Mince et blond, avec des yeux bleus souriants derrière les verres d'un pince-nez, il semblait très jeune. Sa simplicité affable, son optimisme solide qui ne l'empêchait pas de voir clair, l'avaient rendu populaire. Il enveloppa la jeune fille d'un coup d'œil scrutateur, puis il la fit entrer dans son cabinet, une belle pièce éclairée par deux larges fenêtres.

— Je regrette, Mademoiselle, de vous avoir fait attendre aussi longtemps, mais on vient de me prévenir...

— C'est moi qui m'excuse, docteur, de venir vous déranger...

— Mais pas du tout ! J'ai vu M^{me} Marias, hier soir. Elle m'a parlé de votre venue possible,.... elle craignait encore que vous ne pussiez répondre à son appel.

Une tache rouge farda tout d'un coup le visage de Xavière. Elle dit seulement :

— Comment va-t-elle ?

— Mal ! La congestion pulmonaire double, puis la pneumonie, aggravées par un état général défectueux, m'avaient inquiété dès le début ; depuis, les soins, que demande toujours un état aussi grave, ont été complètement négligés. De plus, la malade est installée dans une chambre immense

et mal aérée, où il est impossible de faire du feu. Je désirais qu'elle fût transportée dans une chambre neuve, possédant une cheminée et mieux installée à tous les points de vue. On ne m'a pas écouté, sous prétexte que cette pièce fait partie d'un bâtiment indépendant. Dans ces conditions, le cas, très grave à l'origine, me semble actuellement désespéré.

Xavière écoutait sans trahir ses impressions. Elle demanda :

— En chauffant le lit et la chambre dont vous me parlez, pourrait-on y transporter encore la malade bien enveloppée dans ses couvertures ?

— Rien ne peut être plus nuisible à M^{me} Marias que son actuelle installation. Mais il est inutile d'envisager ce changement : l'entourage de notre malade ne le voudra pas.

Les sourcils de la jeune fille perdirent leur courbe parfaite.

— Si c'est votre ordonnance, docteur, on s'y conformera.

Cette fois, la conviction du D^r Lasnier était faite : la vieille femme qui régénait la maison Marias allait trouver à qui parler. Pour combien de temps ? Il aurait voulu connaître les projets de son interlocutrice. Mais, sans se livrer d'avantage, elle lui réclamait maintenant quelques renseignements complémentaires. Elle se leva bientôt en disant :

— Puis-je vous demander, docteur, de venir voir votre malade ce soir ?

— J'avais l'intention de le faire ; mais ne comptez pas sur moi avant six heures ou six heures et demie. Au fait, si vous prenez l'autobus, vous ne serez guère avant moi là-bas. Je regrette, d'être attendu pour une petite intervention chirurgicale : j'aurais commencé mes visites par Verneuilac et je vous aurais offert une place dans ma voiture.

Un sourire éclaira le visage un peu durci de Xavière :

— Je ne vous en remercie pas moins, docteur. Je vais faire la route à pied, tout simplement.

M. Lasnier accompagna la jeune fille jusqu'à la porte d'entrée. Au moment où il prenait congé d'elle, trois personnes traversèrent le vestibule à

l'extrémité opposée. Et deux exclamations jaillirent, cris d'étonnement, de joie incrédule :

— Françoise-Xavière!... Soizevette!

M. Lasnier et un jeune homme de haute mine regardaient, sans comprendre, M^{me} Lasnier qui courait vers Xavière, les mains tendues. Une voix grave disait en même temps :

— Celle qui m'appelait autrefois son grand ami me pardonnera, je l'espère, d'aller à elle aussi lentement?

Ces mots eurent raison de la gêne étrange qui paralysait Xavière. Elle eut un élan vers celui qui s'avavançait péniblement, appuyé sur deux béquilles.

— Oh! Max, pouvez-vous parler de pardon!

Les trois amis se regardaient avec émotion. Ils ne pouvaient croire encore à cette réunion inespérée.

— Pourquoi n'avez-vous jamais répondu à mes lettres, Soizevette? murmura Germaine Lasnier. Toutes les catastrophes que nous avons imaginées pour expliquer votre silence!

— Mais j'ai écrit une troisième fois, reprit la jeune femme après les brèves explications de son amie. Au moment de mon mariage, j'ai envoyé une lettre à M. Iratchay; elle m'est revenue avec la mention : « décédé ».

Avec la spontanéité qui semblait faire partie de son caractère, M^{me} Lasnier mit un bras caressant autour des épaules de la jeune fille et l'embrassa :

— Mon pauvre petit! quels terribles moments vous avez dû passer!... Vous nous parlerez de votre cher papa... Car nous nous reverrons?

Soizevette eut un geste vague. Ici, elle ne se sentait pas seulement la fille du D^r Iratchay. Un silence gêné s'établit soudain.

— Vous êtes changée, Soizevette, et... vous ne l'êtes pas, dit doucement Max Augier; je retrouve très bien ma petite amie d'autrefois dans la grande jeune fille d'aujourd'hui. C'est pourquoi j'espère que vous vous souviendrez assez de Germaine et de moi pour être sûre que vous pouvez compter sur nous dans n'importe quelles circonstances et pour quoi que ce soit.

Xavière devint pourpre. La vivacité de M^{me} Lasnier lui évita une réponse embarrassante :

— Je pense bien que Soizevette usera de nous sans scrupules !

S'apercevant enfin de l'étonnement des deux personnages muets de cette scène, la jeune femme continua :

— Voyons, Pierre, je t'ai assez souvent parlé du D^r Iratchay et de sa fille, de nos vacances à Cambo avec la famille Molinié, pour que tu n'aies pas l'air aussi surpris. Pour vous, c'est différent. Germaine sourit en se tournant vers son amie :

— Soizevette, M. Le Theilleur, un ami de toujours de mon mari... et le nôtre depuis six ans.

Elle ajouta pour le jeune homme qui s'inclinait :

— M^{lle} Xavière ou Soizevette Iratchay, une petite amie très chère que nous sommes heureux de retrouver.

Le D^r Lasnier, qui consultait sa montre, eut une exclamation effrayée :

— Diable ! Je devrais être loin. A ce soir, Mademoiselle. Nous te reverrons, Jean ?

— Oui, demain soir, pour une courte visite d'adieu, car je repars après-demain dans la matinée. Maintenant, je rentre à Belle-Joie. Je peux offrir une place dans ma voiture à M^{lle} Iratchay, si elle n'est pas attendue.

— Alors, c'est parfait ! M. Le Theilleur a son habitation voisine de celle des Marias, expliqua Germaine.

Xavière se tourna vers le jeune homme qui l'examinait discrètement.

— J'accepte volontiers, Monsieur, dit-elle simplement, si je ne dois pas être indiscrete...

— Aucunement, Mademoiselle. Nous partirons quand vous voudrez.

Lorsque l'automobile de M. Le Theilleur abandonna son poste d'attente, Xavière pensa que son arrivée dans ce coin de France ne manquait pas d'imprévu. Elle ne croyait certes point y retrouver ses meilleurs amis et faire son entrée à Verneuilac dans une luxueuse automobile, conduite par un chauffeur de grand style.

Le regard de la jeune fille croisa celui de M. Le

Theilleur, et, sans savoir trop pourquoi, ils pensèrent à la conversation surprise par Xavière dans le salon d'attente du D^r Lasnier. Jean luttait contre une folle envie de rire, tandis que sa compagne fixait obstinément la longue et rude côte que l'automobile attaquait allégrement. Les prairies, les champs disparaissaient, comme balayés par le vent de la course. Xavière mit sa main gantée sur les coussins. Pour rompre un silence embarrassant, elle remarqua :

— Elle va merveilleusement, et elle ne fera qu'une bouchée des cinq kilomètres qui m'auraient bien retardée.

M. Le Theilleur sourit. Il eut sur les lèvres : « Vous voyez que vous avez eu raison d'accepter mon offre. Nous y avons gagné tous les deux : vous, un repos appréciable ; moi, une agréable compagnie. » Mais, si Jean le Theilleur possédait une grande franchise et une hardiesse que son physique et sa situation expliquaient, il était aussi très perspicace. Il se contenta donc de donner quelques indications sur la région et les villages traversés.

— Voici la Croix-Biron et les premières maisons de Verneuil, dit-il ; là-bas, vous apercevrez le bourg.

Deux vieilles maisons se dressaient au sommet d'une côte. Près d'elles, une croix de pierre grise prêtait à ce coin de terre une majesté douloureuse. Au fond d'une sorte de coupe peu profonde, on voyait une église à demi enfouie dans la verdure, des maisons anciennes aux toits de tuiles d'un jaune rosé, puis, de-ci, de-là, quelques constructions trop blanches, coiffées d'un rose provocant.

Au lieu de descendre vers le bourg, l'automobile tourna dans un chemin bien entretenu. A droite, une haie montait la garde. A gauche, des habitations se cachaient au fond des cours ou se dressaient hardiment au bord du chemin, empiétant même sur lui à certains endroits. Drôlement bâties, suivant le bon plaisir du propriétaire, leurs façades regardaient tous les points cardinaux. Certaines avaient l'air confortables et modernes, avec leurs étages et leurs larges fenêtres ; d'autres, très basses, percées d'ouvertures parcimonieuses, res-

semblaient à des aïeules ratatinées, craignant l'air et le soleil.

Jean Le Theilleur cornait sans arrêt : avec sa largeur variable et ses tournants brusques, ce paisible chemin était dangereux.

Un tombereau lourdement chargé apparut soudain. L'homme, qui marchait auprès d'un solide percheron, redressa la tête au brusque avertissement de la corne.

— M. Marias, dit Jean Le Theilleur en diminuant encore sa vitesse.

Le visage de Xavière se troubla. Oublieuse de son compagnon, elle se pencha pour mieux voir l'homme qui s'avancait. La rusticité de son costume convenait à ses occupations ; son visage aux traits réguliers, aux lèvres rouges et épaisses, envahies par une barbe d'un blond roux, était plutôt plaisant, mais il y avait en lui une vulgarité brutale et contente de soi. A la pensée qu'un lien existait entre sa mère et cet homme, la jeune fille croyait sentir sur sa joue un rude soufflet.

M. Le Theilleur fixait obstinément l'horizon. Xavière reprit soudain conscience de sa présence ; elle rougit jusqu'à la racine de ses cheveux sombres. Une soif de solitude l'étreignit.

L'automobile franchit un dernier tournant et vint s'arrêter devant une tour ronde, au toit en poivrière, flanquée à droite d'un immense portail grand ouvert. Dans l'arc de pierre, surmonté de créneaux et curieusement travaillé comme les alvéoles d'une ruche, un jardin d'agrément s'encadrerait. Tout au fond, Xavière eut la vision rapide d'une bâtisse importante, mi-château, mi-couvent, dont le charme étrange la frappa.

— J'arrête ici, dit le jeune homme avec un geste vers le chemin creusé d'ornières profondes, au-delà, et dont la pente s'accroissait entre une haie et le parc du château. La maison de la famille Marias est un peu plus bas. Je vais vous montrer...

— Mais je trouverai bien seule. J'ai déjà suffisamment usé de votre complaisance. Je vous suis, Monsieur, très reconnaissante...

M. Le Theilleur coupa d'un geste les remerciements de la jeune fille, mais il n'insista pas pour l'accompagner. Il s'inclina pour un salut dans le-

quel ses belles partenaires de tennis n'auraient rien retrouvé de son habituelle désinvolture.

Quelques mètres plus bas, la haie s'ouvrait sur un chemin de terre grasse. Sous une touffe de néfliers, un puits dressait, au-dessus de sa margelle de pierre rongée par les ans, de fines colonnettes recourbées avec art pour soutenir une poulie rouillée, veuve de sa chaîne. Un ensemble bizarre de constructions s'étendait un peu plus loin dans une prairie en pente. Le bâtiment le plus important allongeait son unique étage sans laisser voir une seule ouverture ; un hangar l'unissait à une autre construction, séparée du chemin par un sentier. Cette partie était originale. Des abeilles diligentes semblaient avoir creusé la voûte des deux portes cochères qui fermaient une espèce de grange ou de cave. Au-dessus, un étage ouvrait deux portes-fenêtres sur une large terrasse sans aucun garde-fou. Un escalier de pierre y conduisait.

Xavière chercha une ouverture pour entrer dans le jardin tout de guingois qui s'étendait entre les maisons. N'en trouvant pas, elle fit le tour de la palissade épineuse et se trouva bientôt dans une vaste cour. En face d'elle, la maison d'habitation s'étirait sous un toit en accent circonflexe et couvert de tuiles rousses. Longue et basse, le soleil y pénétrait par les lucarnes de son immense grenier, par ses trois fenêtres et sa porte entrebâillée.

La jeune fille s'avança résolument et frappa. Ne recevant pas de réponse, elle entra dans un couloir pavé de petits cailloux. Une porte s'ouvrait sur une grande pièce — la cuisine évidemment — où deux lits très hauts se dressaient sous le diadème de leurs rideaux jaunes à fleurs rouges. Xavière, avisant une autre ouverture, pénétra dans une chambre aussi vaste que la cuisine, mais beaucoup plus sombre. Un nombre étonnant de meubles de toutes sortes s'alignaient le long des murs, envahissaient le plancher. Un certain effort d'élévation se révélait dans le store en fine guipure de la fenêtre, dans le tapis brodé de chrysanthèmes de la table centrale ; mais les rideaux du lit avaient été tordus, puis attachés, et un désordre extrême régnait dans toute la pièce. Une respira-

tion courte, bruyante, angoissait le silence. Renversée sur ses oreillers, les yeux clos, M^{me} Marias restait immobile.

Xavière n'avait jamais pu rencontrer une vraie souffrance sans être bouleversée par la pitié. Une impression de détresse et d'abandon se dégagait si fortement de cette pièce enténébrée que sa gorge se serra. Sans bruit, elle se rapprocha du lit et regarda pendant un moment le visage noirci par la fièvre. Quelque chose de lourd, d'âpre, d'inavoué, crevait dans sa poitrine. Sa main se posa sur le front moite où les mèches, d'un blond grisonnant, se collaient. Tirée de sa torpeur, la malade souleva ses paupières ; ses prunelles s'agrandirent comme si elle voyait un spectre, puis son regard se fit très humble, suppliant. Xavière se pencha encore et ses lèvres fraîches se posèrent sur la pauvre figure ravagée. Des larmes brusques inondèrent alors les joues brûlantes de M^{me} Marias.

— Ne vous agitez pas ainsi, dit doucement Xavière, il ne le faut pas.

Dans le cerveau embrumé par un délire intermittent, depuis plusieurs jours une idée fixe s'agitait. La malade voulut savoir tout de suite :

— Et tu resteras avec moi... jusqu'à la fin ?

Xavière considéra le visage aminci, pénible à voir.

— Je resterai tant que vous aurez besoin de moi, dit-elle simplement.

Cette assurance sembla ranimer M^{me} Marias. Sa main tendue désigna une commode voisine du lit :

— Là, dit-elle, dans le deuxième tiroir, tout au fond, sous une pile de camisoles, tu vas trouver une boîte en bois fermée à clef. Elle contient une grande enveloppe... C'est de l'argent, tout celui que la vieille cousine m'a donné, de la main à la main, avant de mourir, pour moi seule. Prends-le.

La jeune fille recula brusquement avec un geste de refus.

— Si, je t'en prie!... pour me soigner,... pour tes dépenses pendant ton séjour ici. De cette façon, ils ne t'ennuieront pas. Si je m'en vais et que tu ne veuilles pas le garder, tu en feras ce que tu voudras. Il est bien à moi. Je te le jure!

Elle s'agitait fiévreusement. Inquiète de cette

surexcitation, Xavière céda enfin à ses désirs.

— Vous êtes seule ici ? demanda-t-elle ensuite.

— Ils sont tous partis jusqu'à ce soir, mais la petite domestique n'est pas loin. C'est une bonne enfant, un peu rustique, mais point sotté. On peut avoir confiance en elle. C'est elle qui a été me chercher Madeleine Bernaud, avant-hier...

— Ne vous fatiguez pas davantage, mère. Cette petite va me donner tous les renseignements dont j'ai besoin. J'ai vu le D^r Lasnier. Il m'a parlé d'une chambre assez confortable où je pourrai mieux vous soigner. Puisque je trouve le champ libre, je vais en profiter pour vous installer convenablement.

— Mon Dieu ! que veux-tu faire ? C'est impossible !

Xavière recoucha doucement la pauvre tête affolée. L'ombre d'un sourire passa dans ses yeux. Elle n'était pas fâchée de jouer un bon tour aux Marias.

— Ne vous tracassez donc pas, dit-elle ; laissez-vous soigner sans penser aux réactions possibles des uns et des autres : je suis là.

Un bruit de sabots s'entendait depuis quelques minutes ; Xavière se dirigea vers la cuisine. Elle se trouvait maîtresse de la place pour deux ou trois heures seulement. Il fallait donc faire vite afin de mettre les mauvaises volontés en face de faits accomplis. L'état de la malade, la nécessité d'une intervention rapide justifiaient l'audace de son geste. De toute façon, il y aurait des cris. Un peu plus ou un peu moins...

Sa brusque apparition dans la cuisine sembla méduser une fillette de quatorze ou quinze ans, toute ronde et rouge. Les bras pendants, elle tenait très raides des doigts pleins d'une bouillie jaunâtre.

— Je « brassais » la « beurnée » des « goretts », fit-elle piteusement.

Avec un sourire, Xavière expliqua sa présence. La jeune personne retrouva très vite ses esprits :

— C'est que... y a la vieille patronne. Elle va faire vilain, bien sûr !

— Comment vous appelez-vous ? demanda Xavière tranquillement.

— Lotte, la Lotte, parce que Charlotte c'est mon nom.

— Eh bien ! Lotte, soyez sans inquiétude. J'expliquerai à M^{me} Marias que je vous ai commandé certaines choses et que vous n'avez pas cru possible de me désobéir.

Lotte regarda la jeune fille avec autant d'admiration que de jubilation malicieuse. Elle détestait cordialement la vieille M^{me} Marias et elle jouissait à l'avance de sa déconvenue.

— Oh ! c'était pour vous avertir, Mademoiselle. Je n'ai pas peur. Elle me criera dessus, j'en ai l'habitude ! Y a pas de danger qu'elle me mette à la porte, parce que... je vais vous dire...

Xavière posa une main décidée sur l'épaule de Lotte :

— Vous me direz cela en travaillant, ma petite ; il faut nous presser.

Pendant qu'elles se dirigeaient, les bras chargés de linge et de bois, vers l'étrange bâtiment qui avait étonné Xavière à son arrivée, la langue de Lotte marchait sans arrêt.

— Cette maison-là, c'est le reste d'une chapelle qui existait du temps des moines — y a des cents ans, à ce qu'on dit. — Dessous les chambres, c'est comme un caveau très grand qui fait de bien bonnes caves...

— Les chambres sont-elles froides ?

— Sûr que non, Mademoiselle ! Le soleil y donne toute la soirée. On a fait des réparations pour le mariage de M^{lle} Noémi, la fille de M. Marias. Il y a deux jolies chambres, pas bien larges, mais longues, avec tout ce qu'il faut dedans, et, au fond, deux petites chambres, avec des fenêtres comme celles de la sacristie de notre église, qui servent un peu de « débarras ».

— Il y a longtemps que vous êtes ici, Lotte ?

— Trois ans, Mademoiselle. Je pourrais être mieux placée, parce que je suis forte et pas paresseuse, mais je suis à côté de ma grand'mère et je peux aller coucher chez elle tous les soirs. Elle a tant de peine, ma pauvre mémé ! Ses deux enfants, ma mère et un fils qui était parti pour la ville, sont morts, et sa « nore » n'est jamais revenue depuis qu'elle lui avait amené son petit

garçon malade. Alors, vous comprenez, ici je peux aider à soigner Lulu, toujours étendu, le pauvre...

Xavière fixa avec sympathie sa compagne :

— C'est très bien, Lotte. Si je reste quelque temps ici, vous me ferez connaître ce petit Lulu.

Lotte s'immobilisa, rose de plaisir. Elle dit avec élan :

— J'ai vu, tout de suite, que vous étiez si gentille!

Xavière sourit de ce naïf enthousiasme. Elle s'activait et Lotte, tout en bavardant, travaillait ferme. Dans la cheminée, la flamme montait haute, claire et dansante. Lorsque la lumière diminua sur les prairies où flottait une brume irisée, la chambre était prête ; le lit chauffé attendait la malade. La petite servante dit soudain :

— Savez-vous ce que je pense, Mademoiselle? Votre maman est grande ; pliée dans ses couvertures, elle va être encore plus lourde. On aura du mal à la porter toutes deux. Si vous voulez, je vais courir chez ma grand-mère,... c'est à deux pas.

Xavière acquiesça, car elle reconnaissait la justesse de l'observation. Pendant que Lotte allait chercher du renfort, elle prépara M^{me} Marias. Celle-ci, abattue par l'approche de la nuit et la fièvre plus forte, se laissait faire sans un mot. Son regard inquiet fixait la porte, comme si elle tremblait de voir surgir sa terrible belle-mère.

— Là, dit Xavière, vous n'aurez pas froid ainsi. Il y a d'ailleurs bien peu de chemin à faire et vous allez trouver des draps très chauds...

La malade sursauta et crispa sa main sur celle de sa fille : la porte venait de s'ouvrir. Lotte entra avec un air embarrassé.

— Toute seule, Lotte ?

— Mademoiselle, c'est ennuyeux : je n'ai pas trouvé ma grand-mère, mais j'ai rencontré M. Le Theilleur qui venait pour lui parler. Comme j'avais l'air en peine, il m'a dit : « Qu'est-ce qui t'arrive? Explique-moi ça! » Vous comprenez, Mademoiselle, je ne pouvais pas répondre : « Ça ne vous regarde pas » à M. Le Theilleur.

Ce nom prenait une ampleur comique dans la bouche de Lotte.

— Quand il a su ce que c'était, il m'a dit : « Montre-moi le chemin et va dire à M^{lle} Iratchay que je ferai de mon mieux pour remplacer ta brave grand'mère. » Y savait mieux votre nom que moi ! remarqua Lotte avec un naïf ébahissement.

Et, comme Xavière, les sourcils froncés, ne disait rien, elle finit piteusement, en montrant la cour :

— Il est là !...

Xavière eut un mouvement des épaules qui traduisait sa soumission à l'inévitable. Elle se dirigea vers le couloir. La haute taille de Jean Le Theilleur se dressait dans l'encadrement de la porte d'entrée.

— Je suis confuse, Monsieur...

— Mais pas du tout, Mademoiselle... Cette pauvre Lotte avait l'air si déconfit ! Et puis — il sourit — M^{me} Lasnier ne me pardonnerait pas si, vous sachant dans l'embarras, je ne venais pas à votre secours.

Avec la même aisance, le jeune homme suivit Xavière dans la chambre de M^{me} Marias. Il dit quelques paroles réconfortantes à la malade, complètement effarée par cette succession d'incidents inattendus ; puis, sans effort apparent, il la prit dans ses bras et l'emporta. Lorsqu'elle fut installée dans la pièce où le feu crépitait joyeusement, il se retira. Xavière l'accompagna jusqu'au chemin étroit par les haies dépouillées, très tristes dans la nuit commençante.

— Je ne sais comment vous remercier, Monsieur, et... j'ai l'impression de vous devoir des excuses.

— Vous ne me devez rien du tout. Je suis enchanté d'avoir pu vous aider.

Après une seconde de silence, il ajouta en souriant :

— J'ai fait la guerre, vous savez...

Voulait-il dire, par là, qu'il était capable de faire certaines choses et de comprendre une attaque brusquée contre un ennemi perfide ? Xavière le pensa ; elle tendit la main à cet allié imprévu et prit congé de lui.

Elle achevait de soigner M^{me} Marias lorsque le bruit d'une voiture attira son attention. La ma-

lade aussi, malgré sa torpeur, avait entendu :

— Ce sont eux!

— Eh bien! je vais descendre. Je ne veux pas que Lotte supporte, seule, le premier choc. N'ayez pas peur, je me défendrai, s'il le faut.

Dans la cour, plusieurs ombres s'agitaient, éclairées par la lanterne d'un break. Xavière reconnut le jeune homme rencontré dans le train et devina sans peine le nom des trois autres personnages de cette scène — M. Marias était rentré, lui aussi. — Lotte baissait la tête, avec une hypocrite soumission, devant une vieille femme qui gesticulait; celle-ci abandonna soudain la petite bonne et fonça sur l'arrivante en soufflant comme après une longue course. Grande et sèche, avec un visage maigre, encore allongé par deux rides profondes suivant le nez pointu, la bouche serrée, elle était coiffée d'un mouchoir de satinette sombre, étroitement noué au-dessus du front. Une pointe droite et courte caressait l'oreille, s'agitait fiévreusement. Des prunelles grises luisaient de colère et de méchanceté.

— Bonsoir, Madame, dit Xavière très calme. M^{me} Marias, n'est-ce pas?

L'aspect de la jeune fille, son attitude, immobilisèrent une seconde la vieille femme. Mais, vite revenue de son étonnement, elle répliqua sur un ton toujours plus haut :

— Oui, c'est moi. Vous en avez un toupet! Qu'est-ce que ça veut dire toutes ces histoires?

— Je suppose qu'il s'agit de l'installation de ma mère dans une chambre où l'on pourra la soigner convenablement?

— Qui c'est-y qui vous a dit de faire ça?

— Je suis passée chez le D^r Lasnier cet après-midi. Il ne m'a pas caché son ennui de voir sa malade si mal installée. Ses craintes m'ont décidée à agir sans attendre votre présence. Il fallait faire vite... pour de multiples raisons. Je vous ferai d'ailleurs remarquer qu'il me sera beaucoup plus facile de soigner notre malade, là-haut, sans gêner personne.

— Ça n'empêche pas que je vais la faire reporter dans son lit, moi!

— Pour quelles raisons, Madame?

— Ça me regarde!

— Peut-être... Mais je suppose que vous ne tenez pas à faire dire que, après avoir contribué, par le manque de soins, à mettre votre belle-fille dans un état désespéré, vous avez encore voulu empêcher les autres de la soigner?

Une volée d'injures, un geste de fureur, tel que les trois hommes s'élançèrent au secours de Xavière. Elle n'avait pas reculé d'un pas.

— Grand'mère! Voyons, grand'mère! fit la voix inquiète de Joseph Marias.

— Toi,... « taise-te »! La soigner, la soigner... Une belle grâce que Dieu lui ferait en la prenant tout de suite!

Xavière préférait le cynisme à l'hypocrisie. Révoltée, elle répliqua :

— Il ferait surtout un plaisir immense à certains. Seulement, en attendant que Sa Volonté se manifeste, je suis venue ici pour soigner ma mère et je la soignerai.

Prosper Marias, très empressé, passa entre les deux femmes :

— Mais bien sûr, Mademoiselle! A quoi penses-tu, grand'mère? Tu vas faire croire des choses extraordinaires. Nous n'avons pas du tout envie d'empêcher de soigner notre malade; n'est-ce pas, papa?

— Naturellement! grommela M. Marias. Voilà bien du bruit et de grandes phrases pour rien!

Xavière le fixa en silence et il se troubla. Ce regard, comme il ressemblait à celui qui l'avait poursuivi, pendant des mois, sur une terre labourée par les obus!

— Faites comme vous voudrez, ronchonna-t-il sans trop savoir ce qu'il disait.

— Je vous remercie, Monsieur, dit la jeune fille avec une politesse ironique. Cette permission termine au mieux une discussion... déplaisante.

Et, sans s'occuper davantage des sentiments divers qui agitaient les membres de la famille Marias, elle s'en alla.

.....

Xavière Iratchay à Marie-Thérèse Molinié

Verneuillac, le 17 mars 1924.

Cette fois, Marithé, c'est une longue lettre. Elle complétera les billets, griffonnés à la hâte, que je vous ai envoyés depuis mon arrivée ici.

Quinze jours! quinze longs jours faits de tristesses, d'inquiétudes, de luttas et de scènes dont quelques-unes auraient été irrésistiblement comiques si j'avais eu l'esprit à goûter le côté drôle des choses. Si je devais te dire toutes les heures orageuses qui suivirent ma première escarmouche avec la vieille M^{me} Marias, je n'en finirais pas! Et puis, le cœur me manquerait à remuer tant de vilains sentiments. Leur souvenir me ferait fuir bien vite s'il n'y avait pas une pauvre créature sans défense, ... que je ne suis pas sûre d'aimer, non, mais qui me fait grand-pitié. Maintenant, le calme règne, à peu près, et je suis contente d'être venue.

D'abord parce que, comme tu me le disais très bien, Marithé, si le devoir accompli n'apporte pas toujours avec lui l'immédiate joie sensible, on ne saurait être heureux complètement après l'avoir trahi. De plus, si la mort venait malgré nos efforts, tout serait prêt pour la recevoir sans épouvante.

Tu n'imagines pas, Marithé, ce qu'il m'a fallu dire de paroles, lutter opiniâtement pour que ma mère reçût les derniers sacrements, le soir où tout semblait perdu, pour qu'elle fût M^{me} Marias devant Dieu. Oui, ceci qui me révoltait, qui me révolte si fort, est, grâce à moi, définitif!

Il faut dire que M. Marias aurait cédé sans tant d'histoires, du moment que je ne touchais pas à ses plaisirs favoris, à l'arrangement de sa vie, si la présence de sa mère n'avait pas fortifié sa résistance.

Ah! la terrible vieille femme! « Maligne comme un singe, chienne et glorieuse!... » Traduis : « Méchante, avare et orgueilleuse! » Voilà le portrait ressemblant qu'on brosse d'elle à Verneuillac. Et ce sont ces deux derniers défauts qui me l'ont livrée plus vite que je ne l'espérais. Selon que l'un ou l'autre domine, M^{me} Marias se livre à des actes contradictoires, ... du moins en apparence. Mais quel plaisir lorsqu'elle peut satisfaire à la fois sa vanité et son avarice!

Comprends-tu, Marithé, pourquoi je jouis d'une paix relative? Je suis une infirmière précieuse, point gênante, qui non seulement ne coûte rien, mais encore se charge de payer toutes les dépenses de sa malade.

Il faut donc que la méchanceté de M^{me} Marias lui fasse perdre la tête pour que nous ayons de vrais abordages. Je la vois, d'ailleurs, le moins souvent possible. Je ne quitte guère les chambres, nichées dans le vieux bâtiment aux allures de couvent ou de chapelle. Lotte et Joseph Marias me sont vraiment dévoués, bien qu'ils soient surchargés de travaux divers. Quant à nos amis de Séruzac, ils sont, avec mes cousins, de très complaisants commissionnaires.

Il me faut terminer : Marcelle Bernard m'arrive avec son air empressé. Elle va emporter ma lettre et tu l'auras demain.

Distribue mes meilleures tendresses en commençant, bien entendu, par marraine et oncle Pierre. Garde une grosse part pour toi, ma grande, avant de servir l'élément non respectable de la famille. N'oublie pas notre vieille Catitcha.

SOIZEVETTE.

De la même à M^{me} Molinié

23 mars 1924.

Si vous vous tracassez pour moi, marraine, je ne vous dirai plus rien et vous me reprocherez d'être une vilaine « cadennassée ».

Je vous affirme que la paix règne peu à peu. Je serais tout à fait tranquille si ma malade ne me donnait pas de nouvelles inquiétudes. Depuis quelques jours, sa température remonte et une petite toux sèche, continue, qui résiste à toutes les potions calmantes, lui déchire la poitrine. Le D^r Lasnier est inquiet; je ne me sens pas rassurée par la vieille M^{me} Marias qui affirme : « C'est de l'irritation, elle a toujours été portée à ça. »

Son irritation personnelle, d'un tout autre genre, ne se manifeste plus ouvertement. Elle ne m'aime pas, et cela se voit — vous avouerez-je que j'en suis presque satisfaite? Venant d'elle et de son fils, la sympathie me serait plus pénible que l'animosité, — mais elle me laisse agir sans protester à peu près habituellement.

Ne vous inquiétez pas davantage de mon régime : il est excellent. Si je voulais croire mes cousines, elles se chargeraient, tous les jours, de corser mon menu. J'ai dû me fâcher. Ce qui n'a pas empêché « grand-père Emile » de m'apporter, le dimanche suivant, un panier bien garni. « Allons, ne faites pas de manières; je déteste ça. Vous me direz si ces

confits ne sont pas meilleurs que toutes les préparations tarabiscotées qu'on fait à la ville. »

Ah! le brave homme que M. Emile Bernaud! On pourrait dire qu'il a une âme ingénue tant elle est jeune. Un primitif, marraine, et un croyant. Un amoureux de la terre et de la vie simple qui ne comprend rien aux complications de la vie moderne qu'il ignore d'ailleurs en partie. Il a des mots profonds et d'autres d'une naïveté savoureuse. C'est mon préféré.

Toute cette famille Bernaud, d'ailleurs, est vraiment sympathique. Aucune vulgarité dans leur simplicité. Ils sont plus aisés que riches, mais leur vie laborieuse n'ignore point un certain confort. Dans la grande maison accueillante qui sent l'iris, la lavande et les fruits mûrs, le bien-être et une sorte de beauté rustique règnent.

Il faut maintenant, marraine, que je vous parle d'une jeune couturière à la journée dont le mari fait son service militaire au Maroc. Elle n'a pas dix-huit ans et elle attend un bébé qui sera là dans quelques semaines. On a beaucoup critiqué l'ardeur de ses sentiments avant son mariage, célébré, il y a un an, malgré la volonté de sa mère et des parents du jeune homme, boulangers aisés qui saluent tout juste leur belle-fille.

Sous prétexte que ceux qui ont fait des bêtises doivent aussi les payer, personne n'a la charité de s'occuper de cette future petite maman fatiguée et sans argent. — Faut-il que tous ces gens-là se sentent irréprochables et à l'abri du remords pour user d'une logique aussi implacable à l'égard d'autrui! — Pour moi, j'ai pensé à ce que vous nous disiez, jadis, en nous expliquant des choses graves : « Il faut savoir discerner le vice irréductible de l'humaine faiblesse; et, si l'on doit dénoncer le premier en conservant de la pitié pour les personnes, il est bon d'être indulgent envers la seconde et de l'aider à combattre lorsqu'on le peut... »

Pour attirer Gabrielle Montet qu'on dit orgueilleuse et sauvage — et qu'on ne plaint pas, parce qu'elle est naturellement élégante et ne se raconte pas à tout venant, — il m'a suffi de lui parler gentiment sans me jucher sur un piédestal invisible. Son cœur ardent, mais honnête, s'est ouvert tout d'un coup, et Dieu sait s'il en avait besoin!

Vous trouverez ici, marraine, une lettre que j'envoie au capitaine Larré, l'ami de Michel et notre complaisant partenaire au tennis, pour lui recommander le jeune soldat de Gabrielle Montet, qui se trouve, lui aussi, à Marrakech. Je craignais, en expédiant

ma requête directement, de mettre une adresse incomplète, et puis j'ai pensé que vous aimeriez y joindre quelques mots... Vous savez bien que votre indépendante nièce ne résiste guère quand il s'agit de vous faire plaisir.

J'ai reçu une lettre de Michel le silencieux. Ne soyez pas jalouse, marraine. Il use exagérément du style moderne et les points de suspension poussent dans ses écrits comme une mauvaise herbe. Pour remplacer les mots absents, il m'a envoyé un petit colis de gourmandises africaines. Il a oublié que je suis plus friande de détails que de sucreries.

Quelle lettre ! Le facteur affirme que mon courrier est aussi important que celui d'un notaire. S'il voyait mes réponses !...

Je vous embrasse avec toute mon affection, chère tante marraine.

Bons baisers à tous.

SOIZEVETTE.

P.-S. — Cette lettre est restée dans mon sous-main depuis deux jours. La pleurésie purulente, que le D^r Lasnier redoutait sans me le dire, est déclarée. Une opération s'impose. Nous allons donc partir quand tout sera réglé.

Je vous écrirai de la clinique ; mais ne vous inquiétez pas si je suis silencieuse pendant quelques jours.

Priez un peu pour ma pauvre malade...

De la même à Marie-Thérèse Molinié

Cognac, 5 avril 1924.

Nous retournons à Verneuilac demain. Ma mère peut être transportée sans inconvénient. Mais, en admettant que les choses marchent bien, son côté ne sera pas guéri avant trois mois.

La peur de me voir partir devenant chez elle une véritable obsession, j'ai dû lui promettre de ne pas rentrer à Bordeaux avant qu'elle ne soit remise. Tu vois, Marithé, que notre réunion n'est pas proche.

J'ai écrit à M. de La Reythie ce matin. Il ne faut pas qu'il t'attende plus longtemps. C'est déjà trop qu'il ait retardé son voyage à cause de moi. Je ne verrai donc pas la Corne d'Or.

Il pleut, il pleut sans arrêt, et je me sens l'âme d'un gris aussi terne, aussi laid que le ciel de ce jour blafard.

Les mots évocateurs que M. de La Reythie a égre-

nés, tout au long de sa dernière lettre, comme les perles précieuses d'un collier d'Orient, à l'éclat mystérieux et tentateur, ont fait l'office de la petite allumette qui met le feu dans la maison. C'est assez rapide et... pas très beau.

Nous sommes ici dans une clinique qui appartenait à M. Philippe Lasnier, l'oncle du mari de notre amie Germaine. Il l'a cédée, il y a deux ans, à un jeune ami, le Dr Garin. Ces circonstances font que nous sommes très gâtées. Le docteur m'a prêté des livres intéressants pour occuper mes loisirs, et sa mère, une charmante vieille femme, m'a promenée dans le vieux Cognac, pittoresque, ma foi!

J'ai retrouvé ici le fantôme du roi sympathique et volage qui plaisait si fort à la petite Reine de *Mon Oncle et mon Curé*. De ma fenêtre, je vois la jeune verdure du parc François-Ier, et quelques instants de marche m'amèneraient à la place du même nom, où se dresse la statue équestre du prince fastueux. Mon imagination n'est pas gênée pour réunir ces deux visions. J'évoque le beau cavalier lancé sous les arbres et rêvant de gestes héroïques ou de belles dames.

... Le passé : un bon professeur de sagesse, un livre merveilleux et reposant quand le présent agace.

Croirais-tu, Marithé, que la vieille M^{me} Marias a insisté, quatre jours après l'opération, pour que je reste encore à Verneuilac? Je n'ai pas été dupe. La malice de mon ennemie ressuscitera quelque jour. Pour l'instant, elle a réfléchi : l'intérêt domine et il commande une certaine abdication devant l'infirmière consciencieuse, à la bourse bien garnie. Car, si M^{me} Marias ne peut deviner la source de l'argent dépensé — elle en aurait une attaque! — elle voit très bien que, pour sa belle-fille, il ne faut compter ni sur une mort prochaine, ni sur une rapide guérison.

Au revoir, Marithé... La pluie tombe toujours, à croire qu'un second déluge est arrivé, malgré les promesses, et que jamais plus le ciel ne sera bleu.

A tous, ma tendresse et de chauds baisers.

SOIZEVETTE.

La même à Robert et Francis Molinié

Vos osez dire, vilains garçons, « que vous vous moquez de votre cousine,... qu'elle peut toujours attendre de vos nouvelles,... que son esprit est sans doute occupé par certaine nouvelle connaissance, etc. »

Claire, qui m'a répété ces jolis propos, m'affirme bien qu'il ne faut prendre au sérieux ni vos paroles rageuses ni vos airs furibonds. C'est égal, j'ai besoin d'exhaler mon indignation... La jalousie vous en fait dire de belles, Messieurs! Si vous voulez qu'on vous pardonne, vous allez faire une déclaration immédiate de vos bons sentiments et de vos regrets à votre «épatante et gentille petite cousine». — Je sais citer mes auteurs quand il le faut.

Dites-moi, est-ce que le romanesque, en fuyant la cervelle des filles du XX^e siècle, est allé se nicher dans celle des jeunes garçons? On le croirait, à vous voir broder sur quelques phrases de Germaine Lasnier, apprenant à marraine que M. Le Theilleur est le petit-fils de M. de Lestang, l'opulent banquier bordelais, ami de M. de La Reythie, et que je me suis trouvée avec lui en pays de connaissance.

Tout cela parce que je ne vous ai pas encore écrit longuement! Vit-on garçons plus pervers?

Il est vrai que j'aurais pu vous envoyer une lettre pendant ce mois d'avril; mais, le Dr Lasnier m'ayant ordonné de sortir le plus possible, j'ai passé mes heures de liberté à prendre un exercice salutaire.

J'ai là, devant les yeux, tous vos interrogatoires, jeunes curieux. Ah! si j'étais méchante...! Mais je ne le suis pas.

Sachez donc que l'après-midi je suis libre jusqu'à l'heure du goûter, si Lotte n'est pas là, ou bien jusqu'à six heures. Dans le premier cas, je me contente d'une courte promenade et je travaille sur la terrasse qu'un jasmin couvre à demi; dans le second cas, j'installe auprès de ma malade tout ce qu'il lui faut et je pars: tantôt, c'est une visite à «grand-père Emile» qui travaille dans les champs où le blé vert frissonne, tandis qu'un merle narquois siffle un air provocant ou dégagé; tantôt, je prends la bicyclette de Madeleine Bernaud et je file vers Séruzac, où m'accueillent, si chaudement, tous mes amis: Jean Lasnier, délicieux petit homme de cinq ans; Monique, dix-huit mois et douze dents; Germaine et le docteur; Max, enfin, le glorieux blessé, l'âme haute qui a tout donné et consomme son sacrifice, sans une plainte, dans la monotonie des jours inchangeables.

M. Philippe Lasnier et M^{me} Lereux — oncle Phil et tante Marthe pour mes amis — sont aussi charmants pour moi. Le premier est le type même du bourru bienfaisant. Son originalité, sa rudesse, cachent un cœur délicat toujours en «bisbille» avec un esprit sceptique. Sa sœur, une petite femme toute menue, avec des yeux de fillette candide sous des

cheveux blancs, lui ressemble très peu. Sa bonté est pleine de douceur, et la tristesse de sa vie — elle a perdu son mari et ses petits-enfants — n'a pu lui enlever bien des illusions.

« Et M. Le Theilleur, Soizevette? » Mais il vous intéresse donc bien, ce monsieur? Est-ce que le prestige de « son tas de « picaillons », du beau monde qu'il fréquente » — comme dit pittoresquement Lotte, — vous impressionne à distance? Ça m'étonnerait! Cependant, que voulez-vous que je vous dise? M. Emile Bernaud, qui a beaucoup de sympathie pour M. Le Theilleur, me contait, certain jour, devant une butte gazonnée, les témérités de cavalier du jeune homme, et il terminait, après une minute de silence : « Il est un peu fou, ... il fait des vers! »

Cette conclusion inattendue me fit rire aux larmes. Si je suis tentée, moi aussi, de trouver un peu fou ce jeune homme comblé, ce n'est point parce qu'il a publié un livre de poèmes, d'une réelle valeur, paraît-il; mais ce n'est pas montrer beaucoup de raison que de se décharger des responsabilités, des soucis, sur un régisseur ou un homme d'affaires, pour gaspiller sa vie à Nice, à Pau ou ailleurs.

Le Dr Lasnier bondirait d'indignation s'il lisait ces lignes. M. Le Theilleur est son ami, et un ami dont il chante les louanges avec une conviction attendrissante.

Inutile de vous dire que les moindres actions de M. Le Theilleur ont une importance considérable pour l'ensemble des Verneuillacais.

Je sais donc qu'il y aura des fêtes, cet été, aux Trois-Epis et à La Brette, deux beaux domaines qui abritent les seules jeunes filles pouvant, ici, prétendre à l'honneur d'épouser M. Le Theilleur. Et ces bavardages me revenaient à l'esprit, dimanche dernier, en voyant entrer, dans l'église de Verneuillac, M. Le Theilleur et sa mère, arrivés de la veille, puis deux costumes tailleur vieux rose. « Vieux rose mourant, vieux rose vif, ... lequel des deux l'emportera? La guerre des deux roses! » La sonnette de l'enfant de chœur, vigoureusement agitée, me ramena vers des pensées plus pieuses. Point assez vite pour ne pas saisir au passage un coup d'œil courroucé de M^{me} de Marcellac, la tante d'un des tailleurs à la tendre couleur, à qui j'ai le malheur de déplaire.

Représentez-vous, jeunes gens, une petite femme sèche et brune dans ses robes sombres, strictement boutonnées jusqu'au menton, avec de beaux yeux noirs, inquisiteurs et durs. Asthmatique inguérissable, elle a une parole brève, exagérée par sa respiration très courte. Elle est obligée de s'arrêter lorsqu'elle

s'anime et on dirait alors qu'elle souffle sur les mots prononcés, pour en aviver la flamme, en rendre plus expressive l'intonation.

Il paraît que cette « très haute dame », dédaigneuse de tous ceux qui, dans l'échelle sociale, sont placés au-dessous d'elle, aurait dit en parlant de moi et de certaines de mes connaissances : « Tous les médiocres, qui veulent s'élever, flattent les bas instincts du peuple. »

Comprenez qui pourra, ... d'autant que je n'ai ni mari, ni frère, ni cousin qui aient l'ambition d'être réputé ; et comme je ne suis pas éligible... ?

Ouf ! quel discours ! Vous n'aurez pas une ligne de plus.

Je ne vous charge d'aucune commission puisque marraine a eu sa lettre au début de la semaine.

Je vous embrasse, mauvais garnements.

SOIZEVETTE.

La même à Michel Molinié

Mai 1924.

Ta dernière lettre soupire, Mik. Ton cœur désire-t-il donc quelque chose ? Rentrer en France, certainement ; mais te voilà sur ton départ, avec la perspective de rester définitivement à Bordeaux, si tu le veux. Alors ? Je ne distingue pas très bien, mon vieux cousin, s'il s'agit d'une crise passagère de vague nostalgie ou d'un souci sérieux. Seulement, si tu es mûr pour des confidences, je me sens une âme de grand'mère pour t'écouter et te comprendre, t'aider également, si c'est en mon pouvoir.

En attendant, je vais essayer de répondre à quelques-unes de tes questions.

La date de mon retour à Bordeaux reste lointaine, mais elle est fixée. J'aime mieux cela. Ma mère pourra s'habituer peu à peu à l'idée de mon départ inévitable. Pour épargner ses nerfs et son cœur très fatigués, je ne partirai pas avant les premiers jours de juillet. J'ai pris cette décision après une lettre de M^{lle} de La Reythie qui m'invitait à l'accompagner, ainsi que son frère, chez leur cousin, l'original marquis de Lussang que j'ai vu cet hiver à Bordeaux. Il a épousé une splendide créature, Serbe passionnée, qui l'emmène dans son pays dès que vient le printemps. Depuis longtemps, il invitait en vain ses cousins ; cette fois, ils se sont décidés pour eux et pour moi. « Vous n'avez pas vu Stamboul, m'écrivait M^{lle} Mathilde, vous entendrez la rumeur guerrière

du Danube, vous connaîtrez le visage complexe et parfumé du pays de notre belle cousine et, puisque vous vous inquiétez des notes de mon historien impénitent, vous pourrez les consulter avec lui aux heures de calme. Nous serons là-bas vers la mi-juillet; vous avez donc le temps de terminer votre œuvre à Verneuillac avant de venir nous rejoindre...

J'ai accepté, Michel. La proposition me tentait et marraine ne voyait pas de raisons suffisantes pour repousser cette très aimable invite.

Il est dit que cette année doit m'apporter des choses imprévues.

Pour l'instant, je jouis de la première saison qui épanouit, à un lancé de pierre de ma fenêtre, un arbre de Judée tout rose. — Est-ce un arbre ou une multitude de fusées où passent des lueurs mauves? — Je m'éveille, chaque matin, à la chanson joyeuse des petits oiseaux bâtisseurs de nids. Les cotéaux minuscules, qui ensèrent Verneuillac, m'apparaissent du mamelon qui porte le village de Belle-Joie. Ils supportent presque tous de belles habitations entourées de jardins, où le printemps sème ses grâces... Deux bois, des prairies aux larges ondes fauves ou argentées sous la moindre brise, trois rubans de route fuyant vers les lointains, des vignes surtout, toutes les longues et droites rangées des beaux ceps, alignés comme pour une parade sur une terre soignée, ficelés par une sollicitude utilitaire qui ne permet aucune pittoresque fantaisie : voilà mon horizon. A l'aube de mai, il a le charme simple d'une fillette sans grande beauté, mais toute fraîche et pure.

J'ai fait assez vite connaissance avec les gens et les choses, grâce à « grand-père Émile ». C'est un parfait introducteur qui n'a que des amis. Aussi, bien que le vrai paysan soit toujours avare de mots avec l'étranger, l'étranger de la ville surtout, j'ai fait pas mal de causeries dans les sentiers travaillés par la sève et au bout des sillons, que la bêche délivre des herbes sournoises. J'en ai conclu que le paysan charentais n'a pas la parole facile, l'amabilité ou l'élan parfois superficiels de ses frères du Midi. Assez hospitalier, mais sceptique, un brin ironique, dépourvu le plus souvent de spiritualité, on n'emporte point sa sympathie d'un coup.

Mais un certain type de paysan devient rare, ici. Dans l'ensemble, la population se compose d'une aristocratie financière, absente le plus souvent, de gros propriétaires qui conservent à peu près intact le cachet du terroir, enfin, du menu fretin des vigneron et des domestiques, composé en grande partie de Vendéens. La majorité de cette population est

restée croyante et fréquente l'église régulièrement; cependant, quelque chose de profond, de vivant, manque ici. Il me semble qu'il doit être plus facile d'ouvrir les bourses que d'atteindre les cœurs. Peut-être y a-t-il trop de bien-être, trop d'argent. Ce n'est pas précisément l'air des sommets âpres et dénudés qui souffle par ici.

On pratique en grand, à Verneuilac, l'art de compartimenter sa vie, de façon à ne pas gêner la libre expansion de son moi vers toutes les formes de jouissance. Le compartiment religieux n'ouvre guère sur les autres, et l'on dépose ses convictions, comme un habit de cœur, à la porte de l'église,... que ces messieurs « de la société » franchissent le dimanche, seulement après le sermon.

L'excellent pasteur de ces ouailles comblées trouverait plus facilement cinquante chauffeurs bénévoles, pour le conduire ici ou là, qu'une seule âme pour le suivre dans la marche à l'étoile.

Je m'arrête, Mik, je manquerais à la charité.

Un grand merci pour les curieuses photographies, reçues il y a une dizaine de jours. T'a-t-on dit que celles où trônaient de superbes négresses, habillées à la mode africaine, avaient suffoqué notre vieille Catitcha? Marithé m'a écrit cela. On ne sait pas si la brièveté de leur costume l'a scandalisée davantage que la noirceur de leur peau. En tout cas, elle a marmotté : « C'est pas trop tôt que M. Michel revienne parmi des chrétiens! » Claire, qui a l'esprit prompt, a protesté : « Oh! Michel a du goût! » A quoi notre vieille fidèle a répliqué lestement : « Eh! ma fille, le diable est toujours noir; il a pourtant souvent du succès : il sait choisir ses moments pour ça. » Mais, afin d'atténuer ce que sa réponse, frappée au coin du bon sens comme toujours, pouvait avoir d'offensant à ton égard, elle a repris : « Heureusement, notre garçon a tout ce qu'il faut pour éviter ses pièges! » Salue, Mik!

Le bateau va bientôt t'emporter sur les flots « changeants et perfides ». Cette pensée te rend-elle, sans féture, ta solide gaieté?

A mon grand regret, je ne serai pas à Bordeaux pour t'accueillir;... du moins, je n'y serai pas visiblement. Mais je penserai encore plus à vous tous ce jour-là.

Je t'embrasse affectueusement, mon vieux cousin.

SOIZEVETTE.

DEUXIÈME PARTIE

I

« Mai s'ébat dolemment comme une ondine égarée loin de son étang familial. Des pleurs nombreux ruissellent sur son visage boudeur que le soleil dédaigne.

« Gentil mois de mai, à quoi pensez-vous ?

« N'êtes-vous plus le page printanier de la Vierge bénie ? Que dira Notre-Dame au céleste sourire ?

« Regardez les trésors qui vous ont suivi malgré votre humeur chagrine :

« Muguet blanc, d'un blanc si mat, si pur ; clochettes exquisément ciselées qui tintent un allègre *magnificat* que nos pauvres oreilles n'entendent pas.

« Vert profond des haies neuves, semblables à des paravents japonais avec leur décoration fragile d'églantines roses.

« Étoile blanche du néflier où repose une poudre d'or. Lilas mauves, violacés ou laiteux, follement prodigues de leur beauté.

« Parfums délicats et frais que la chaleur de juin va exacerber.

« Et les bonnes choses dont l'énumération ferait un profane et gastronomique chapelet :

« Gros doigts noueux des fèves soutenant des papillons éphémères, blancs et noirs ; magiciens qui cachent encore jalousement les grains plats du vert frais de la reinette sautillante.

« Croissants inachevés des pois nouveaux, petits coffrets où s'étaient sept ou huit perles savoureuses... »

Dans la haute pendule de vieux chêne luisant, trois coups frappèrent rudement l'heure écoulée qu'ils chassaient sans pitié dans le passé.

Xavière referma le cahier sur lequel elle écrivait. Ce n'était pas absolument un journal : un album de photographies, plutôt, de visions belles, tristes ou joyeuses, un recueil de sentiments et de réflexions.

Elle enleva la clef du coffret, où elle mettait en sûreté cahier et lettres, puis elle passa dans la chambre voisine pour revenir bientôt, vêtue d'un imperméable bleu marine et coiffée d'un bonnet de même teinte qui lui donnait un air crâne.

M^{me} Marias abandonna son livre.

— Tu sors, Soizevette ? demanda-t-elle.

— Je vais descendre au bourg pour mettre mes lettres à la boîte. Je passerai aussi chez Gabrielle Montet.

Dans le chemin creux, où les branches s'égouttaient à la moindre brise, l'odeur violente des seringas monta du parc tout proche, mêlée à celle de la terre mouillée que le soleil caressait. Les narines de Xavière palpitérent, son pas sonna plus vif.

Lorsqu'elle eut déposé son courrier dans la boîte qui attendait entre l'agence postale et une boutique, mi-bazar, mi-magasin de nouveautés, elle remonta vers Belle-Joie.

Une exclamation ravie l'accueillit à son entrée dans la maison de Gabrielle Montet. La jeune femme montra son fils qui buvait gloutonnement :

— Venez voir, Mademoiselle, comme il est gourmand, le petit coquin !

Xavière caressa la tête brune dont le nez rose disparaissait dans la poitrine de la jeune mère. Elle trouvait ce bout de personne attendrissant de fragilité.

— Il a l'air de savourer son goûter, dit-elle en souriant.

Gabrielle se leva pour coucher son fils. Il s'endormait la bouche close par une goutte de lait.

— Vous avez rencontré ma mère, ce matin ; a-t-elle été aimable ? demanda la jeune femme en revenant vers sa visiteuse.

Xavière eut un geste vague.

— Je voulais vous dire de ne pas y faire attention. Elle est furieuse à la pensée que M. Le Theilleur m'a fait dire qu'il serait volontiers le parrain du petit et que j'ai refusé pour vous avoir, vous, comme marraine. Elle ne sait pas encore que mon beau-père a accepté d'être le parrain de son petit-fils et elle a entendu notre conversation de la semaine dernière.

— Elle m'en veut. Au fond, cela se comprend. Je vous assure que, si je n'avais pas décidé votre beau-père, j'aurais refusé d'être la marraine de votre chéri, malgré mon désir de vous faire plaisir.

— Vous n'auriez pas eu le courage de me faire de la peine. Voyez-vous, mademoiselle Xavière, je me moque des dames et des demoiselles que M. Jean aurait pu choisir. Il y en a beaucoup que j'aime mieux ne pas rencontrer — ne me faites pas les gros yeux, c'est comme ça! — M. Jean, c'est autre chose. Il n'a rien fait pour moi si vous voulez, il n'a pas l'air abordable tous les jours, mais lui... c'est lui, termina la jeune femme en riant.

« Oui, pensa Xavière, lui, c'est un charmeur et il bénéficie d'un traitement de faveur, sans qu'il se soit donné aucune peine pour cela. »

— Mais, reprit Gabrielle Montet, puisque vous ne voulez pas de M. Jean comme compère, je suis bien libre de vous préférer à lui, vous, si bonne pour moi, toujours!

— Voulez-vous bien vous taire, ou je me sauve...

— Vous allez voir Lulu Nougier?

— Non; mais demain je dois emmener mes petites cousines et leurs amies passer l'après-midi avec lui.

— Cela le distraira et vous pourrez peut-être remonter sa grand'mère. La pauvre vieille est aux cent coups. Figurez-vous qu'on va démolir sa bicoque « qui détruit l'harmonie, la belle ordonnance du parc de Belle-Joie ». Comme le père de M. Le Theilleur avait promis de la loger jusqu'à sa mort, en reconnaissance des longs services de son mari, et que les logements du bourg, qui appartiennent au patron, sont pris par des familles de vigneron, on va la caser à deux kilomètres d'ici, dans un petit hameau de trois feux. Ce

sera pratique pour elle, avec son malade, et Lotte pourra facilement lui aider ! M^{me} Le Theilleur avait eu une autre idée, pas très heureuse, comme vous allez voir : « Son gendre pourrait bien la prendre à Fontbanot, disait-elle, en se gênant un peu... » Vous savez que le père de Lotte a six enfants de son second mariage. Il est tellement mal installé à la métairie de Fontbanot que, l'année dernière, il avait demandé qu'on arrange une chambre au-dessus de la grange. Mais le gendre de M. Pinaud, le régisseur de M. Le Theilleur, qui est chef de culture à Fontbanot, a répondu : « Mon cher, si vous êtes assez ridicule pour vous encombrer d'autant de marmaille, ça n'est pas une raison pour que le patron fasse agrandir ses maisons. Voyez-vous le résultat si tous les vigneronns faisaient comme vous ? Arrangez-vous... » Et quand le pauvre homme, rencontrant un jour le jeune patron, voulut lui dire un mot de son affaire, il reçut à peu près comme réponse : « Je ne m'occupe pas de ces choses. Débrouillez-vous avec mon brave Pinaud... » Vous pensez si ces choses-là font crier ! Les vieux, ceux qui cherchent à calmer les esprits, expliquaient : « M. Le Theilleur était pressé, il ne sait pas bien ce qui se passe... Pinaud est bon homme, mais il ne veut pas contrarier son gendre... » Mais beaucoup d'autres pensaient comme Favraud de chez Loret, qui est un rougé depuis son retour du régiment et qui disait partout : « Le patron n'en « fiche » pas une « datte » ! Y pourrait tout de même voir à ce que ceux qui « turbinent » ne soient pas trop malheureux ! »

— Il est certain qu'en ne se rendant pas assez compte des situations et des besoins, dit songeusement Xavière, on peut faire un mal involontaire.

La jeune fille prit bientôt congé de Gabrielle Montet. Dans le chemin, où le soleil glissant entre les feuilles traçait des dessins fantaisistes et dorés, une confortable limousine passa auprès d'elle, assez lentement pour qu'elle pût recueillir un regard malveillant de M^{me} de Marcellac, assise à côté de sa nièce.

« Son animosité ne désarme pas, pensa la jeune fille. Que n'aurait-elle pas dit si j'avais accepté comme compère celui qu'elle convoite pour en

faire son neveu?... Convoitise inutile, d'ailleurs, je le crois. »

... Depuis un mois, Xavière avait assez souvent rencontré M. Le Theilleur. Il était revenu à Verneillac, plus tôt que de coutume, pour des réparations qui demandaient sa présence. Elle avait eu l'occasion de causer très simplement avec lui, chez le Dr Lasnier. Et elle pensait que Gabrielle Montet avait défini, tout à l'heure, l'impression générale envers Jean Le Theilleur. Malgré ce qui pouvait en lui appeler des réserves, il emportait la sympathie.

Avant qu'on ait pu analyser les détails, une force harmonieuse, une vie intense frappaient en lui. On remarquait ensuite le front haut, entièrement découvert par les cheveux châtain, les yeux noirs, très beaux, à l'expression indéfinissable et moqueuse, une denture de jeune carnassier, des lèvres rasées au ferme modelé. Avec ce physique et dans sa situation, on ne pouvait guère s'étonner que le jeune homme ne fût pas d'une parfaite humilité. Mais Xavière ne lui pardonnait pas d'être devenu un embusqué de la paix après avoir été un as de la guerre. En le voyant si superbement doué, elle blâmait plus encore sa vie inutile, son apparente légèreté.

Un rire fusa dans le parc de Belle-Joie. Et, en songeant à la grand'mère de Lulu Nougier, la jeune fille éprouva une sorte de colère contre l'heureux propriétaire de ces belles frondaisons, qui restait indifférent aux misères d'autrui. Comme elle regrettait de ne pouvoir lui dire sa pensée, lui faire comprendre la détresse de cette vieille femme, si courageuse, qui allait se trouver aux prises avec de nouvelles difficultés par sa faute à lui, le comblé de tout!

— Est-ce légèreté incurable ou dureté de cœur? fit-elle presque haut.

Il ne donnait cependant pas cette impression, le beau et vivant Jean Le Theilleur; mais, aujourd'hui encore, les faits témoignaient contre lui.

II

Assise devant la haute glace qui lui renvoyait son image, M^{me} Le Theilleur promenait délicatement une houppette de poudre sur sa peau satinée. Un peu de rose avivait ses joues et, sous ses cheveux châtain blond, ses yeux, d'un beau marron doré, brillaient. L'image reflétée par la glace était charmante et incroyablement jeune encore. M^{me} Le Theilleur lui sourit.

Veuve depuis une quinzaine d'années, plusieurs de ses admirateurs avaient essayé de lui prendre sa liberté. Elle n'avait pas voulu se laisser convaincre. Il lui suffisait de savoir qu'elle était toujours désirable. Point méchante d'ailleurs, indulgente et facile à vivre en général, elle savait être généreuse et bonne à l'occasion ; mais son éducation, puis sa vie mondaine avaient développé sa frivolité, son égoïsme inconscient.

Le père de M^{me} Le Theilleur, M. de Lestaing, avait passionnément aimé sa première femme, morte à la naissance d'un deuxième fils, après quatre années de bonheur. Cet homme très jeune, déjà grand brasseur d'argent, que l'on croyait froid parce qu'il défendait ses impressions, avait été inconsolable. Cependant, il s'était rendu aux raisons de ceux qui lui démontraient qu'il ne pouvait rester seul avec deux enfants en bas âge. A la fin de son deuil, il avait épousé, avec une sorte d'indifférence résignée, celle qu'on avait choisie pour lui. Mari courtois, facile et lointain, il ne contraria point les goûts de sa compagne et lui laissa élever leur fille à sa guise. Plus tard, tout en regrettant son attitude, il avait espéré qu'un jeune mari, sérieux et très aimé, en corrigerait les résultats. Mais le sentiment qui avait entraîné Jacqueline de Lestaing vers Maurice Le Theilleur, au point de lui faire accepter de vivre à la campagne sept mois de l'année, ne l'avait pas

changée complètement. Elle aimait trop le monde et ses plaisirs pour se plaire, malgré son luxe, dans la relative solitude de son château charentais. Dès que la saison le lui permettait, elle remplissait sa maison d'invités joyeux, et, l'hiver, elle se lançait avec frénésie dans le tourbillon mondain. Son mari avait laissé faire, d'abord par tendre faiblesse, puis par lassitude douloureuse d'une incompréhension sans méchanceté, mais incorrigible, semblait-il. Il n'imposa sa volonté que pour la façon d'élever son fils : on ne ferait pas de son enfant une espèce de chien savant, gâté et pomponné.

Il était mort trop tôt. M^{me} Le Theilleur l'avait pleuré sincèrement, mais, tout en respectant à peu près ses volontés, elle avait espéré que son fils n'aurait pas les goûts du disparu et, sans comprendre sa terrible responsabilité, elle avait tout fait pour arriver à ce résultat.

A cet instant où elle se souriait dans le miroir au cadre précieux, elle pensait à de chers projets : Belle-Joie abritait depuis deux jours une de ses jeunes cousines qui représentait pour elle la belle-fille idéale. Réfractaire jusqu'à présent à toutes les combinaisons, Jean n'avait élevé aucune objection quand elle lui avait parlé d'inviter Marthe de Frailane et sa grand'mère, dès le début de mai. Son acceptation facile semblait de bon augure.

M^{me} Le Theilleur sourit de nouveau et se leva. Pendant qu'elle descendait l'escalier de pierre dont la rampe de fer forgé était une merveille, sous esprit, porté à voir tout en rose, découvrit que sa candidate avait plu à M^{me} Carrère-Lepage, sa belle-sœur. C'était nécessaire, car celle-ci, veuve très riche et sans enfant, avait une certaine influence sur son neveu qu'elle aimait maternellement. Or, les goûts de M^{me} Carrère-Lepage se rencontraient rarement avec ceux de M^{me} Le Theilleur.

Comme elle pénétrait dans un petit salon, la songeuse se heurta presque à celle qui occupait sa pensée :

— Comment, vous étiez là et on ne m'a pas prévenue ?

M^{me} Carrère-Lepage eut un sourire qui éclaira son visage aux yeux intelligents et bons :

— Je l'avais défendu. Je suis montée à ma chambre et me voici installée pour vingt-quatre heures, car il me faut rentrer à Cognac demain soir.

— J'en suis désolée ! Et Jean le sera encore plus, si c'est possible.

— Qui parle de moi ? dit une voix chaude et gaie.

Les deux femmes enveloppèrent du même regard admiratif et tendre celui qui entra. Renseigné sur le sujet de la conversation, il protesta :

— Qui est-ce qui vous accapare encore, tante Marie ? Vous savez que je veux jouir de vous avant l'envahissement annuel de Belle-Joie.

— Tu sais toujours conjuguer le verbe vouloir, glissa malicieusement M^{me} Carrère-Lepage.

Jean vint s'appuyer au fauteuil de sa tante. Il dit sur le même ton :

— Avouez que vous m'y avez souvent encouragé.

M^{me} Le Theilleur empêcha sa belle-sœur de répondre :

— Si nous gagnions la terrasse ? M^{me} de Frailanè et Marthe doivent être descendues.

— Ne faisons pas attendre ces dames, dit Jean.

Son regard, plein de choses malicieuses, croisa celui de sa tante, tout aussi expressif. M^{me} Le Theilleur ne vit rien, fort heureusement ! Sur ce sujet, elle n'eût pas plus goûté la plaisanterie que l'entente secrète de son fils et de sa belle-sœur.

M^{me} Carrère-Lepage examinait, un peu plus tard, la très belle jeune fille qui servait du thé à son neveu en bavardant avec gaieté. Au point de vue physique, on ne pouvait rêver d'un couple mieux assorti. Moralement, l'observatrice réservait son opinion.

— Vous savez, Marie, dit à cet instant M^{me} Le Theilleur, Jean s'est enfin décidé à faire démolir la bicoque qui s'appuie au parc et l'oblige à un détour.

— Et la vieille femme qui l'habite, qu'en faites-vous ?

— J'ai trouvé une combinaison, ma tante...

— Ridicule, coupa M^{me} Le Theilleur. Il aurait été beaucoup plus simple de loger cette femme dans un village.

— Pour nous, peut-être... Elle trouve déjà très dur de quitter une maison où elle a vécu pendant cinquante ans. C'est pour cela que je veux lui apprendre moi-même et très vite mes décisions à son égard. Et, continua Jean avec un sourire, j'étais venu vous demander bientôt la permission de vous laisser quelques instants pour m'acquitter de cette mission.

— Un peu de promenade ne vous tente pas, Marthe? demanda M^{me} Le Theilleur.

Les sourcils de Jean se froncèrent imperceptiblement : il tenait encore à sa liberté. Néanmoins, il appuya courtoisement l'invitation, mais en l'étendant à M^{me} de Frailane et à sa tante. Celle-ci accepta.

N'ayant plus aucune raison de s'abstenir, M^{me} Le Theilleur et la grand'mère de la jeune fille l'imitèrent.

Sous les arbres, un chant frais, aigu et naïf, vint à la rencontre des promeneurs. Des voix de fillettes, un peu acides, lançaient gaiement les paroles d'une mélodie populaire du Béarn :

Rosignolet qui chantes
 Dans le verger fleuri,
 Ta mélodie enchante
 Ta compagne chérie.

Et le rossignol, poète musicien, vocalisait un harmonieux solo.

Une trouée profonde dans les troncs superbes permit bientôt, aux quatre dames et à leur compagnon, d'apercevoir ceux qui tenaient la place de l'oiseau : un petit garçon étendu sur une table recouverte par un matelas, et une jeune fille assise auprès de lui. Debout devant eux, au milieu du jardin de la maisonnette promise à la destruction, un groupe de fillettes attendaient le moment de reprendre leur partie.

M^{me} de Frailane se tourna vers sa cousine :

— Vous connaissez cette jeune personne et ces enfants?

M^{me} Le Theilleur nomma Xavière Iratchay et les fillettes, puis elle s'étendit sur la situation de Lulu Nongier. Pendant ce temps, M^{me} Carrère-

Lepage avait ouvert la porte qui donnait accès dans un sentier séparant le parc d'un mur bas, à demi écroulé. Le joli groupe chantant achevait sa chanson.

— Puisqu'on la sait bien maintenant, fit la voix claire d'une fillette, on la chantera à la mémé de Lulu quand elle reviendra de la fontaine. En attendant, si on faisait une ronde, Mademoiselle?

— Bonne idée. Toi, Lulu, tu seras chef d'orchestre avec moi.

Le visage du petit infirme se leva rayonnant vers sa grande amie, si ingénieuse et compatissante.

— Oh! moiselle Soizevette! fit-il avec une tendresse admirative.

— Charmante, cette jeune fille, dit très bas M^{me} Carrère-Lepage, et ce pauvre gamin est attachant.

La voix haute de M^{me} de Frailane répliqua, sans souci d'être entendue :

— Encore une victime de l'inconscience populaire. A la campagne comme à la ville, ces gens-là ne sont jamais satisfaits de leur sort et leurs exigences augmentent tous les jours. De quoi se plaignent-ils, en somme?

Au bruit soudain, Xavière avait tourné la tête. Son regard expressif enveloppa une seconde celle qui parlait, puis revint vers Lulu, curieusement penché en avant.

M^{me} de Frailane fit un mouvement pour se rapprocher; mais Jean Le Theilleur dit avec un peu d'impatience :

— Si vous le voulez bien, nous allons continuer notre promenade. La grand'mère de ce petit étant sortie, je reviendrai plus tard.

Une heure après, le jeune homme retournait seul vers la vieille maison. Les réflexions de M^{me} de Frailane l'avaient contrarié. Il revoyait M^{lle} Iratchay, un instant redressée, et l'expression fugitive de ses yeux.

Le bruit d'une voix sévère mit fin à ses pensées. L'installation du groupe remuant s'était modifiée : Xavière, assise sous un énorme figuier, réparait un moulin à vent en papier, tandis que Lulu jouait, un peu plus loin, avec les fillettes.

au jeu du furet. Une discussion s'étant engagée entre les joueurs, la jeune fille sema dans les esprits quelques vérités salutaires. Comme elle reprenait son travail interrompu, elle aperçut Jean Le Theilleur qui entrait sans façon dans le jardin par une brèche du mur. Elle répondit sans sourire à son salut respectueux.

— Quel parfait prédicateur vous faites, Mademoiselle!... Mais oui, j'ai écouté.

— Si vous ne vous étiez pas imposé librement cette pénitence, je vous en exprimerais mes regrets, répliqua la jeune fille.

— Mon Dieu! quel air sévère! Tenez, l'air que vous aviez en regardant cette pauvre M^{me} de Fraillane — une bonne personne, je vous assure. — Elle exagérait peut-être...

— Peut-être! coupa ironiquement Xavière.

— Mais je m'imagine que, sur le même sujet, vous péchez, vous, par excès d'indulgence.

La jeune fille regarda en face son interlocuteur : il tombait bien.

— Je pense tout simplement, avec un homme de lettres contemporain, que les âmes nobles sont assez rares partout. Il ajoute à peu près, je crois : « Les vices et les travers du troupeau varient selon les milieux. Je ne vois pas qu'ils soient plus vilains chez les pauvres que chez les riches. Et je croirais volontiers que l'effort pour bien vivre est plus sérieux dans le populaire que parmi les « heureux du monde ». Nous illusionnons-nous? C'est possible. En tout cas, je déteste le pharisaïsme opulent qui, ne voulant connaître du peuple que ses faiblesses et ses tares, se contente d'anathématiser... et de jouir!

En temps ordinaire, Jean Le Theilleur n'était pas loin de partager cette opinion. Mais il sentit un blâme implicite dans les paroles de la jeune fille et une brusque irritation le fit répliquer :

— Vous avouerez que beaucoup de vos protégés font leur malheur et celui de leur famille par imprévoyance et manque de bon sens. Regardez la grand'mère de Lulu. Sa vieillesse pourrait être heureuse si son fils et sa belle-fille, au lieu d'aller s'abîmer dans la misère, la boue de la ville, avaient eu un brin de sagesse et de raison. Vous savez

qu'ils possédaient un peu de terre, une petite maison ?

Les fillettes reprenaient avec un entrain endiablé :

Il court, il court, le furet,
Le furet du bois, Mesdames...

Xavière resta silencieuse une minute à peine. Sous les branches du vieux figuier, aux feuilles encore étroites et d'un vert tendre, sa fine tête volontaire se redressa dans l'ardeur de la discussion. Elle n'était pas fâchée de pouvoir dire sa pensée à ce jeune homme comblé.

— Je sais. Mais leur petite maison, ils ignoraient l'art de l'embellir et la douceur de la posséder. Ils ne voyaient plus que leur travail pénible, leur vie monotone, leur profession dédaignée. Ayant perdu tout contact avec l'Invisible, le mot devoir n'avait plus pour eux de sens profond. Faut-il s'étonner qu'ils n'aient pas compris la valeur de leur vie saine, protégée, ... lorsque tant d'autres plus instruits et mieux partagés avaient écouté déjà l'appel de la ville, de la vie oisive et sans but ? Devait-on demander à ces humbles plus de courageuse intelligence ? Était-ce à eux de comprendre que l'agitation n'est pas la vie intense, pas plus que le plaisir n'est le bonheur ?

Le visage de Jean Le Theilleur avait changé d'expression plusieurs fois pendant ce réquisitoire en règle. Il se trouvait directement visé. Son orgueil se rebella. Avec un mélange d'emphase ironique et de légèreté dédaigneuse, il répliqua :

— Vous êtes, Mademoiselle, la logique en personne. Je pourrais peut-être vous répondre, mais... à quoi bon ? Je ne veux pas d'ailleurs vous retenir plus longtemps. J'espère que la grand'mère de Lulu est rentrée ?

— Quelques instants avant votre arrivée.

— C'est parfait. Je vais lui parler.

Et, sans rien ajouter, le jeune homme s'inclina avec une politesse hautaine, puis il se dirigea vers la maison.

« Il est froissé, pensa Xavière ; on ne l'a pas habitué à une franchise... un peu rude, je l'avoue.

Mais il m'énerve au superlatif avec son inconscience. »

Les enfants, la voyant seule, réclamaient son concours pour un nouveau jeu ; elle les entraîna au fond du jardin. Lorsque la grand'mère de Lulu la rejoignit, elle venait d'envoyer les fillettes. L'ombre envahissante versait une fraîcheur perfide.

— Vous savez, Mademoiselle, fit la vieille femme, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vous connaissez le pavillon qui est tout au bout du parc du château, un peu en dehors de la nouvelle grille ? Eh bien ! M. Jean va le faire réparer pour me loger, et j'aurai un morceau de champ, pas bien loin d'ici, comme jardin. Vous pensez, Mademoiselle, si je l'ai remercié de sa bonté : Lulu et moi nous serons si bien là-bas !...

Des sentiments complexes se partageaient l'âme de Xavière. Le plaisir de voir la vieille femme déchargée d'une grosse peine l'emporta néanmoins très vite.

— Tant mieux ! dit-elle. Vous voyez qu'il ne faut jamais désespérer.

Mais, en regagnant, un peu plus tard, la maison des Marias, elle murmura soudain :

— Le moment était mal choisi pour faire entendre à ce jeune homme des vérités désagréables. Elles restent des vérités, ... seulement les circonstances leur prêtent des airs d'injustices.

III

— Oh ! Soizevette, vous voilà, enfin !

Ces paroles de Germaine Lasnier accueillirent Xavière Iratchay, debout sur une marche de l'escalier conduisant au jardin et toute fraîche dans sa robe estivale. Au fond du petit salon de verdure, Max sourit à cette claire apparition. Elle répondit :

— J'ai pris la bicyclette de ma cousine ; il fait délicieusement bon pour rouler.

— Je suis toujours heureuse de vous avoir, vous savez, reprit M^{me} Lasnier ; mais j'aurais été spécialement désolée de votre absence, cet après-midi, car j'ai promis de vous présenter une requête.

— Vraiment ?

— Oui. C'est toute une petite histoire. Vous avez certainement entendu parler de M^{lle} Le Gallec ?

— La soliste des concerts Colonne qui a organisé, cet hiver, plusieurs manifestations artistiques pour faire connaître nos vieilles chansons françaises ?

— C'est cela même. Eh bien ! on l'a obligée à prendre un repos de quelques mois pour combattre une anémie commençante. Comme elle possède, à Brissac, une vieille maison héritée de sa famille maternelle, elle a pensé qu'elle serait parfaitement là, loin du bruit et des mondanités. Nous l'avons rencontrée chez le D^r Garin qui est son cousin. Elle nous a parlé d'une fête que M. le curé de Brissac organise au profit de son église qui menace de s'effondrer. On fait des efforts sérieux dans la région pour attirer un bon nombre de fidèles à la cérémonie de l'après-midi. M. le curé a la chance d'avoir comme prédicateur un ancien camarade de tranchées qui est aussi une grande voix de notre temps. « Si, avec cela, vous acceptiez de chanter, a-t-il dit à M^{lle} Le Gallec, je serais sûr du succès. » Elle a donc promis de donner deux morceaux qu'elle aime particulièrement ; seulement, le rôle du violon y est aussi important que celui de la voix. Elle avait espéré que le compositeur — son fiancé, je l'ai compris — pourrait venir l'accompagner ; mais, à la date choisie à cause du prédicateur, cela lui est impossible. M^{lle} Le Gallec était ennuyée, car, si elle connaît ici des personnes qui jouent bien, aucune n'est capable de donner ce qu'elle désire. Alors... j'ai parlé de vous.

Xavière eut un geste vif de protestation.

— C'est pour une très bonne œuvre, chérie, insista Germaine Lasnier.

— Mais je n'ai point la prétention de pouvoir satisfaire M^{lle} Le Gallec !

Max Augier intervint à son tour :

— Il est entendu que vous vous rencontreriez ici, cette semaine. Vous lui joueriez quelque chose, elle vous donnerait son avis en toute franchise et simplicité. Retenez d'autre part — et c'est une chose importante pour vous, j'en suis sûr — que, le jour de la fête, vous seriez à l'abri des regards curieux, car l'église de Brissac possède une tribune.

Et, comme le D^r Lasnier paraissait à cet instant sur la terrasse, Max ajouta en souriant :

— Pierre, venez nous aider à convaincre cette jeune personne.

— Si tout le monde est contre moi...! protesta Xavière. Tenez, pour vous faire plaisir, j'accepte de jouer devant M^{lle} Le Gallec. Elle aura une déception et... le débat sera clos.

— Eh bien! nous verrons.

— Pour achever de vous mettre d'accord, dit M. Lasnier, si vous goûtiez? Je vous tiendrais volontiers compagnie avant de filer vers mes malades.

Le conseil sembla excellent. Tout en se restaurant, le docteur dit soudain :

— Dites-moi, mademoiselle Soizevette, avez-vous eu l'occasion de vous fâcher avec Jean Le Theilleur?

Un peu de rose monta aux joues de la jeune fille.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que, lors de sa dernière visite, il nous a semblé un tantinet acerbe, bizarre enfin, quand nous avons parlé de vous.

Xavière sourit. Faire un secret de sa discussion avec le jeune homme, elle n'y songea pas. Lorsqu'elle eut résumé les faits, Germaine fit la grimace :

— Je comprends son attitude.

— Je vous assure que vous êtes trop sévère à l'égard de Jean, fit sérieusement M. Lasnier. Vous savez qu'il s'est engagé à dix-huit ans pour faire la guerre. Il l'a faite plus que bravement. A son retour, il n'a pas su résister à sa mère qui lui demandait de vivre un peu comme elle le désirait ; mais — je le connais bien, je puis dire qu'il est mon meilleur ami comme je suis le sien — je vous affirme que, l'ami Jean, c'est de la super-crème pas absolument au point.

Xavière tendit une main conciliante à son contradicteur :

— Souhaitons-lui, alors, de rencontrer une cuisinière experte.

— Elle est trouvée, je crois, dit Germaine, amusée ; mais je ne réponds pas de son habileté. M^{me} Le Theilleur nous l'a présentée cette semaine ; très belle, très distinguée, cette demoiselle de Frailane ; pourtant, elle ne m'emballe pas.

Au bruit d'un carillon tout proche, le docteur se leva :

— Je me sauve : ma soirée est assez chargée.

Xavière resta encore un moment ; puis, comme le soleil perdait de son ardeur, elle s'en alla. Sur la route brillante, elle lança sa bicyclette à toute vitesse. Les bords de son large chapeau battaient autour de son visage comme des ailes. Elle sourit, au passage, à un jardin rose et blanc d'aubépine et de lilas. Sa pensée vagabonde saisissait des impressions fugaces, les mêlait à des réminiscences sans lien apparent.

La corne d'une auto lança un bref avertissement. La jeune fille gagna le bord de la route sans ralentir. Une secousse, un bruit d'explosion, et elle fut projetée sur le sol. L'élégante machine qui la suivait s'arrêta presque aussitôt. Immobilisée par une douleur aiguë à la cheville droite, Xavière murmura, comme dans un rêve :

— Ça, c'est singulièrement bête !

Puis elle ouvrit les yeux et une brusque poussée de sang chassa la pâleur de ses joues : le maître de Belle-Joie et son chauffeur se dressaient devant elle. Le premier se pencha en disant :

— Rien de grave, j'espère, Mademoiselle ?

Elle prit machinalement la main tendue pour l'aider. Autour d'elle, les arbres, la route semblaient danser. Elle dit pourtant :

— Ce n'est rien.

Jean Le Theilleur l'examinait :

— Marcel va se charger de votre bicyclette, et je vous ramènerai chez vous.

Xavière protesta vivement. Elle imaginait une arrivée sensationnelle à Belle-Joie.

— La marche me fera du bien. D'ailleurs, il me reste peu de chemin à faire.

Le jeune homme se tourna vers son chauffeur, immobile à quelques pas :

— Continuez doucement, Marcel ; si j'ai besoin de vous, je vous ferai signe.

Pendant que le domestique obéissait, Jean ramassa la bicyclette étendue dans l'herbe du fossé :

— Un clou. Le pneu a éclaté, naturellement. Vous alliez très vite, ... c'est une chance qu'il n'y ait pas eu plus de casse.

— Cela ne vaut pas la peine que vous vous mettiez en retard, répondit la jeune fille, agacée devant ce Jean Le Theilleur complaisant et cérémonieux.

— Quoi que vous en pensiez, Mademoiselle, je crois préférable de ne pas vous laisser ainsi. Vous n'avez point une mine brillante et vous pourriez très bien vous évanouir sans crier gare.

Le ton était légèrement sarcastique.

— Je n'ai pas l'habitude de me pâmer pour des riens.

— Pour des riens ? Je vous trouve bien dédaigneuse...

— ... à l'égard d'une pelle magistrale, finit Xavière, en souriant cette fois.

Et, comme le jeune homme, la main sur le guidon de la bicyclette, attendait toujours, elle se mit à marcher péniblement : sa cheville restait douloureuse et la violence de la chute la laissait très lasse. Elle se raidit pour faire bonne contenance.

— Alors, demanda-t-elle soudain, vous tenez à remplir jusqu'au bout votre rôle de bon Samaritain ?

— Cela vous étonne ?

Un peu de rose aviva de nouveau la pâleur de Xavière. Mais elle ne se laissa pas intimider par l'intonation agressive. Une lueur malicieuse passa dans le bleu sombre de ses yeux :

— Admettons que je ne vous imaginai pas dans ce rôle...

— ... Et que vous me croyiez incapable de le bien remplir.

Elle examina son interlocuteur. Sans sourire, il fixait la route ensoleillée. Mi-sérieuse, mi-taquine, elle dit :

— Je devrais alors vous faire amende honorable, car j'ai pu constater que vous saviez être secourable, et aujourd'hui...

— Oh ! je vous en prie !... Vous n'avez pas l'habitude de faire des compliments immérités.

— Autrement dit, fit Xavière, riant tout à fait, je ne suis pas aimable tous les jours.

Leurs regards se rencontrèrent et un sourire tira la bouche de Jean Le Theilleur.

— Eh bien ! reprit la jeune fille, je vais vous demander d'être meilleur que moi. Voici les premières maisons, je ne tiens pas à raconter mon aventure à tout le monde : épargnez mon amour-propre en me laissant continuer seule.

« Elle craint surtout les commentaires que ma présence pourrait susciter », pensa le jeune homme.

Mais, sans insister davantage, il rendit la bicyclette devenue inutile et prit la main que Xavière lui tendait en disant gentiment :

— Très sincèrement, merci, monsieur Jean.

Quand elle le voulait bien, il devenait difficile de tenir rigueur à Xavière Iratchay. M. Le Theilleur en faisait l'expérience.

— J'espère, dit-il, que vous ne vous ressentirez plus, demain, de ce petit accident. J'aurais voulu vous éviter une fatigue inutile, car vous boitez malgré votre énergie ; mais je me rends à vos raisons.

Xavière le regarda s'éloigner, puis monter dans son automobile.

— Je crois, murmura-t-elle, que mon aventure aura servi à lui faire digérer des vérités sans fards.

Cette supposition devenait une certitude peu de temps après. C'était jour de foire à Séruzac. Sur la place, les abris de toile montraient des étalages variés où les ménagères pouvaient trouver la toile rude, la soie fragile, les dentelles vulgaires ou fines, les ustensiles de cuisine et les sucreries. Dans un angle, les légumes et les volailles voisinaient, sur le sol, avec les paniers d'œufs et de beurre, les plants pour le jardin. Et, sur les routes, on croisait des bœufs à l'œil vide, d'un brun roux semé de taches blanches, qui caressaient leurs flancs avec une longue queue, souillée par

l'étable. Des moutons, affolés pour des riens, s'en allaient à la débandade ou tassés en masse compacte qui collait les têtes nues sur les croupes laineuses.

Dans la maison du D^r Lasnier, la sonnette vibrait souvent ; mais la rumeur lointaine de la foule venait mourir à l'entrée du jardin, épanoui par la grâce de mai, où Xavière travaillait à une robe d'enfant. Germaine l'avait quittée pour recevoir deux jeunes voisines ; Max écrivait une lettre pressée. Un bruit léger fit soudain retourner la jeune fille : M. Le Theilleur se tenait auprès d'une porte-fenêtre entr'ouverte.

— Bonjour, Mademoiselle ; j'ai l'air de vous surveiller, mais vous paraissiez si occupée par votre travail et... vos pensées que j'hésitais à venir vous demander d'attendre M. Lasnier en votre compagnie.

Xavière désigna en souriant un fauteuil libre auprès d'elle.

— Je suis bien aise de pouvoir vous saluer, reprit le jeune homme, et puis... j'ai grande envie de vous poser une question.

Sous le regard interrogateur de la jeune fille, il baissa la tête avec une feinte humilité :

— Je suis très curieux, et je voudrais bien savoir pourquoi vous n'auriez pas voulu être la marraine du petit Montet... si j'avais été le parrain ?

Les sourcils de Xavière se rapprochèrent brusquement. Elle eut la tentation de répondre qu'elle aurait agi ainsi parce que cela lui chantait.

— Il faut croire, dit-elle enfin, que je ne me trouvais pas assez de prestige pour vous accepter comme compère. Je constate qu'il est impossible, à Verneuillac, d'éviter les commentaires. J'aimerais savoir qui vous a si bien renseigné ?

— La grand'mère du jeune François-Xavier. Elle a cru bon de me fournir des explications : « La Gabrielle est folle ! Il lui faut sa demoiselle Xavière. » J'étais donc refusé sans hésitation, ... pour une fois que je m'offrais.

Le rire de Xavière fusa soudainement. Jean se tut. Il ne l'avait jamais vue ainsi. Très souvent, lorsque ses yeux s'égayaient, sa bouche restait

grave. On eût dit qu'il y avait en elle deux personnalités différentes : l'une fantaisiste, malicieuse et tendre ; l'autre raisonnable, intelligente et volontaire, qui surveillait de près la première et se refusait à sourire de tout ce qui l'amusaient. Mais, cette fois, le visage entier riait comme celui d'une petite fille moqueuse.

Gagné par cette gaieté délicieuse, Jean se mit à rire, lui aussi, sans savoir pourquoi.

— C'est moi qui vous amuse ainsi ? dit-il sans rancune.

— Vous aviez l'air si étonné qu'on eût pu vous préférer quelqu'un, alors que vous vous offriez !

— Je proteste ! Vous me prenez pour un fat idiot.

— Pas du tout : je crois simplement que l'on vous a gâté à l'excès.

— Et c'est pour me donner un peu de cette humilité qui me manque, d'après vous, que vous m'avez « blackboulé » sans pitié ?

— Oh ! non. Cela eût été complètement ridicule et inefficace.

— Pourtant, vous étiez responsable de mon initiative.

— J'étais responsable, ... moi ?

— Parfaitement. Certain jour, à Séruzac, vous aviez parlé du bien qu'on pouvait faire aux âmes en s'occupant des corps — non pas sous la forme de services distants, d'aumônes presque injurieuses, mais par une aide délicate, fraternelle, — avec une si chaude conviction que vous m'aviez convaincu. Alors, j'avais pensé qu'en étant le parrain du petit Montet, je pourrais rendre service à la jeune mère... par l'intermédiaire naturel de mon filleul.

Le clair visage de Xavière devint doux :

— Ça, c'est très bien ! Je regrette d'avoir été un obstacle à votre bonne action. Mais ne me flattez pas : vos anciens professeurs vous ont enseigné les principes dont vous parlez, et M. le curé a dû vous les rappeler bien des fois.

— Mes anciens maîtres étaient de parfaits éducateurs, cela ne fait aucun doute ; mais — la vérité est la vérité — j'étais peut-être trop jeune ou trop distrait. En tout cas, leurs enseignements

n'avaient beaucoup moins impressionné que vos très bonnes réflexions. Quant au vénérable M. le curé, son éloquence est un peu diffuse... et il ne dispose pas de tous vos moyens.

Xavière ne put s'empêcher de sourire. Elle était trop fine pour ne pas sentir qu'elle intéressait M. Le Theilleur, mais elle avait aussi trop de bon sens pour y attacher de l'importance. Son éducation, pas plus que son caractère, ne la portait à caresser des rêves inutiles. Elle répliqua donc, sans paraître comprendre le compliment voilé :

— Oh! vous ne pouvez guère apprécier l'éloquence de votre pasteur, car vous l'écoutez — ou plutôt vous ne l'écoutez pas — à une distance trop respectueuse.

— Pan! Encore une pierre dans mon jardin.

Ils rirent gaiement tous les deux.

— Si j'osais, dit la jeune fille, je vous proposerais bien une autre bonne action...

— Osez, mademoiselle Soizevette.

— Il s'agit de Lulu Nougier. Sa guérison — problématique, hélas! — demandera des années. En attendant, pour éviter de grosses fatigues à sa grand'mère et lui donner un peu de confort, il faudrait une de ces voitures de malades qui permettent de déplacer les immobilisés sans trop de difficultés; seulement, ces voitures coûtent cher...

— Je comprends, interrompit le jeune homme, et j'ai un peu honte... Ce pauvre gosse est mon voisin; je le vois depuis trois ans et je n'ai jamais eu la moindre idée de ce que vous me dites, vous qui le connaissez depuis deux mois!

— Les femmes voient toujours mieux ces choses-là, dit-elle gentiment. Et puis, cet aveuglement, c'est l'infirmité et l'excuse des gens trop heureux; mais, vous savez, c'est une infirmité guérissable.

Elle souriait avec une expression qu'il ne lui connaissait pas. Quelque chose d'inexprimable passa sur son âme :

— Faites vite le nécessaire, mademoiselle Soizevette. Moi, je serai trop heureux de payer la note. Bien entendu, mon nom ne paraîtra pas.

— Merci, dit-elle simplement.

Mais la joie et la reconnaissance mettaient dans ses yeux des lueurs chaudes.

Un coup de sonnette, trois appels de corne arrivèrent jusqu'aux deux causeurs ; Xavière fit un mouvement pour se lever. L'apparition de M^{me} Lasnier et du docteur l'arrêta. Celui-ci avait pris quelques minutes à ses malades pour recevoir M. Le Theilleur. Il s'excusa de l'avoir fait attendre.

— Heureusement que Soizevette était là ! fit Germaine Lasnier. Maintenant, sauvons-nous, chérie : l'auto nous attend pour nous conduire chez M^{lle} Le Gallec ; il ne faut pas raccourcir la dernière répétition.

— Est-ce le D^r Garin qui vient vous prendre cette fois encore ? demanda M. Lasnier.

— Je le pense. Malgré ses nombreuses occupations, il nous l'avait promis.

— Il est très complaisant, ajouta Xavière.

— Très, appuya M^{me} Lasnier.

Et elle sourit en regardant son mari.

Jean remarqua leur air complice et amusé. Sans définir pourquoi, il en éprouva de l'agacement. Il examina Xavière ; mais elle ramassait les menus objets de son travail de couture et son visage était calme.

Après le départ des jeunes femmes, le jardin ensoleillé parut triste. M. Lasnier donna à son ami les renseignements dont il avait besoin, puis il l'accompagna jusqu'à sa voiture :

— Te reverrons-nous avant l'anniversaire de Nanot ?

— J'irai sans doute à la fête de Brissac.

— Nous y serons avec le D^r Garin et sa mère. Nous devons dîner ensemble chez M^{lle} Le Gallec.

— M^{lle} Iratchay est invitée ?

Involontairement, le jeune homme mit de l'ironie dans sa question. M. Lasnier n'y prit point garde.

— Naturellement, répondit-il. Au revoir... et à bientôt si possible.

Seul au volant de sa rapide et silencieuse machine, Jean monologua :

— Le D^r Garin ne venait pas si souvent à Séruzac il y a seulement deux mois... Sa profession doit rendre gênante une complaisance excessive... Est-ce que... ?

La brusque apparition d'un troupeau de vaches

devançant une minuscule bergère qui ignorait, évidemment, le code de la route, coupa les réflexions du jeune homme. Il freina, une exclamation malsonnante aux lèvres :

— Petite idiote ! Les parents sont fous, archifous ! A-t-on idée de confier des bêtes à une gamine de cet âge, gronda-t-il en remettant l'automobile en marche.

Et, sa mauvaise humeur latente trouvant enfin le moyen de s'exhaler, il invectiva copieusement la sottise humaine.

IV

Une lumière étrange, faite d'argent fluide et de poussière jaune pâle, baignait la campagne lorsque Xavière termina sa toilette de nuit, le dimanche suivant. Rentrée de Brissac depuis peu de temps, elle se sentait lasse, mais sans aucune envie de dormir. Enveloppée dans son manteau, elle vint à la fenêtre et livra son front à la fraîcheur nocturne qui montait lentement. Un appel lointain, des branches remuées par la brise ou les mouvements d'un oiseau soulevèrent les voiles du silence, qui s'enroulaient peu à peu autour des choses, sans troubler sa songerie.

... La fête de Brissac avait attiré une affluence qui dépassait les pronostics les plus optimistes. Les riches viticulteurs barbeziliens y coudoyaient les opulents bouilleurs de la région cognacaise. Quelques femmes portaient des toilettes que les élégantes de Longchamp n'eussent point dédaignées, mais des notes trop riches ou trop crues éclataient aussi dans cet ensemble bigarré.

Xavière retrouvait l'impression désagréable qui l'avait troublée lorsque Germaine Lasnier, au hasard d'une rencontre, l'avait présentée à M^{me} Le Theilleur et à M^{lle} de Fraillane, séparées pour un moment d'un groupe élégant. Mais elle n'arrivait pas à démêler des sensations complexes.

En apercevant auprès de Jean Le Theilleur les deux femmes qui, dans la foule, semblaient plus fines et plus racées, elle avait pensé que M^{lle} de Frailane justifiait bien le jugement porté sur elle par M^{mo} Lasnier.

Elle était en effet très belle et extrêmement distinguée. Grande et blonde, son corps harmonieux se dessinait dans une robe soyeuse, dont la teinte verte faisait ressortir la blancheur de son visage régulier où les yeux, verts eux aussi, brillaient. Elle parlait à son cousin et un sourire fleurissait sa bouche bien modelée. Puis, comme le jeune homme souriait lui aussi, mais en regardant au loin, elle avait redressé sa tête hautaine, et Xavière s'était trouvée sous le regard scrutateur de larges prunelles, soudain très froides. Par une sorte de réflexe, elle avait raidi son corps souple, tandis que ses yeux indifférents et fiers fixaient les têtes rapprochées. Cette attitude, elle l'avait conservée pendant les paroles aimables que M^{me} Le Theilleur lui débitait avec une facilité toute mondaine et légèrement condescendante.

Xavière secoua la tête avec un peu d'impatience contre elle-même. L'imagination et la sensibilité, ces deux fées qui s'entendent à nous réjouir ou nous torturer, n'arrivaient pas à égarer son jugement.

Que pouvaient lui faire le genre et l'attitude de M^{lle} de Frailane ?

Sa pensée vagabonde revint vers le moment où, l'heure des vêpres ayant sonné, elle avait pu s'éclipser sans attirer l'attention pour rejoindre M^{lle} Le Gallec à la tribune de l'église.

Le vieux sanctuaire se remplissait sous la surveillance de jeunes scouts qui défendaient bravement les places réservées. Un bruit de marée montante, endiguée par le respect du lieu, s'élevait sous les voûtes déshabituées de pareils spectacles. Bientôt, des voix fraîches entonnèrent le chant des vêpres. Par instants, des têtes curieuses se retournaient. Mais Xavière se sentait protégée par l'ombre de l'église et par son grand chapeau. Le moment venu, elle prit sans crainte son violon et préluda doucement.

Prière timide et presque honteuse au début, le

Souvenez-vous de Pierre Valrèse montait soudain avec une ardeur désespérée pour devenir, peu à peu, une supplication confiante et tendre. Quand la voix admirable de M^{lle} Le Gallec et celle du violon, fondues dans un ensemble parfait, moururent lentement, le murmure des feuilles, froissées par une brise discrète, envahit l'église silencieuse.

Le prédicateur monta en chaire dans cette atmosphère d'émotion et de recueillement. Son sermon, qui traitait des deux cités du ciel et de la terre, fut un beau morceau où il y avait plus que de l'éloquence.

Xavière l'écouta avec toute son âme. Et, lorsque, la bénédiction donnée, elle reprit son instrument, elle avait oublié la foule qui attendait *Les Béatitudes* de Pierre Valrèse. Un frisson passa dans l'assistance tant était dépouillée, ardente et sereine, la phrase mélodique qui descendait sur elle, frisson accentué par la voix splendide de la chanteuse qui reprenait : « Bienheureux, les pauvres,... le Royaume des Cieux leur appartient. »

M^{lle} Le Gallec et Xavière s'étaient tues depuis quelques minutes, que les fidèles écoutaient encore. Beaucoup attendirent en vain l'apparition des artistes. Elles ne bougèrent pas tant qu'il y eut quelqu'un dans l'église ; puis, gagnant la sacristie et le presbytère, elles montèrent dans l'auto qui les attendait à la porte du jardin.

La fin de cette journée, riche en émotions, avait apporté à Xavière plus d'ennui que de plaisir. Elle se revoyait assise auprès du D^r Garin et gênée par le regard charmé qui revenait sans cesse vers elle. D'un sot, d'un garçon fat et hardi, ce regard l'eût amusée ou irritée ; mais ce jeune homme sérieux et simple lui était sympathique : elle n'aurait pas voulu qu'une peine, même légère, l'atteignît à cause d'elle.

Plus tard, dans la voiture qui la ramenait à Verneuilac avec ses amis, elle avait dit subitement :

- Germaine, est-ce que je dois rencontrer souvent M. Garin chez vous ?
- Il vous déplaît ?
- Au contraire. Mais,... voyons, Germaine,

soyez franche, avouez que toutes ces rencontres ne sont pas combinées par le hasard.

M^{me} Lasnier avait souri.

— M. Garin est un jeune homme charmant que nous estimons fort. Vous lui avez plu tout de suite à la clinique. Le premier, oncle Phil a pensé que votre bonheur et celui de son jeune confrère étaient peut-être là. Alors... ne prenez pas cet air sévère, Soizevette ; M. Garin sait qu'il sera difficile de vous donner l'envie de vous fixer ici, mais il tient à courir sa chance... Et nous serions si heureux de vous garder!...

— Il faut abandonner vos projets, Germaine, je n'épouserai pas le D^r Garin.

— Pourquoi en êtes-vous si sûre, chérie, puisqu'il ne vous déplaît pas ?

L'argument l'avait frappée. Une certitude était en elle, absolue, mais plus sensible que facile à expliquer.

— Réfléchissez encore, Soizevette, disait alors Germaine Lasnier, persuasive ; cela ne vous engage à rien... pour me faire plaisir.

— Si vous y tenez absolument, avait-elle répondu sans enthousiasme.

De nouveau, la jeune fille soupira, puis elle rapprocha les contrevents et gagna son lit. Lasse de penser, elle ferma les yeux.

A la même heure, M. Le Theilleur rentrait chez lui. Sans prendre le temps de se mettre à l'aise, il vint se jeter dans un fauteuil profond. La tête appuyée à un coussin couleur de capucine, où une chimère noire grimaçait un sourire perfide, il regarda son chien préféré qui s'était glissé derrière lui.

— Tu fais de la contrebande, *Yoko*, dit-il seulement.

Puis il ferma les yeux dans un geste de lassitude et d'agacement. Mécontent de lui-même et des autres, il se revoyait sur la place de l'église de Brissac, examinant M^{lle} Iratchay et M. Garin, un moment rapprochés ; il croyait entendre le ton vexé de M^{lle} de Frailane, interrompant son examen du groupe sympathique par un .

— Peut-on savoir quelle planète vous habitez actuellement, Jean ?

Et, dans l'auto qui les ramenait, quelques heures plus tard, à Belle-Joie, la jeune fille avait dit encore subitement :

— Est-ce que cette demoiselle Iratchay est ici pour longtemps ?

Il ne se souvenait pas très bien de sa réponse, mais il retrouvait intacte l'impression désagréable qui l'avait effleuré comme un oiseau de mauvais augure et que les paroles acerbes de sa cousine, critiquant le port de tête et les manières de Xavier Iratchay, avaient encore accentuée.

— Va-t-elle s'aviser d'être jalouse de cette jeune fille qui se soucie d'elle, de moi, ... autant que de sa première pantoufle ?

Yoko eut un timide gémissement : son maître venait de lui pincer l'oreille.

La mauvaise humeur de M^{lle} de Frailane ne s'était point dissipée pendant le dîner. Jean devait s'avouer qu'il n'avait rien fait pour cela. Elle était pourtant très belle dans sa robe de crêpe soyeux, travaillé avec un art exquis. Son cou, la naissance de ses épaules et ses bras sortaient de cet écrin précieux, aussi parfaits qu'un marbre antique.

— Voyons, fit le jeune homme en se redressant, elle me plaisait assez. Ses nombreux admirateurs trouveraient mon attitude idiote... Le Père Brélade me dirait probablement que les sentiments tranquilles risquent moins de décevoir. Je dois prendre une décision et chasser des impressions absurdes.

Il se leva et se dirigea vers la porte donnant sur le couloir.

— Allons, *Yoko*, il faut partir.

Aplati sur la carpeite de haute laine, le chien fit deux pas ; ses yeux semblaient supplier. Son maître referma le battant entr'ouvert. Avec une indulgence étonnante, il murmura :

— Ah ! mon pauvre *Yoko*, s'il ne faut que cela pour faire ton bonheur !

Le lendemain, M. Le Theilleur se réveilla la tête lourde. Il déjeuna rapidement et sortit. Une promenade, dans l'air frais du matin, lui fit du bien. Au retour, il entra chez son régisseur. Il n'avait point l'habitude de ces visites. Lorsque M. Pinaud venait à Belle-Joie, il répondait tou-

jours à ses explications : « J'ai toute confiance en vous ; faites pour le mieux. » Cette assurance, qui découlait aussi d'une certaine indifférence, désolait le régisseur. Et, ce matin-là, servant son maître plus accessible, il en profita pour donner des détails, glisser quelques remarques sur les projets et les désirs — hélas ! anéantis par la mort — du père de ce beau garçon plein de vie.

Jean l'écoutait avec une patience incroyable et, par un phénomène bizarre, il lui semblait entendre, accompagnant les paroles du rude travailleur, la voix émouvante d'un violon qui chantait avec une sincérité ardente les *Béatitudes évangéliques*. Sa réponse se ressentit de l'émotion brusque qui le bouleversait. Un peu d'espoir demeura, dans la simple et confortable maison du régisseur, après son départ.

Sur la route, M. Le Theilleur ralentit son pas. Il songeait à sa vie, aux paroles entendues... Pourquoi les faits existants depuis des années prenaient-ils soudain une importance exceptionnelle ? Était-ce le résultat de la cérémonie de la veille ? Des conseils, des résolutions et des abdications remontaient du passé. Un jugement aussi, porté trois semaines auparavant par une jeune créature qu'il estimait infiniment, jugement qui fustigeait les inutiles, les responsables aveugles ou insoucians de tant de tristesses actuelles.

Pris par ses pensées, Jean franchit machinalement la lourde porte ornée de pentures qui commandait l'entrée de Belle-Joie, puis il obliqua du côté du parc. Des arbres centenaires dominaient des bosquets où s'abritaient des déesses de marbre qui avaient remplacé les statues d'autrefois. Les moines du XII^e siècle, qui dormaient quelque part dans cette terre tant de fois remuée, ne la reconnaîtraient pas au dernier jugement.

— Jean, où allez-vous ainsi ? Vous n'avez pas l'air de vous douter que je vous attends.

Renversée dans un fauteuil de jardin, Marthe de Frailane riait de la surprise de son cousin. Le regard de celui-ci glissa vers les pages blanches d'une revue étalée sur la robe de la jeune fille. Une main malicieuse semblait avoir tracé ce titre noir : *La désertion des élites*. Ainsi, les choses

se plaisent parfois à répondre à nos pensées, à surexciter nos impressions.

— Vous lisiez cet article? demanda le jeune homme.

Le brillant sourire de Marthe de Frailane s'accentua :

— Ah! Dieu non! Je lisais la critique du dernier livre que j'ai acheté à Cognac. Vous me direz ce que vous en pensez. A mon avis, on s'aperçoit tout de suite que l'auteur de cette critique est un religieux; il ne découvre que des serpents sous les fleurs. Quant à *La désertion des élites* — quel titre impressionnant! — si on devait se soucier de toutes les catastrophes que des esprits chagrins nous prédisent...

— On ne vivrait plus, termina Jean avec une imperceptible ironie. Mais vous m'attendiez, je crois?

— Oui, je veux vous soumettre quelques projets. Seulement, dites-moi, nous vous gardons entièrement tous ces jours-ci, n'est-ce pas?

Jean passa la main sur son front pour rejeter en arrière une mèche rebelle.

— Evidemment, dit-il.

L'intonation de sa voix était si bizarre que Marthe de Frailane l'examina plus attentivement. Ses prunelles vertes eurent un éclair de dépit. Cependant, elle ne dit rien et, mettant en œuvre toute la séduction dont elle était capable, elle se mit à décrire ses projets avec verve.

V

L'automobile du Dr Lasnier filait à belle allure sur la route de Séruzac. Son conducteur s'excusait auprès de Xavière Iratchay :

— Je vous ai fait attendre? Pardonnez-le-moi. C'est un peu la faute de mon ami Le Theilleur. Vous savez que des circonstances imprévues l'ont empêché d'accepter notre invitation au dîner, tout

intime, que nous donnons ce soir en l'honneur de son petit filleul? Il a voulu pourtant offrir sans tarder ses vœux à Nanot et il est arrivé juste au moment où je me préparais à partir, avec un superbe *Pathé-Baby*. Il a fallu essayer l'appareil immédiatement. Lorsque j'ai quitté le petit salon, l'obscurité complète y régnait et votre amoureux de cinq ans m'a crié : « Dépêche-toi, papa, mamie Soizevette pourra voir les grandes eaux ! »

Xavière sourit :

— L'attention me touche. Et je comprends pourquoi vous faites, docilement, de la vitesse.

Par bouffées, des parfums envahissaient la voiture. Dans de vieux jardins, à peine entrevus, les légumes se mêlaient aux fleurs. Des rosiers montaient la garde à l'angle des allées, des jalousies aux vives couleurs enlaçaient les petits œillets blancs à l'odeur poivrée.

Une voix aigre parvint aux oreilles de Xavière et de son compagnon lorsqu'ils pénétrèrent dans la maison du docteur. M^{me} Lasnier, apparaissant aussitôt, les entraîna dans le cabinet de son mari :

— M^{lle} Goisard est là — il fallait bien se rendre compte de ce qui se passait chez « d'aimables voisins ». — A son arrivée, Nanot traversait le vestibule avec un chiffon qu'il venait de prendre, à la cuisine, pour essuyer une pièce de son fameux *Pathé-Baby*. Elle l'a retenu, lui a posé des questions... Bref, mon gamin, excité, a fait des « gaffes » : il a parlé de son parrain, de vous, Soizevette, « qui alliez venir bien vite »... M^{lle} Goisard a voulu voir « le cinéma », et elle est encore là. J'ai peur qu'elle ne bouge pas avant de vous avoir vue, ma pauvre Soizevette!

— Autant l'affronter tout de suite, alors. Par exemple, je garde mon manteau. C'est une petite vengeance : M^{lle} Goisard ne pourra pas dire la couleur de ma robe.

— Et ce sera une privation, affirma M. Lasnier.

Il suivit les deux jeunes femmes avec une résignation comique. La personne qui les attendait était, en effet, assez redoutable. De très bonne famille, et fort riche, elle était reçue partout, à Séruzac, sans être aimée nulle part. Elle pouvait être cependant généreuse et serviable. — Il est vrai

que sa main droite n'ignorait jamais les bienfaits de sa main gauche, mais c'est un travers assez commun. — Seulement, M^{lle} Goisard avait une telle façon de donner ou de rendre service qu'on regrettait toujours d'avoir eu besoin d'elle. De plus, si un démon malicieux avait présenté à la vieille fille les méfaits commis par sa terrible langue, elle en aurait été elle-même épouvantée. Rien ni personne ne lui échappait. Les sermons de M. le Doyen, ses sévérités, ses sourires et ses visites rejoignaient, dans la conversation de M^{lle} Goisard, les guêtres de couleur de « ce vieux fou de notaire », le rouge et le noir de telles jeunes femmes bien modernes, les rencontres de la petite mercière avec son promis, les démarches, les gestes ou les silences des divers habitants de Séruzac.

On s'étonnait parfois, sachant M^{lle} Adéline bien dotée et, somme toute, pas plus laide que d'autres, qu'elle fût restée fille ; elle répondait alors qu'elle n'avait pas rencontré un seul homme capable de lui faire oublier les côtés déplaisants du mariage.

Un de ses oncles, curé dans une bonne paroisse du chef-lieu, l'avait vue, jadis, arriver chez lui comme elle atteignait ses trente-cinq ans : « Je viens vous aider. » L'effroi du prêtre avait un peu calmé l'ardeur de l'apôtre en jupons sans la décourager. Elle resta sur la brèche jusqu'au moment où une congestion pulmonaire envoya son parent dans l'autre monde. Son successeur la félicita chaudement de son zèle, mais il lui exprima en même temps ses regrets de ne pouvoir en profiter plus longtemps. Et M^{lle} Adéline revint à Séruzac, dégoûtée de tout actif apostolat, l'âme plus pauvre qu'auparavant, mais le vocabulaire enrichi de plaisanteries ecclésiastiques et de citations latines qu'elle déformait complètement. C'était, d'ailleurs, une manie chez elle de changer les mots.

A cette heure, installée dans un fauteuil, elle semblait présider une cour de justice. Elle salua l'entrée de Xavière par une exclamation :

— Eh bien ! ma petite demoiselle, vous vous faites désirer ! Jeannot ne tenait plus en place et son parrain l'imitait.

— Ne m'oubliez pas, Mademoiselle, dit tranquillement Max Augier.

Sans se troubler, Xavière serra les mains tendues et rendit les baisers de Nanot.

— Vous avez froid ? dit tout à coup M^{lle} Goisard en désignant le manteau de la jeune fille.

— Non, Mademoiselle, répondit Xavière avec candeur, je me sens très bien, au contraire.

Les narines de la vieille fille s'agitèrent, sa bouche se pinça.

— Je ne vous demande pas si votre mère va mieux. Je sais que, seul, son cœur vous inquiète encore. Elle tremble toujours, paraît-il, de perdre la perle des infirmières ?

Sans répondre, la jeune fille s'inclina drôlement.

— Et cela se comprend fort bien, dit doucement M^{me} Lereux.

Après quoi, elle essaya de faire dévier la conversation. Mais il devint bientôt évident que M^{lle} Goisard, ayant un certain lot de réflexions à placer, ne se laisserait distraire par aucune intervention. Nullement gênée par l'attitude de Xavière et le mécontentement visible de ceux qui l'entouraient, elle reprit :

— J'ai une nouvelle à vous apprendre : M^{lle} Marie Jacqueraire a reçu sa nièce à La Borderie. La jeune fille a quitté ses parents pour se marier dans un mois.

Xavière écoutait sans comprendre. Germaine Lasnier s'en avisa.

— Vous n'êtes pas au courant, Soizevette ? M. Jacqueraire est le propriétaire de la grosse minoterie des Brosses. Il a une fille unique qui aime le fils de son contremaître. Ce jeune homme, fort épris lui aussi, a été parfaitement élevé, mais il est sans fortune et sa famille est très modeste. M. Jacqueraire a déclaré à sa fille qu'il ne donnerait jamais son consentement à cette union. Voici bien des mois que les choses restaient sans solution...

Max hochait la tête pour ajouter :

— M. Jacqueraire a tort, car son futur gendre est un brave garçon, distingué moralement et physiquement ; mais sa sœur a-t-elle raison d'encourager la révolte des fiancés ? Il eût mieux valu attendre.

Jean Le Theilleur laissa échapper un geste d'impatience :

— Attendre, attendre, c'est vite dit ; mais tout le monde n'a pas votre détachement et votre patience, mon cher. Attendre quo, d'ailleurs ? Ce vieil entêté ne voudra rien comprendre, et la fiancée a vingt-quatre ans, ne l'oubliez pas ! M. Jacqueraire est ridicule ! Après tout, ses ancêtres ne remontent pas aux croisades et sa fortune est ordinaire.

— Ordinaire ? On voit que votre portefeuille est bien garni, gloussa M^{lle} Goisard. Mais quelle ardeur ! quelle chaude défense ! On vous croirait prêt à imiter ces émancipés...

— Et quand cela serait, Mademoiselle ? répliqua le jeune homme avec hauteur.

M^{lle} Goisard abandonna ce contradicteur peu maniable. Tournée vers Xavière, elle continua :

— Que dites-vous de cela, petite demoiselle, vous qui êtes, dit-on, la sagesse en personne ? Je m'imagine que vous n'entreriez point, vous, dans une famille, malgré elle ?

Les sourcils de Xavière se rapprochèrent ; elle répondit sèchement :

— Vous avez raison, Mademoiselle ; mais je dois avouer que mes défauts m'aideraient à vaincre une tentation de ce genre, tout autant que ma prétendue grande sagesse.

M^{lle} Goisard caressa sa joue de son index dressé :

— A propos d'amour et de mariage, reprit-elle, renseignez-moi donc sur un bruit qui court cette semaine : il paraît que Joseph Marias regarde tendrement la jeune Catherine Pasturaud ?

— C'est bien possible. La jeune fille est d'ailleurs charmante, sérieuse et vaillante. Tout cela remplace avantageusement les quelques écus qui lui manquent pour être un « bon parti », comme on dit à Verneuilac.

— Je doute que la vieille M^{me} Marias raisonne comme vous. Et elle sera plus difficile à convertir que les beaux-parents de Gabrielle Montet. Vous avez su les « endoctriner », ceux-là. Heureusement pour cette petite femme arrogante, car je me demande ce qu'elle aurait fait avec un gamin sur les bras et un mari qui court la prétentaine en Afrique.

— Il est soldat, Mademoiselle, tout simplement.

— Et vous l'avez recommandé à un officier qui s'occupe de lui? C'est charitable et moderne. De mon temps, les filles de vingt ans n'écrivaient point aux jeunes gens, à moins qu'ils ne fussent leurs fiancés.

— Les temps ont changé, interrompit assez sèchement M. Lasnier. Et le geste de M^{lle} Soizevetté est trop joli pour qu'on n'apprécie pas certains côtés du siècle qui l'ont rendu possible.

Le rire de M^{lle} Goisard résonna de nouveau.

— Je sais,... je sais. M^{lle} Iratchay peut être tranquille : elle a beaucoup de défenseurs, et les personnes qui chantent ses louanges ne manquent pas. Par exemple, M^{me} de Marcellac détonne dans ce concert. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, ma petite demoiselle, mais elle ne vous porte pas dans son cœur!

Le regard de la vieille fille, acéré, malin, alla de Jean Le Theilleur à Xavière Iratchay.

— Figurez-vous qu'elle disait l'autre jour : « Pour contenter sa mère, ses protégés et ses amis, cette jeune personne devrait bien épouser le beau Prosper Marias qui s'est toqué d'elle. Après tout, ce garçon sera fort à l'aise et il en vaut un autre. » J'ai pensé, moi, que, si le fils Marias avait fait sa demande, il était... un peu gourmand!

Xavière était devenue rouge, puis très blanche.

— M. Prosper Marias ne m'a pas fait cet honneur, Mademoiselle, dit-elle avec une ironie mordante. M^{me} de Marcellac est trop bonne de s'inquiéter ainsi de moi...

— Oh! vous savez, dans les petits pays on aime à bavarder; ce n'est pas un crime!... Alors, les Marias sont convenables? Vous n'avez plus à vous plaindre?

— Me suis-je plainte quelquefois? demanda Xavière, si hautaine cette fois que la vieille fille comprit qu'elle avait été trop loin.

L'entrée de M. Philippe Lasnier la dispensa de répondre. Elle ne lui en sut aucun gré, car elle le craignait. Il la salua courtoisement, ainsi que Xavière, tout en examinant les physionomies.

« Cette vieille peste a encore opéré », pensa-t-il.

Etant ami des représailles en ces cas-là, il attaqua immédiatement :

— Vous allez m'en vouloir, Adéline, car mon arrivée vous a interrompu.

— C'est ce qui vous trompe. Adressez-vous plutôt à M^{lle} Iratchay :

— Que disiez-vous de bon, ma petite nièce adoptive ?

— Rien qui en vaille la peine, oncle Phil.

— Cela m'étonne. Vous voyez cette jeune personne, Adéline ? Sa conversation est toujours plaisante et elle respecte le bien d'autrui, ... ne déchire ni ne mord, au contraire ! ...

— Je suppose qu'elle n'est pas la seule à posséder ces qualités ?

— Evidemment. C'est assez rare, néanmoins, pour qu'on le remarque.

— Et c'est pour cela que vous traitez M^{lle} Iratchay en nièce ? J'ignorais cette adoption ...

Avec une bonhomie ironique, il répliqua :

— On ne peut tout savoir. Mais vous voici renseignée.

— Mes compliments, Mademoiselle, dit la vieille fille avec acrimonie. Je devine, aujourd'hui, le nom du généreux donateur de la voiture de Lulu Nougier.

Narquois, M. Philippe Lasnier intervint encore une fois :

— Vous faites erreur, ma chère amie. Ma nièce adoptive pourrait vous le prouver si le donateur ne tenait pas à rester anonyme ... Ce qui double sa générosité, n'est-il pas vrai ?

La colère aviva les couleurs sur le visage de M^{lle} Goisard :

— Ce n'est pas un inconnu pour vous, j'en suis sûre.

— Pourquoi donc ? Vous pensez bien que je ne me suis pas occupé de ce qui ne me regardait nullement ... Je déteste les indiscrets !

Cette fois, M^{lle} Goisard se leva si brusquement que son sac vola sur le parquet.

— Mes lunettes ! glapit M^{lle} Adéline. Pourvu qu'elles ne soient pas cassées ! Il ne manquerait plus que cela ! ...

Nanot, vaguement troublé par l'atmosphère orangeuse, dit gentiment :

— Vous avez mal aux yeux, Mademoiselle ?

— Mal ? Non. J'ai de la faiblesse, comme ta tante à de la « gnopisse ».

Un frémissement passa sur les visages. Jean Le Theilleur regarda, avec un subit intérêt, les personnages chinois d'un vase précieux. Cependant, M. Philippe disait sans sourciller :

— Ce n'est pas grave.

M^{lle} Goisard, ayant constaté que ses précieuses lunettes étaient intactes, retrouva un peu de sérénité :

— J'ai trop prolongé ma visite : je vous empêche de vous distraire. Au revoir !

La porte refermée sur elle et M^{me} Lereux qui l'accompagnait avec Nanot, Jean Le Theilleur s'exclama :

— C'est à devenir enragé !

— Si ce diable de Nanot avait su tenir sa langue !... gronda M. Lasnier.

— Il a une franchise délicieuse ! protesta Jean. Comment veux-tu qu'il sache toujours se taire devant les indésirables ?

— Et les vieilles filles... Ce qui est peut-être, d'ailleurs, la même chose ! termina malicieusement oncle Phil.

Xavière avait pris un siège bas auprès de Max. Elle se redressa avec vivacité :

— Par exemple ! Je proteste contre l'injustice de cette insinuation.

— Comment, vous pouvez défendre les vieilles filles avec autant de chaleur ? demanda M. Le Theilleur, amusé.

— Mais oui ! Il en faut, n'est-ce pas ? Je sais bien que certaines sont insupportables ; mais toutes les vieilles dames sont-elles donc parfaites ? C'est d'une psychologie rudimentaire que de considérer les premières comme des laissés pour compte rapetissés, alors que le dévouement ou un idéal moins conciliant que tant d'autres les ont faites souvent ce qu'elles sont. Il est injuste de ridiculiser à priori leur personne et leurs idées, sans s'inquiéter d'alourdir ainsi le poids qui pèse parfois sur les épaules de ces isolées.

— Bravo ! Les vieilles filles trouveraient difficilement un avocat plus éloquent et plus charmant, dit oncle Phil.

Le retour de M^{me} Lereux et de Nanot rappela aux esprits que l'heure s'enfuyait. Soizevette aida M^{me} Lasnier à servir le thé. Dans la pièce ouverte aux parfums du jardin, que le soleil abandonnait peu à peu, il faisait bon. Sur un guéridon, une touffe d'acacia s'épanouissait dans un vase de cuivre : les fleurs retombaient comme des cascates laiteuses et leur jet harmonieux semblait répandre une fraîcheur embaumée. Très vite, on oublia M^{lle} Goisard et ses méchancetés.

Quelque part, dans la maison, une horloge annonça soudain six heures et, discrètement, la pendule de marbre de la cheminée confirma la nouvelle. Jean Le Theilleur se leva.

— Quel dommage que nous ne puissions te garder ! dit Pierre Lasnier.

— Tu ne peux savoir à quel point je le regrette !

Cette intense sensation de regret devait poursuivre le jeune homme : il resta distrait, sans entrain, durant toute la soirée.

VI

— N'est-ce pas, Madame, que c'est superbe ?

M^{me} de Marcellac se retourna avec un rictus de colère. Derrière elle, le prêtre reculait encore dans l'allée centrale. Il pencha la tête, redressa ses lunettes et sourit de satisfaction. Son église semblait rajeunie. Les statues du chœur et de l'abside reposaient sur un socle de roses minuscules ; des guirlandes couraient autour des niches transformées. L'autel paraissait une gerbe immense, aérienne, immaculée, qu'un élan d'adoration tendait vers le ciel. Seule note vive, des roses pourpres ouvraient leurs cœurs ardents aux pieds du Sacré-Cœur qui dominait le tabernacle.

C'était le jour de la première communion solennelle à Verneuillac. M. le curé recevait toujours, à cette occasion, des brassées de fleurs, mais il devait se contenter, pour les disposer, de l'aide

de Mariette, sa servante, une brave femme plus soucieuse des « érentelles » (1) et du risque de se casser « quelque chose » que d'harmonie et de beauté. Cette année, il avait demandé son concours à Xavière Iratchay dont il avait pu admirer le talent dans l'art de faire des bouquets. La jeune fille avait travaillé toute la veille en sa compagnie. Et, en reconduisant M^{me} de Marcellac, venue seule, avant la messe, pour l'entretenir — il ne savait d'ailleurs trop pourquoi, car, en dehors d'une demande de renseignements qui pouvait attendre, la conversation de sa visiteuse avait été faite surtout d'insinuations malveillantes, — il constatait, une fois de plus, que les résultats dépassaient ses espérances.

Une question ironique de M^{me} de Marcellac troubla sa contemplation :

— Est-ce vous, Monsieur le curé, qui avez — mettons si bien ! — fleuri notre église ?

— Supposez, Madame, que le Bon Dieu m'a envoyé un de ses anges pour m'aider à fleurir sa maison.

— Je suis convaincue que cet ange-là n'est qu'une personne peu recommandable. Votre bonté, Monsieur le curé, vous fait la dupe d'une hypocrite. Je puis vous le prouver.

Une sévérité inhabituelle durcit le visage du prêtre :

— C'est inutile, Madame, je ne serai pas de votre avis.

Malgré tout son aplomb, M^{me} de Marcellac resta sans paroles. Au-dessus de sa tête, une volée de sons se répandit dans le sanctuaire. Toute la matinée du dimanche, à Verneuillac, était ainsi enveloppée, rythmée par la sonnerie des cloches : on sonnait la grand'messe une heure et demie avant que le prêtre montât à l'autel ; trente minutes plus tard, les voix graves du clocher rappelaient aux paroissiens que le temps fuyait, et elles devenaient de plus en plus pressantes pendant la dernière demi-heure. En ce jour de fête, où la messe se trouvait avancée, leur carillon allègre ne cessait guère.

(1) Toiles d'araignée.

— Je m'excuse de vous laisser, Madame, reprit plus doucement le prêtre, mais il me reste peu de temps et j'ai encore quelques détails à régler.

M^{me} de Marcellac sortit de l'église. Il lui restait un moment pour ressasser sa déconvenue et ses griefs.

Cette vieille femme avait une nature bizarre : elle avait la foi, mais elle traitait l'évangile comme lettre morte. Elle se faisait un devoir de surveiller autrui pour dénoncer ses défauts et ses défaillances sans aucune indulgence. La pureté d'intention lui semblait presque toujours une chimère. Elle aurait rougi de calomnier sciemment, et ses jugements comme ses affirmations étaient souvent des espèces de calomnies. Si elle avait pratiqué l'examen de conscience pour son compte personnel, elle se serait aperçue qu'elle obéissait bien souvent à des sentiments inavouables.

Xavière incarnait tout ce qui lui était suspect : une personnalité forte, un charme original, une dignité fière avec les puissants et une bonté sans morgue avec les petits. Et puis, elle connaissait M. Le Theilleur...

Cependant, jusqu'à ces derniers jours, M^{me} de Marcellac n'avait pu découvrir un acte vraiment répréhensible dans la vie de sa jeune ennemie. Avec un contentement pervers, elle pensait qu'il n'en était plus de même aujourd'hui. Et rien ne l'empêcherait d'ouvrir les yeux à certaines personnes.

D'un geste nerveux, elle rejeta sa fourrure et arrièrè. Qui aurait pu prévoir que la journée serait si chaude ? Le soleil s'était levé, imprécis, sous un ciel nuageux ; mais, à mesure qu'il montait à l'horizon, la masse grise qui étouffait la terre s'allégeait délicieusement. Tantôt, on eût dit un nuage flâneur en rupture de ciel, mousseux, brillant, posé à peine sur le sol ; tantôt, on aurait cru voir une écharpe de gaze exquisement nuancée, oubliée là par quelque divinité matinale et qu'un souffle enchanté emportait rapidement. Des oiseaux volaient très haut, avec des plongées rapides, des cris fous.

Cette fête de la nature agaçait M^{me} de Marcellac. L'arrivée de son mari et de sa nièce la ramena

dans l'église au moment où Xavière pénétrait dans le banc des Bernaud. Elle enveloppa la jeune fille d'un coup d'œil hostile, sans s'imaginer que leurs pensées se rencontraient, tandis qu'elles fixaient les gerbes de minuscules étoiles neigeuses qui se mêlaient à l'autel aux fleurs moins légères.

Xavière les avait cueillies au bord d'un ruisseau qui arrosait la Fontbanot. C'était sur le conseil de Joseph Marias qu'elle s'était rendue là. Le brave garçon, travaillant tout près, devait lui servir de guide. Mais elle avait eu la surprise désagréable de trouver l'aîné des Marias à la place du plus jeune. Néanmoins, il s'était montré très correct, jusqu'au moment où, à genoux dans l'herbe pour atteindre de fragiles merveilles, Xavière avait vu, dans le miroir liquide, une tête penchée au-dessus de la sienne qui se rapprochait, ... se rapprochait lentement. La vision avait duré une seconde. D'un mouvement incroyablement souple et vif, Xavière s'était redressée, juste à l'instant où un clacson hurlait sur la route. Prosper Marias, perdant l'équilibre, était tombé dans l'herbe, les jambes écartées.

Xavière retrouvait intacte la colère qui l'avait soulevée alors, lui donnant l'envie de secouer ferme le mauvais gars. Mais, à la réflexion, elle avait dit seulement en le toisant :

— Décidément, vous ne savez pas vous tenir.

Puis elle s'était éloignée pendant que Prosper se relevait sans protester. Cette exécution rapide n'avait pas rendu à la jeune fille tout son calme. La pensée que les occupants de certaine automobile avaient pu voir le butor si près d'elle la troublait encore. Dans l'église, que les chants commençaient à remplir, elle se gourmanda : en somme, l'incident n'en valait pas la peine.

M^{me} de Marcellac en jugeait autrement. Elle suivit le Saint-Sacrifice avec de nombreuses distractions. Aucun remords ne la troublait, pourtant : sa conception du devoir était si fautive qu'elle croyait bien agir.

À la sortie de la messe, elle rejoignit M^{me} Le Theilleur qui échangeait des amabilités avec quelques-unes de ses connaissances.

— Est-ce vous, Madame, qui avez aidé notre

pasteur à réaliser cette exquise décoration florale ? demanda soudain et assez malicieusement une jeune femme.

Les lèvres de M^{me} de Marcellac se pincèrent ; elle dit très haut :

— Certes non ! Je n'aime que les choses simples. Les excentricités me déplaisent autant que les excentriques. Ceux-ci ne sont le plus souvent que des gens cherchant à se faire remarquer.

— Vous n'auriez pas avoué cela devant l'un de mes anciens professeurs, fit Jean Le Theilleur avec une pointe d'ironie. Le Père Brélade prétendait que, pour les gens du monde, les pires excentriques, ce sont les saints.

— Tout ce qu'il disait n'était pas parole d'évangile, je suppose ?

Avec désinvolture, car cette femme l'agaçait au suprême degré, le jeune homme répliqua :

— Evidemment ; mais il se trompait rarement.

A cet instant, Xavière passait avec ses petites cousines. Jean s'inclina. Plusieurs personnes imitèrent M^{me} Le Theilleur qui saluait.

— Qui est-ce ? demanda M^{me} Galvier, une aimable femme habitant Verneuillac, quatre mois de l'année seulement.

M^{me} Le Theilleur donna quelques détails.

— D'après les enfants qui ont suivi la retraite, ce serait cette jeune fille qui aurait si bien fleuri l'église, ajouta le neveu de M^{me} Galvier.

M^{me} de Marcellac écoutait, un sourire sardonique sur ses lèvres minces ; mais la réflexion méchante qu'elle préparait manqua son effet, par la faute de Jean qui attira l'attention du groupe sur un autre sujet. Elle s'en consola assez vite. La plupart de ceux qui bavardaient là devant se retrouver dans la soirée au château de Belle-Joie, elle pourrait facilement réparer ce deuxième échec.

Sa résolution de dénoncer une jeune personne trop charmante ne l'abandonna pas jusqu'au moment où elle se trouva installée, avec M^{me} Le Theilleur et quelques dames, sous un cèdre superbe. Devant elles, sur le vaste terrain de tennis du château, des joueurs évoluaient malgré la chaleur.

Après une partie très disputée, Jean Le Theilleur

s'avança pour saluer un jeune ménage, arrivé depuis peu. Une jeune fille brune, dont le fauteuil se balançait auprès de M^{me} de Marcellac, l'interpella familièrement :

— Jean, venez donc jouir un brin de la fraîcheur qui règne ici.

— C'est vous, l'intrépide méridionale, qui m'invitez au repos ?

— C'est moi. Je suis sûre que vous me comprendrez dans quelques minutes. N'est-ce pas, Madame, ajouta la jeune fille, aimablement tournée vers sa voisine, que nous sommes délicieusement bien ?

M^{me} de Marcellac inclina distraitemment la tête. Marie de Frugines, l'amie d'enfance du châtelain, qui résidait à Belle-Joie depuis quatre jours, l'intéressait pourtant. Mais elle suivait son idée et cherchait une entrée en matière. Un esprit pervers vint à son secours. Jean se pencha pour ramasser un bouton de rose, pourpre et velouté, tombé de la ceinture de son amie. M^{me} Galviør dit en même temps :

— Quelle teinte chaude ont ces roses ! Je les admirais, ce matin, au-dessus de l'autel.

— Il faut dire qu'à l'église leur beauté ressortait singulièrement, dit à son tour M^{me} de Frugines. Cette note ardente au milieu de la symphonie en blanc, c'était une trouvaille exquise et symbolique.

M^{me} de Marcellac eut un petit rire sec.

— Décidément, la jeune personne qui a combiné cette décoration est arrivée à ses fins. Elle voulait attirer l'attention et faire admirer ses talents, elle a réussi.

— Oh ! pourquoi dites-vous cela, Madame ? protesta la jeune fille.

— Parce que j'ai des raisons de croire que cette personne est une coquette habile, gourmande de louanges et de flatteries. Croiriez-vous que cette fière créature se trouvait dans un pré, il y a deux jours, avec Prosper Marias, un jeune propriétaire d'ici ? A genoux dans l'herbe, elle se laissait taquiner par ce garçon vulgaire qui se penchait sur elle pour l'embrasser. La corne d'une automobile a interrompu leur intéressant manège.

Jean Le Theilleur était devenu d'une blancheur

livide. Il se redressa si brusquement que sa raquette tomba sur le sol. Avec une franchise brutale, qui s'écartait de son habituelle courtoisie, il lança :

— Je m'étonne, Madame, que vous accueilliez tous les ragots quand ils essayent de salir une personne que vous n'aimez pas.

Le coup porta. M^{me} de Marcellac rougit violemment ; mais elle répliqua aussitôt, le dépit exagérant la précipitation de son souffle et de sa parole :

— Et, moi, je m'étonne que vous la défendiez avec une telle chaleur.

Jean regarda fixement la vieille dame. A cet instant, rien ni personne ne l'eût arrêté.

— Pourquoi donc, Madame ? Mon indignation est naturelle, au contraire. J'ai rencontré plusieurs fois M^{lle} Iratchay chez mes amis Lasnier : je ne fais que mon devoir d'honnête homme en affirmant qu'elle est digne de tous les respects.

Les yeux de M^{me} de Marcellac brillèrent d'un feu méchant :

— Je regrette d'être obligée de vous apprendre que je ne colporte par de ragots : j'ai vu. Je suppose que vous ne me croyez pas capable d'inventer tout ceci ?

Jean se tut une seconde, un pincement douloureux au cœur. Puis une révolte le secoua.

— Alors, Madame, fit-il plus doucement, vous me permettrez de vous dire qu'on peut mal voir et mal interpréter.

Un rire ironique fusa soudain, s'arrêta, repartit comme s'il était inextinguible. M^{me} de Marcellac expliqua entre deux accès :

— Il y a, en effet, dans cette affaire, un aveuglement extraordinaire !

M^{me} Le Theilleur arrêta la riposte mordante qu'elle devinait sur les lèvres de son fils. Elle regardait les deux antagonistes avec un malaise grandissant. Cependant, elle dit avec légèreté :

— Après tout, que nous importe ? Nous ne sommes pas chargés de surveiller cette jeune fille, dont la famille Lasnier fait grand cas, je dois le dire.

Et comme un groupe de joueurs s'avançait vers elle :



— Quels sont les définitifs vainqueurs ? demanda-t-elle gaiement.

Jean Le Theilleur n'écouta pas les réponses. Sa pensée était ailleurs. Deux phrases résonnaient à ses oreilles : « Elle était à genoux dans l'herbe et Prosper Marias se penchait sur elle pour l'embrasser... Ce ne sont pas des ragots : j'ai vu. »

Le jeune homme, à cette heure, détestait M^{me} de Marcellac, mais il reconnaissait en même temps qu'elle était incapable d'avoir complètement inventé les faits. Au fond de lui-même, une voix passionnée protesta :

« Elle a cru voir. Sa malice, son esprit faux ont déformé la réalité. »

Mais les paroles méchantes, ces stylets qu'empoisonnent ou aiguissent la calomnie, les insinuations perfides, ont une lame résistante. La volonté n'arrive pas toujours à l'éteindre.

Pourquoi Xavière Iratchay, la fine et fière Xavière, s'était-elle promenée avec le vulgaire, le fat Prosper Marias ? Pourquoi avait-elle supporté un voisinage trop familier ? Ah ! pouvoir bâillonner les voix malveillantes ! Avoir le droit d'aller à la jeune fille et de lui dire : « Racontez-moi, voulez-vous, comment vous avez passé votre journée de vendredi ?... » Avoir le droit d'allonger les oreilles à ce bellâtre de village s'il n'avait pas su se tenir convenablement !...

— Jean, voyons, Jean, vous vous endormez ? Nos adversaires réclament leur revanche.

Le jeune homme se leva sans empressement pour répondre à l'appel de M^{me} de Frailane. Jusqu'à la fin du jour, il se consacra entièrement à ses invités. Pendant le dîner, sa verve excita l'esprit de plusieurs. Sa cousine s'épanouissait, heureuse et fière ; M^{me} Le Theilleur avait retrouvé toute sa sérénité.

Elle aurait été moins tranquille si elle avait pu voir son fils lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre. Il eut alors un geste de délivrance qui semblait balayer les importuns. Debout devant la fenêtre ouverte, il regarda la nuit, roulée dans ses voiles comme dans un tchartchaf. Quelques lumières dispersées y semaient des diamants de flamme des aérâtes d'or... Une de ces exquises

nuits de printemps qui ressemblent aux sentiments, faits d'ardeur et de pureté.

Jean admirait la nuit, mais il écoutait son cœur. Il aimait Xavière Iratchay. Et l'intensité de son amour lui avait été révélée pendant qu'on insultait la jeune fille.

— Xavière, dit-il tout bas, Soizevette...

Ce petit nom qui rapprochait l'absente, il le répéta plusieurs fois.

— Soizevette, que diriez-vous de cela si vous le saviez ?

... Elle lui avait plu dès leur première rencontre. Très vite, il avait ressenti auprès d'elle un plaisir inconnu. Pourtant, si c'était déjà plus qu'une chaude sympathie, il ne l'avait pas deviné. Peut-être parce qu'on avait trop souvent essayé de lui présenter le visage de l'amour, sans réussir à lui donner autre chose que de fugaces impressions et un scepticisme moqueur. Et puis, il avait envié Max pour l'affectueuse confiance que Xavière lui témoignait en toutes occasions, ... il avait été jaloux du D^r Garin.

Jean secoua la tête comme au frôlement d'une mouche importune. Ce soir, il voulait jouir sans arrière-pensée de la chanson d'amour qui l'enchantait. Il éprouvait la joie sans fêlure de ceux qui aiment fortement, dans la vérité, un être pleinement estimé. Car les paroles méchantes de M^{me} de Marcellac n'existaient plus à cette heure. Un souffle puissant les avait balayées.

Soizevette!... Jean aimait tout en elle : son délicieux visage, la flamme de ses yeux d'un bleu si rare, mais aussi sa belle vaillance, la franchise de son caractère, toute son âme droite, ardente et secrète.

Devant elle, il avait honte d'une trop grande partie de sa jeunesse gaspillée à s'amuser sottement. — Encore devait-il remercier le Ciel d'avoir été préservé des distractions qui abaissent! — Il avait pour lui ses années de guerre pendant lesquelles il avait vécu des heures dures et pleines. Mais cette leçon de la souffrance, sa vie conservée, son royal retiré à tant d'autres meilleurs que lui, qu'en avait-il fait ?

— Votre jugement sévère était juste, Soizevette,

murmura-t-il. Un gaspilleur de dons et de biens, je l'ai été ; mais, si vous voulez m'aimer, nous changerons tout cela.

Dans la nuit, des volets claquèrent. Le jeune homme recula comme si des regards indiscrets pouvaient deviner ses rêves. La pensée de sa mère l'effleura, inquiétante. Il la connaissait assez pour savoir qu'elle serait peu sensible à certaines qualités. Cependant, avec l'optimisme des gens gâtés par la vie, il comptait sur ce meilleur d'elle-même que M^{me} Le Theilleur n'avait pas cultivé, mais qui se montrait encore en quelques circonstances.

Actuellement, Marthe de Frailane représentait pour elle la belle-fille rêvée. Lui parler de Xavière Iratchay immédiatement serait donc une folie. Il fallait attendre, décourager la candidate officielle et gagner le cœur de Soizevette.

Jean ne pensait point que cette dernière entreprise, sans être sûr de vaincre les résistances maternelles, n'était pas absolument loyale : il avait confiance en l'avenir. Quant à sa cousine, elle connaissait les raisons pour lesquelles on les avait rapprochés, mais elle savait également ses hésitations. Néanmoins, il voulait faire cesser rapidement toute équivoque. Serait-il possible de ménager en même temps l'orgueil de la jeune fille ?

M. Le Theilleur eut un soupir d'impatience et de regret : la nécessité d'agir avec diplomatie ne lui plaisait guère.

— Seigneur ! comme on sait compliquer les choses les plus simples en ce bas monde !

VII

— Alors, tu ne viendras pas avec nous, cet après-midi ? demanda M^{me} Le Theilleur.

On finissait de prendre le café. Malgré la chaleur, le salon, ouvert sur une terrasse ombragée, était frais. Un parfum de lis et de réséda, par bouffées, prenait possession de la pièce.

La majorité des invités étaient partis la veille. Dans l'attente d'une autre série — une autre fournée, disaient les vigneron — il ne restait plus que quelques intimes et parents des châtelains, ceux dont le séjour se prolongeait chaque année.

Jean Le Theilleur répondit à la question de sa mère :

— Non, je dois aller au Mas. Pinaud tient à ce que je me rende compte des réparations qui ont été faites là-bas.

— Oh ! si tu écoutes ce brave Pinaud, tu n'as pas fini !

— Mais je ne serai pas fâché de voir les transformations dont il m'a parlé ! Il est donc préférable que vous alliez sans moi à Cognac, aujourd'hui.

Froissée, M^{me} Le Theilleur n'insista pas. Elle eût été outrée si elle avait pu voir son fils quelques heures plus tard : allongé dans l'herbe, son chien à côté de lui, il souriait à un rêve heureux.

C'était son premier jour de liberté depuis une semaine. Sa tante, organisant une fête de charité dans sa belle propriété, sise aux portes de Cognac, lui avait demandé, dès le début du printemps, un acte en vers pour sa matinée théâtrale. Il s'était mis si mollement au travail que l'œuvre n'avancait guère jusqu'à ces derniers temps ; puis, sous l'empire de sentiments nouveaux, il avait remanié son scénario et ciselé l'acte réclamé. Mais voici que maintenant les répétitions le retenaient prisonnier.

Il s'était libéré, ce jour-là, parce qu'un hasard heureux lui avait appris que Xavière Iratchay devait se rendre à La Renardière, dans l'après-midi, pour y chercher des œufs et des cerises. Son plan avait été vite fait : il prendrait les devants, donnerait un coup d'œil aux réparations du Mas et gagnerait certain point stratégique d'où il pourrait surveiller La Renardière et ses visiteurs.

Le jeune homme caressa le poil soyeux de *Yoko*. Le parfum de mille petites tiges foulées montait dans l'air pur.

— *Yoko*, nous ne nous conduisons pas en êtres raisonnables. Que dira ce bon Pierre, du Mas, quand il verra ce gâchis ? Il injuriera le coquin qui a choisi deux mètres d'herbe haute et touffue pour en faire un divan. Et il ne pensera point que

son patron et un beau chien sont les coupables.

Yoko eut un aboiement bref et joyeux. M. Le Theilleur rit tout bas. Dieu ! qu'il se sentait jeune ! Qu'aurait dit son imposante cousine si elle avait pu le voir dans cette position ? Et Soizevette ? Ses yeux auraient souri, il en était sûr. Et, si ses lèvres graves s'étaient faites sévères, il leur aurait dit :

— Grondez-moi, belles lèvres si sages. De vous, j'accepte les paroles qui fustigent ; mais, auparavant, laissez-moi mettre, comme *Yoko*, ma tête sur les mains douces de votre propriétaire et lui faire ma confession.

Ah ! comme tout aurait été simple s'il n'y avait pas eu les idées de M^{me} Le Theilleur et un tas de personnes assommantes.

Jean se redressa tout d'un coup :

— Attention, *Yoko*, c'est le moment. Tu vois ce point clair ? Il ne faut pas l'effaroucher ni le mettre en fuite. Nous allons donc descendre tout dou... tout doucement.

Dans le chemin qui fuyait entre deux haies, rendues plus épaisses par les troncs rapprochés de beaux arbres, le jeune homme ne vit pas Soizevette.

Yoko, qui courait en avant, tomba en arrêt, puis fila comme une flèche. Son maître le suivit. La haie s'ouvrait un peu plus loin sur une luzerne d'un vert profond. La jeune fille était assise là, dans l'ombre des arbrisseaux. Elle achevait de réparer, avec une viorne, l'anse de son panier qui menaçait de se rompre. Auprès d'elle, son chapeau ressemblait à une fleur étrange. Le ruban de couleur vive, qui cernait l'encolure et les manches de sa robe de cretonne, éclairait encore son teint si pur. La brusque arrivée du chien l'avait fait sursauter. Elle sourit en apercevant M. Le Theilleur.

— Bonjour, Monsieur. *Yoko* m'a fait peur. J'ai cru, l'espace d'une seconde, être attaquée par un loup.

— Et *Yoko* vous a peut-être confondue, malgré la couleur de votre chapeau, avec le petit chaperon rouge.

— Votre explication n'a rien de rassurant !

J'avertis ce brave *Yoko* que je serais moins facile à croquer que le petit chaperon rouge, car je suis beaucoup plus vieille.

— Vous êtes surtout beaucoup moins confiante. Vous me traitez si cérémonieusement que vous ne me tendez même pas la main.

— C'est facile à réparer.

Jean retint une minute les doigts qu'elle lui donnait.

— Quand j'étais petit, il m'arrivait d'être grondé parce que je n'avais pas été assez aimable pour un ami de la maison. On ajoutait : « Il faut dire : je ne le ferai plus. »

— Et vous obéissiez ?

— Toujours, fit Jean imperturbable.

— Hum ! Je crains alors de n'être pas aussi docile que vous.

Le jeune homme se pencha un peu plus :

— Cependant, vous me rendriez heureux si vous vouliez bien me regarder comme un véritable ami.

Une émotion perçait dans sa voix : Soizevette se troubla. Afin qu'il ne s'en aperçût pas, elle se pencha pour reprendre son panier. Mais il la devança :

— Si vous le permettez, nous allons faire route ensemble, et je vous porterai ceci qui est fort lourd.

Yoko, qui allait de la brèche à son maître avec impatience, aboya soudain.

— Ce pauvre chien n'est pas content. Vous le promenez ? demanda la jeune fille en se levant.

M. Le Theilleur régla son pas sur celui de sa compagne avant de répondre :

— Je reviens du Mas. Mon régisseur désirait mon avis sur des réparations qui ont été faites là-bas ; il saisit toutes les occasions pour m'intéresser à la vie du domaine : il voudrait tant me voir remplacer mon père !

— C'est très compréhensible, et cela prouve la qualité de son dévouement.

Jean se pencha vers la jeune fille qui fixait l'horizon :

— Je voudrais connaître, une bonne fois, toute votre pensée sur moi.

Elle rougit un peu, mais ses yeux eurent un éclair de malice.

— Serait-ce bien prudent de vous renseigner ainsi ?

— Si je vous priais, pourtant, de me dire ce que vous pensiez il n'y a qu'un instant ?

Xavière hésita, puis elle dit doucement :

— Je pensais que le travail est une loi pour tous, et que celui qui possède tous les moyens de bien faire et de faire le bien a aussi le devoir de s'en servir.

— Vous aviez raison, fit Jean très grave. Je vous remercie de votre franchise ; elle ne sera pas inutile.

Un silence subit s'étendit entre eux. Cette promenade se révélait, décidément, pleine d'imprévu. Quelque chose d'inexprimé créait une ambiance troublante.

Les haies avaient cessé. Des frênes et des chênes surveillaient, seuls, les prairies lustrées par la brise et qui ondulaient comme les fouets d'invisibles gnomes, lancés à toute allure dans des couloirs souterrains. Les fleurs roses du sainfoin alternaient avec celles des marguerites, si serrées par places que l'herbe disparaissait.

Pour chasser la gêne bizarre qui l'envahissait, Xavière remarqua :

— Le foin ne manquera pas cette année ; les prairies sont superbes !

— Vous avez pu vous en rendre compte à Fontbanot, où elles s'étendent à perte de vue.

Jean avait dit ces mots sans aucune arrière-pensée. Pourtant, il se sentit rougir et, instinctivement, regarda la jeune fille. Celle-ci devint pourpre à son tour. La fameuse automobile qui l'avait si fort tracassée repassa devant ses yeux ; elle fut convaincue que M. Le Theilleur se trouvait parmi les occupants de l'inquiétante voiture. Que croyait-il donc pour avoir nommé Fontbanot ? Son air embarrassé permettait toutes les suppositions.

L'orgueil de la jeune fille se révolta. Redressée, le visage durci, elle se mit à parler, avec un entrain factice, de son initiation aux travaux champêtres par M. Emile Bernaud. Jean écoutait sans mot dire. Pour la première fois de sa vie, il se sentait intimidé. Ils marchèrent plus rapidement,

jusqu'au moment où les maisons de la Font de Belle-Joie se dressèrent entre les arbres.

— J'ai promis une visite à mes cousines, dit Xavière ; je vais donc vous demander mon panier et vous remercier de votre complaisance...

Jean s'arrêta brusquement. Le ton de la jeune fille était froid et sa physionomie peu encourageante, mais il n'acceptait pas qu'un tête-à-tête, préparé avec tant de soin, se terminât ainsi dans un malentendu pénible.

— Mademoiselle Soizevette, j'ai peur de vous avoir froissée sans le vouloir.

— Froissée ?

— Oui. J'ai parlé de... Je vous assure que le hasard seul...

Un sourire détendit les traits de Xavière devant ce Jean inconnu, hésitant. Elle précisa, sa droiture et son horreur de toute équivoque bousculant son amour-propre :

— Vous avez nommé Fontbanot parce que vous êtes passé là-bas en automobile, vendredi dernier, au moment où Prosper Marias se conduisait comme un sot mal élevé.

— J'ai parlé de Fontbanot sans préméditation, rétorqua Jean, et je n'étais pas dans l'automobile qui...

— Alors, comment savez-vous ? coupa la jeune fille.

Et, comme il ne trouvait pas immédiatement une explication capable de respecter la vérité sans froisser Xavière, elle ajouta avec impatience :

— Si vous n'étiez pas dans cette voiture, la personne qui s'y trouvait vous a renseigné — je me demande pourquoi, par exemple ? — J'aimerais savoir comment les choses vous ont été présentées ?

Rendu maladroit par des sentiments contradictoires, Jean répliqua :

— Prosper Marias n'a pas une bonne réputation. Vous avez pu voir que ce n'était pas un compagnon de promenade très agréable. Les gens le connaissent, ... alors...

La bouche de Xavière eut un pli dédaigneux.

— Alors, on a fait des suppositions malveillantes. Je le regrette... pour celui ou celle qui

s'est abaissé à cette méchanceté. Je n'ai pas choisi M. Marias comme compagnon de promenade. Son frère, qui est un brave garçon dont j'ai pu apprécier les services, m'avait offert de me montrer certains coins fleuris du Jasant si j'allais me promener à Fontbanot ; j'avais besoin de fleurs : j'y suis allée. J'ai trouvé l'ainé des Marias. A un moment donné, je me suis mise à genoux au bord du Jasant pour cueillir des fleurs. Inclinée sur l'eau, j'ai aperçu soudain M. Marias qui se penchait d'une façon anormale... Je me suis relevée brusquement et lui s'est assis dans l'herbe. Rien de plus et rien de moins. Vous pourrez maintenant rassurer les personnes scandalisées. Ce que j'en dis, d'ailleurs, c'est plus par amour de la vérité que pour me disculper.

La jeune fille souleva ses épaules avec mépris.

— Au revoir, Monsieur ; je tourne ici.

— Voici un adieu plutôt sec. Vous n'allez pas me punir pour une faute que je n'ai pas commise ? Je suis un maladroit, c'est entendu ; mais je vous affirme que personne ne pourrait me faire croire le moindre mal de vous.

Résolument, il saisit la main qui se tendait vers le panier qu'il portait. Avec une intonation inconsciemment tendre, il supplia :

— Amis ?

— Je ne sais pas si vous êtes maladroit, mais vous êtes sûrement tenace. Amis, puisque vous le voulez.

Dans le sentier envahi par les herbes folles, Xavière, enfin seule, traduisit pour elle-même quelques-unes de ses impressions :

— Ah ! ces jeunes hommes comblés, charmants, enjôleurs et passablement égoïstes, quelle insouciance dans la recherche de leur plaisir ! quel inconscient dédain de la pensée, de la paix d'autrui ! Qui a pu lui parler de Fontbanot : sa mère, sa cousine ?... Sait-on jamais quelles sottises peut faire un garçon de vingt-huit ans, toujours très gâté ?

Un sourire railleur retroussa la lèvre de la jeune fille. De qui se moquait-elle : d'elle-même ou des autres ? Elle n'aurait su le dire exactement.

Cependant, M. Le Theilleur regagnait Belle-

Joie. Il se sentait déçu et un peu triste. Le retour de sa mère et de ses cousines l'agaça. Comme elles montaient dans leur chambre pour changer de toilette, M^{lle} de Frugines resta en arrière.

— Ça ne va pas, vieux Jean ?

— Pas comme je le voudrais, ma pauvre Marie.

Le jeune homme fixait le brun visage levé vers lui. Depuis quelques jours, il connaissait le secret du rayonnement qui l'éclairait : Marie de Frugines aimait et était aimée, mais il lui faudrait attendre presque deux années pour être heureuse complètement. A cause de cela, personne, en dehors de ses parents, ne connaissait ses rêves. Elle les avait pourtant confiés à son ami d'enfance, afin de lui donner une preuve de confiance et d'ouvrir peut-être un cœur qu'elle sentait inquiet, différent...

Jean posa une main nerveuse sur le bras de son amie. A qui aurait-il pu dire ses désirs ? Effrayé par d'imaginaires responsabilités, Pierre Lasnier aurait pu rendre difficiles ses rencontres avec Xavière, s'il s'était confié à lui. D'ailleurs, Marie était aussi sûre que Pierre.

— Vous faut-il beaucoup de temps pour votre toilette ?

— Je puis faire très vite.

— Alors, je vous garde un moment. Votre jeune sagesse et votre amitié me seront secourables, j'en suis convaincu.

Fut-ce l'effet de ses confidences ou celui des conseils reçus ? Jean montra, au dîner, un visage serein. M^{me} Galvier dînait à Belle-Joie avec son neveu. Celui-ci, garçon d'une laideur spirituelle et d'un excellent caractère, était fort gai. M. Le Theilleur se mit à l'unisson sans effort.

La conversation se poursuivit au salon, où toutes les portes-fenêtres aspiraient l'haleine fraîche et parfumée de la nuit.

M^{lle} de Frugines se sépara soudain du groupe des causeurs. Elle fit quelques pas sur la terrasse.

— Mon Dieu ! qu'il fait bon dehors.

L'exclamation arrêta le murmure des voix. M^{me} Le Theilleur se tourna vers son fils, debout auprès de Marthe de Frailane et de M. Galvier.

— Pourquoi ne profiteriez-vous pas de cette nuit idéale pour faire un tour dans le parc ?

— Bonne idée, fit M^{lle} de Frailane en se levant.

Ce n'était pas la première fois que M^{me} Le Theilleur proposait ainsi des promenades nocturnes à sa cousine et à son fils. Elle espérait sans doute que la douceur d'une nuit de printemps amollirait le cœur de Jean. Mais, à l'ordinaire, celui-ci ne montrait guère d'enthousiasme. Ce soir, il accepta joyeusement. M. Galvier avait déjà rejoint M^{lle} de Frugines.

Les deux couples marchèrent ensemble pendant quelques minutes, puis le regard de M. Le Theilleur rencontra celui de son amie d'enfance ; elle abaissa ses paupières et, retenant en arrière, par un imperceptible temps d'arrêt, son compagnon, elle commença :

— Vous me disiez ce soir, Monsieur, que vous ne connaissiez pas la Provence ? Cette nuit a quelque chose de la douceur ardente de nos nuits provençales. En avril, quand la vallée du Rhône est toute rose de ses bouquets sous un ciel très bleu, nous avons des soirs d'enchantement...

La voix au timbre chaud, imperceptiblement rythmée par un léger accent, s'animait pour chanter les séductions de son pays natal. Sur ce sujet, la verve de M^{lle} de Frugines pouvait être intarissable. Et M. Galvier l'écoutait avec une attention charmée.

Marie de Frugines ralentit encore sa marche lente. Elle fixa les deux silhouettes qui disparaissaient au tournant d'une allée. L'ombre d'un sourire creusa sa bouche ; elle obliqua délibérément dans une direction opposée, entraînant à sa suite son compagnon, inconscient du rôle qu'elle lui faisait jouer.

Presque au même moment, Jean Le Theilleur se retournait avec un naturel parfait :

— Que deviennent Marie et René Galvier ?

— Laissez-les donc. M^{lle} de Frugines enchante M. Galvier par la description des beautés méridionales. Nous les attendrons tranquillement au rond-point.

A l'endroit désigné, une sorte de pergola se dressait sur un monticule envahi par le chèvrefeuille et les roses. M^{lle} de Frailane monta l'escalier de bois et se laissa glisser dans un fauteuil

à bascule. Jean resta debout, appuyé à la balustrade. Ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il voyait mieux sa compagne. Elle portait une toilette qui n'arrivait pas à lui enlever sa distinction, mais la livrait un peu trop aux regards indiscrets.

Le jeune homme connaissait l'honnêteté de sa cousine, ses habitudes d'élégance et l'indépendance de ses allures ; pour la première fois, il fut choqué d'une mise en valeur très révélatrice. Il crut entendre la réflexion narquoise de son oncle, l'officier de marine, ennemi acharné de certaines mœurs à la page : « Nos modernes mères de famille ont arrangé à leur fantaisie, quelque peu perverse, une remarque pleine de bon sens du saint évêque de Genève. Saint François de Sales disait bonnement : « Il faut bien que les filles soient jolies... » Ces dames traduisent : « Il faut bien que les filles « soient déshabillées. »

« Il est certain !... » pensa le jeune homme, tandis que Marthe balançait sa belle jambe gainée de soie claire.

Elle était loin de deviner les pensées de son cousin. Le minuscule mancheron de sa robe avait glissé sur le bras qu'elle tenait au-dessus de sa tête ; à chaque mouvement de son corps, la soie ondulait sur ses formes parfaites.

— Allons, allons, fit Jean intérieurement, parce que nous aimons ailleurs, nous n'allons pas faire notre petit Caton. Ce n'est pas notre affaire. Cherchons plutôt le moyen de dire rapidement... ce qui doit être dit.

— Vous dormez, Jean ? demanda tout à coup M^{lle} de Frailane.

— Non, ... je réfléchissais.

— Mon Dieu ! vous devenez sérieux comme un bénédictin.

— C'est trop dire. Mettons que je suis plus sage et peut-être à la veille de prendre des résolutions sérieuses.

Il y eut un court silence.

— Peut-on savoir, Jean ?

— Pourquoi pas... Je n'ai encore rien dit à ma mère et je désire la laisser dans l'ignorance pendant quelque temps : il est inutile de la tra-

casser avant que ma décision ne soit bien prise. Mais, à vous, je puis parler de mes préoccupations.

Des trilles éblouissants fusèrent dans la nuit, se fondirent en langueur, puis moururent doucement ; le rossignol chantait pour sa compagne.

Jean reprit :

— Depuis la guerre, ma vie est bien inutile, sinon coupable. Mon grand-père, mon oncle, mon régisseur surveillent mes intérêts. Je me laisse vivre ; cela ne peut durer...

Marthe s'était redressée. Elle protesta vivement :

— Je ne vois pas pourquoi. Votre grande fortune vous permet de vivre à votre guise. En vous faisant remplacer, vous ne faites tort à personne.

— Si, ne serait-ce qu'à moi-même.

La voix du jeune homme résonna avec une dureté singulière. Il continua plus doucement :

— Mon père ne m'approuverait pas, lui qui savait conserver la direction de ses affaires, tout en s'assurant de fidèles dévouements. Il était bien pour ceux qu'il employait un chef et un ami.

— Je ne conteste pas les grandes qualités de votre père, bien que l'on puisse discuter sa façon de jouir des avantages de la fortune ; mais vous n'avez pas été élevé comme lui. Vous n'accepteriez pas de vivre ici sept mois de l'année ; vous n'êtes pas fait pour vous occuper d'un tas de détails matériels, assommants et vulgaires.

— C'est ce qui vous trompe. Ceux qui me connaissent sérieusement veulent bien m'assurer qu'après un apprentissage, plus ou moins long, je pourrais remplacer mon père. Quant à vivre à la campagne, je m'y déciderais facilement. Belle-Joie n'est pas dans le désert. Songez qu'avec mon auto je peux très bien déjeuner ici et dîner à Bordeaux avec les miens. Ceci ne veut pas dire, d'ailleurs, que j'abandonnerais complètement la ville et les voyages. Je saurais organiser ma vie, et puis... je ne serais pas seul...

Le jeune homme s'arrêta : le terrain devenait dangereux. Marthe luttait contre une violente colère.

— Alors, vous trouvez mes idées mauvaises ? fit Jean avec un peu d'angoisse.

Marthe se méprit ; elle sourit et sa réponse fut catégorique :

— Certes. On vous a bourré le crâne, mon pauvre Jean. — Permettez-moi cette expression peu select ! — Vous n'êtes pas fait pour un tel rôle, une telle existence, si fort que vous sachiez l'embellir. La campagne pendant quelques mois, c'est bien ; autrement, brr ! Votre mère ne voudrait pas vivre longtemps ici, et vous savez, malgré toute leur amitié pour vous, vos cousines n'auraient pas le courage de venir vous distraire.

Elle se penchait, mutine et coquette.

— Ce sera une grande privation, répondit le jeune homme courtoisement, mais avec une tranquillité d'âme évidente.

Marthe de Frailane se sentit blêmir.

— Ce sera ? Etes-vous donc décidé à bouleverser follement votre vie ?

— J'ai l'impression, au contraire, de l'ordonner, d'y mettre de l'harmonie et de la vérité ; mais j'admets fort bien que vous ne soyez pas de mon avis.

— Je me demande, fit-elle, les dents serrées, qui a pu vous mettre de pareilles idées en tête ? Il faut toujours se méfier des exaltés, des pêcheurs de lune ; assez souvent, ce sont des gens très avisés, très habiles, très pratiques sous le couvert de leurs belles théories.

— Je ne suis pas naïf, dit Jean avec calme.

Marthe eut un rire bref.

— Vous le croyez... Je souhaite que vous n'ayez jamais de regrets... Enfin, vous verrez bien. Si cela vous plaît, c'est votre affaire et non la mienne. Continuez de rêver à votre conduite édifiante, salvatrice... et un peu « jobarde », mon pauvre Jean, je le crains.

— Vous êtes vraiment très bonne, répliqua le jeune homme, retenant à grand'peine un sourire ironique.

Sans un mot de plus, ils fixèrent les allées où la lune semait des flaques d'argent. Jean songeait que l'entretien se terminait à peu près comme il l'avait prévu. Marthe lui pardonnerait difficilement, mais il n'y aurait ni rupture ni éclat. L'orgueil de la jeune fille l'obligerait à conserver une attitude insouciance.

Une exclamation fit lever en même temps les deux cousins :

— Je pensais bien que vous nous attendiez ici ! Nous nous sommes un peu perdus dans toutes vos allées, Jean.

M^{lle} de Frugines et René Galvier s'avançaient en riant.

— Je commençais à trouver votre promenade trop longue, dit Marthe de Frailane, car la fraîcheur se fait sentir. Rentrons vite...

La distance qui séparait les jeunes gens du château fut rapidement franchie. Le silence n'était troublé que par de rares paroles et l'exquise chanson du petit oiseau invisible qui, sans lassitude, jetait dans la nuit de la beauté.

Marie de Frugines pénétra la première dans le salon. Son entrain dissimula l'involontaire raideur de M^{lle} de Frailane. La soirée s'acheva sans que personne eût deviné un dissentiment entre les deux cousins.

En refermant la porte de sa chambre, Marthe laissa tomber le masque que sa volonté avait maintenu sur son visage. A revivre la scène du parc, elle tremblait d'humiliation et de colère plus que de chagrin. Elle en voulait à Jean, certes, mais son ressentiment allait surtout à la responsable de son changement. Car sa conviction était faite : l'amie des Lasnier était derrière cette conversion. Déjà, le jour de la fête de Brissac, elle avait senti quelque chose d'anormal chez son cousin. Elle avait eu le tort d'oublier ses trop justes impressions. Mais ils lui payeraient son actuelle déconvenue !

La nuit, dit-on, porte conseil : l'aube trouva la jeune fille plus calme. Pendant ses heures d'insomnie, elle avait fait certaines découvertes et modifié ses décisions. Elle tenait à son cousin plus qu'elle ne l'avait cru et elle n'acceptait pas de laisser la victoire définitive à une rivale détestée. Il fallait donc immoler provisoirement et en apparence son orgueil.

M^{lle} de Frailane n'était point sotte, mais on lui avait trop parlé de sa beauté, du chiffre de sa dot, de la noblesse de ses origines, pour qu'elle crût

facilement qu'une autre pourrait triompher, là où elle-même combattrait.

Elle se leva plus tôt que de coutume. Après avoir déjeuné, elle écrivit deux lettres, puis elle gagna le petit salon attenant à la chambre de M^{me} Le Theilleur. Elle était sûre d'y trouver sa cousine, à cette heure-là. Celle-ci, en effet, achevait de donner ses ordres à son personnel. Elle accueillit Marthe avec un affectueux sourire.

— Quel air sérieux, ce matin ! Vous semblez porter des pensées trop lourdes...

— Je suis surtout perplexe : je me demande si je dois me taire ou parler...

M^{me} Le Theilleur regarda plus attentivement la jeune fille. Une idée subite traversa son esprit :

— Il s'agit de Jean ?

Marthe inclina la tête.

— Vous vous êtes disputés?...

— Non, pas tout à fait. Il m'a simplement exposé ses nouvelles idées, ses projets... étonnants. Je lui ai donné mon avis... qui n'était point conforme au sien.

— Ses projets ? fit M^{me} Le Theilleur, un peu inquiète.

— Vous les ignorez encore, je le sais. Et c'est cela qui me rend perplexe. Dois-je vous les apprendre et vous permettre d'intervenir peut-être efficacement, ou bien...

M^{me} Le Theilleur eut un geste qui coupa la proposition commencée avec une habile lenteur.

— Que se passe-t-il, Marthe ? Dites-moi ce que vous savez.

Sans se faire prier davantage, M^{lle} de Frailanc résuma son entretien avec Jean. Son ton ironique mettait l'accent au bon endroit. Les nerfs de M^{me} Le Theilleur en recevaient un choc.

— Croyez-vous à cette conversion rapide, conclut Marthe, à ces préoccupations d'influence bien-faisante... et le reste ?

Figée dans un silence de stupeur, M^{me} Le Theilleur protesta pourtant :

— Je suis moins étonnée que vous, Marthe ; j'avais toujours craint ce qui arrive. Cependant, j'étais plus tranquille depuis deux ans et, ces derniers temps, je croyais... j'espérais.

Elle ne dit pas ce qu'elle avait espéré : ce n'était pas le moment.

— Alors, vous trouvez cela naturel? fit Marthe, moi, pas. Jean est épris. De belles idées seulement? hum! La race des rouées n'est pas morte, et tous les prédicateurs ne sont pas désintéressés,... surtout quand ils ont vingt ans, une certaine beauté originale, peu ou pas d'argent. J'ai bien peur, ma cousine, que vous ne soyez pas au bout de vos ennuis.

M^{me} Le Theilleur se leva nerveusement. Il lui semblait qu'un coffret précieux, où elle avait enfermé ses rêves, venait de se briser tout d'un coup, sans rien épargner de son contenu. Un visage fier aux lèvres graves, aux larges prunelles bleu sombre, intensément vivantes, passa devant ses yeux. Elle revit la colère de son fils, le jour où l'on avait attaqué M^{lle} Iratchay,... son ardeur à la défendre. Oui, Jean avait changé depuis quelque temps. Dire qu'elle avait pu croire que Marthe de Frailane y était pour quelque chose!

— Ce n'est pas possible! Je vais dire à Jean...

— Rien du tout, si vous m'en croyez,... du moins, ouvertement. Le brusquer serait une très mauvaise tactique.

— Que faire, alors?

— Certaines réflexions, en apparence innocentes, peuvent en dire long à l'intéressé et lui montrer que votre volonté sera difficile à vaincre sur certains points. De plus, on peut s'arranger pour le soustraire à des influences dangereuses...

— Il faudra m'aider, Marthe.

La jeune fille sourit au visage anxieux.

— Mais volontiers. J'ai beaucoup d'affection pour vous et aussi pour cette mauvaise tête de Jean. Voulez-vous que nous voyions tout de suite ensemble les meilleures façons d'agir? Mais, surtout, pas d'éclat.

VIII

Dans le jardin d'hiver, transformé en salle de spectacle, la première partie de la répétition s'achevait. On était au vendredi et la vente de charité, organisée par M^{me} Carrère-Lepage, s'ouvrait le lendemain.

Auprès d'un massif de plantes vertes, M^{lle} de Frugines écoutait distraitement. Par instants, elle imitait M^{me} Le Theilleur qui regardait sa montre toutes les cinq minutes.

La veille, le D^r Lasnier avait apporté à Belle-Joie une caisse de confitures que M^{me} Lereux offrait au comptoir d'alimentation. Il avait répondu gaiement aux remerciements chaleureux de M^{me} Carrère-Lepage :

— Oh ! ma tante va réparer très vite la brèche faite à ses réserves. Demain, elle doit avoir deux élèves pour une recette savante, où l'on mélange les guignes, les cœurs de pigeon, les... je ne sais plus.

On avait ri. Seulement, cet après-midi, Jean était parti pour Séruzac et il ne revenait plus.

Des exclamations diverses saluèrent soudain l'apparition de celui qui occupait la pensée de M^{lle} de Frugines. M^{me} Carrère-Lepage ramena un silence relatif en agitant une sonnette.

— Nous n'en finirons pas ! Puisque nous avons décidé, en l'absence de ce jeune lâcheur, de répéter les danses finales, continuons dans ce sens. Ensuite, nous goûterons. *Ce n'est pas un jeu* passera en dernier lieu. Allez vite mettre vos mantilles et vos écharpes, mes petites amies !

« Dieu ! que les hommes sont maladroits ! songeait pendant ce temps Marie de Frugines. A-t-on idée d'arborer un air pareil quand on s'est fait attendre plus d'une heure ! »

Mais Jean ne semblait nullement gêné par les reproches et les coups d'œil sévères. Il rejoignit

bientôt son amie d'enfance sous son abri de verdure.

— Vous êtes parfaitement bien, ici ; vous me voulez, Marie ?

— Évidemment.

Ils échangèrent quelques remarques sur le début de la répétition, puis la jeune fille se pencha :

— Les confitures étaient bonnes, Jean ?

— Excellentes ! Mais me suis-je fait, comme Nannot, des moustaches dignes d'un vieux Ramina-grobis ?

— Non... Il y a d'autres signes révélateurs.

— J'ai mangé deux tartines, Marie, deux tartines exquis, préparées par de jolies mains que j'aurais bien croquées aussi...

— Du calme, mon ami ; vous êtes à un point où l'homme le plus fin fait des gaffes et compromet le succès final de ses projets.

— Les confitures ont pourtant été assaisonnées d'amertume. Croiriez-vous que M^{me} Lasnier a trouvé le moyen — ah ! quand les femmes veulent quelque chose ! — a trouvé le moyen, dis-je, de m'arracher un éloge en règle du D^r Garin, et cela devant Soizevette !

— Soizevette ? Est-ce que M^{lle} Iratchay vous a permis de l'appeler ainsi ?

— Hélas ! non. Je me passe de sa permission, quand je parle d'elle avec moi-même ou avec vous.

— Ah ! très bien. Mais taisons-nous ; on commence.

Le rideau se levait sur des danseuses espagnoles, assises ou dressées dans des poses harmonieuses, castagnettes et tambourins à la main. Une musique, tour à tour endiablée ou languide, emplissait la pièce, et les jeunes femmes s'élançèrent.

— Tante Marie a su refréner les velléités d'exhibitions de certaines et rendre convenables des exercices chorégraphiques fort jolis, mais plutôt suggestifs : c'est une réussite.

— Regardez votre cousine et convenez qu'elle danse admirablement.

— Très bien, en effet ; mais je voudrais voir auprès de Marthe une jeune personne qui est souple comme une écharpe dans le vent.

— Incorrigible!

— Et puis, vous savez, Marie, la question danse m'indiffère en la circonstance.

— Je comprends cela, fit M^{lle} de Frugines, luttant contre une folle envie de rire.

Des exclamations laudatives saluèrent les derniers pas. M. Le Theilleur s'avança pour de sincères félicitations. Il ajouta en se tournant vers sa cousine :

— On dirait, Marthe, que vous avez toujours servi Terpsichore.

M^{lle} de Frailane eut un sourire de triomphe et le visage de M^{me} Le Theilleur se détendit un peu. Le goûter commença dans cette atmosphère cordiale. Une innocente réflexion de René Galvier remit soudain le feu aux poudres.

— Nous verrons sans doute, dimanche, le nouveau propriétaire de La Sarcie. Il est installé, dit-on, et compte vivre sur ses terres.

— Un parvenu, probablement, fit dédaigneusement l'une des jeunes filles. Il est vraiment pénible de voir dépouiller ainsi nos vieilles familles.

Jean Le Theilleur répliqua tranquillement :

— Il faut avouer que les vieilles familles se sont assez souvent mal défendues. Au surplus, quand on déserte son poste, il ne faut pas trouver mauvais que d'autres le prennent. M. Brunaud n'a dépouillé personne, car il a fort bien payé le domaine de La Sarcie, abandonné depuis longtemps. Je vous affirme qu'il n'a rien d'un parvenu.

— Comme vous le défendez! Vous le connaissez donc?

— Il m'a été présenté par M. d'Abréteau qui l'estime beaucoup. Celui-ci m'a dit : « C'est un garçon qui aurait pu se laisser vivre avec la « gallette » de papa et qui ne l'a pas voulu. C'est une valeur. »

La même jeune fille glissa, vers son contradicteur, un coup d'œil coquet :

— Comme vous parlez bien! Heureusement que vous n'agissez pas de même,... vous seriez d'un austère!...

— Ce qui veut dire, je pense, que je suis incapable d'imiter M. Brunaud?

— Il me semble...

— Ne vous avancez pas trop. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Le visage de M^{me} Le Theilleur eut une contraction.

M^{me} Carrère-Lepage, qui regardait soucieusement sa belle-sœur et son neveu, intervint :

— Je suis obligée de vous rappeler à l'ordre : l'heure passe. Vite, en scène pour *Ce n'est pas un jeu*.

Il y eut un léger brouhaha. La plupart regagnèrent la salle de spectacle. M^{me} Le Theilleur parla peu pendant la fin de la répétition et le retour à Belle-Joie. Le dîner se passa sans incident. Quelque chose d'insaisissable pesait pourtant sur plusieurs des convives.

Marthe ayant un commencement de migraine, M^{me} et M^{lle} de Frailane se retirèrent assez tôt. Un peu plus tard, Jean accompagna M^{me} Le Theilleur jusqu'à sa chambre. Comme il se disposait à lui dire bonsoir, elle fit un mouvement pour le retenir.

— Qu'y a-t-il, mère ?

M^{me} Le Theilleur ne savait pas cacher ses impressions quand elles étaient profondes.

— Je voudrais savoir la raison de ton attitude. Depuis quelque temps, je ne te reconnais plus : tu fais tout ce qui me déplaît.

— Je demande des explications, maman.

M^{me} Le Theilleur retint un geste d'impatience. Elle ne se possédait plus guère.

— Pourrais-tu me dire ce que signifient tes nouvelles professions de foi, ... ces fameux projets que tu as exposés à Marthe, certain soir ?

— Je constate qu'elle n'a pas perdu de temps pour venir à son tour vous les présenter.

M^{me} Le Theilleur dédaigna l'interruption. Elle se laissa tomber sur le divan où elle s'appuyait en disant :

— Je veux croire que c'est une plaisanterie ?

— Voyons, maman, fit Jean en s'asseyant auprès d'elle, vous n'allez pas blâmer votre grand fils parce qu'il veut être autre chose qu'un oisif élégant et jouisseur, vous, la fille et la sœur de grands travailleurs.

— Laisse ton grand-père et tes oncles tranquilles. Ta décision est trop subite pour ne pas m'étonner. Tu n'avais point ces projets il y a quelques mois.

— J'ai eu des velléités, jadis, vous le savez bien. Et puis,... on s'enlise, on s'engourdit peu à peu.

— Je voudrais savoir qui t'a ainsi réveillé?

Et comme Jean ne répondait pas immédiatement, oubliant toute prudence, elle continua avec une animation croissante :

— Je ne suis pas dupe. On a profité de ton aveuglement pour te pousser à des actes que tu regretteras, pour te berner, enfin. Mais je te préviens que je m'opposerai de toutes mes forces à... certaines choses.

— Quelles choses? demanda le jeune homme avec un calme méritoire.

Maintenant, il voulait s'expliquer complètement. M^{me} Le Theilleur se mordit les lèvres : elle aurait voulu rattraper ses imprudentes paroles. Avant de répondre, elle regarda son fils. Il avait abandonné le divan et, droit devant elle, il attendait. Il ressemblait plus que jamais à son grand-père, lequel avait aimé une seule femme dans sa vie. Il y avait une ardeur dans ses yeux, et cette volonté dans le bas du visage qui rapprochait ses lèvres comme si elles eussent été scellées.

M^{me} Le Theilleur n'avait jamais exploré l'âme de son fils ; elle le connaissait pourtant assez pour avoir peur. Elle biaisa :

— Je suis peinée de te voir agir ainsi, Jean. Tu connais mes désirs... On dirait que tu cherches à éloigner qui me plaît.

Mais, dédaignant toute diplomatie, Jean conserva sa pose résolue pour affirmer simplement :

— Je n'épouserai jamais Marthe de Frailane. Il vaut mieux que vous le sachiez tout de suite.

M^{me} Le Theilleur réprima un mouvement de colère. Cette affirmation catégorique précisait ses craintes.

— Tu es difficile! Famille, beauté, tout ici est parfait. Espères-tu donc trouver une jeune fille aussi bien douée qui voudra vivre à Belle-Joie, huit mois de l'année? Me laisseras-tu seule, pour

des idées absurdes?... Car je ne changerai pas mes habitudes à cause de tes caprices.

Jean souffrait de se sentir incompris. Il dit avec une douceur voulue :

— Ecoutez, mère, lorsque je suis revenu de la guerre, vous m'avez demandé de vivre quelques années pour vous seule. Vous m'aviez laissé partir à dix-huit ans ; je trouvais équitable de récompenser dans la mesure du possible votre sacrifice. Nous ne raisonnions peut-être pas d'une manière très juste tous les deux. Quoi qu'il en soit, à part le temps de mes voyages, j'ai vécu selon vos désirs et vos goûts.

— Tu en as été malheureux ?

— Pas assez. J'étais si jeune ! Mais je n'avais pas encore admis que cela pût toujours durer.

— Alors, ta décision est irrévocable ?

— Oui. Je comprends, dans une certaine mesure, votre mécontentement. Mais vous aimez assez votre grand fils pour lui laisser faire sa vie,... pour lui permettre d'être heureux sans souci des vanités, des mesquineries et des calculs. Vous verrez que ce sera de la joie pour vous aussi, maman, de cette belle joie chantée par les parrains de notre vieille maison...

— Oh ! je t'en prie, n'essaie pas de m'attendrir ! Explique-toi plutôt jusqu'au bout.

M^{me} Le Theilleur s'était levée, sous l'empire de sentiments tumultueux. Jean vint à elle. Il passa un bras autour de ses épaules, malgré sa résistance.

— A quoi bon, puisque vous avez déjà compris que j'aime une jeune fille exquisite !...

Par un mouvement violent, elle se dégagea de l'étreinte caressante.

— La fille de M^{me} Marias ? Ah ! cette créature...

— Ne l'insultez pas ; cela me serait trop pénible. Laissez-moi vous parler d'elle, de son âme profonde et raffinée ; laissez-moi réfuter vos objections...

— Tu es fou ! Toi, Jean Le Theilleur, avec ta fortune...

— Justement, je n'ai pas besoin de compter.

— Ta famille, tes relations...

— Ma famille ? Vous savez combien j'aime et

respecte certains de ses membres — ceux qui me touchent de près, Dieu merci! — mais il en est d'autres,... viveurs égoïstes, mondaines amoraux, dont je ne suis point fier. Mes relations? J'en donnerais les trois quarts pour un sourire de celle que j'aime.

— Alors, tu accepterais, sans révolte, d'entrer dans la famille Marias?

— Les Marias ne sont rien à M^{me} Iratchay.

— Et sa mère? C'est bien quelque chose, je pense? fit avec une ironie insolente M^{me} Le Theilleur, exaspérée.

— Evidemment. J'aurais préféré une autre belle-mère, je vous le concède. Mais, à tout peser raisonnablement, elle n'est pas inacceptable. Je suis convaincu qu'elle ne sera guère gênante, la pauvre femme. D'ailleurs, le vrai bonheur est chose trop rare, trop précieuse, pour qu'on ne s'estime pas heureux de le payer avec quelques blessures d'amour-propre, quelques sacrifices, secondaires, après tout.

Il parlait avec une telle conviction qu'elle n'essaya pas de le dissuader. Les dents serrées, elle jeta :

— Tu n'auras jamais mon consentement!

Jean recula, comme si elle l'eût frappé au visage.

— Eh bien! moi, je vais vous faire un serment...

— Tais-toi! cria M^{me} Le Theilleur, saisie d'une peur irraisonnée.

Ils restèrent ainsi, dressés l'un en face de l'autre, leurs deux volontés luttant dans le silence.

Encore une fois, M^{me} Le Theilleur préféra tourner l'obstacle.

— A quoi bon nous emporter ainsi? dit-elle avec effort. Tu n'as pas assez réfléchi, Jean. Nous avons fait des projets pour cet été; promets-moi de t'y conformer comme si rien ne s'était passé. Promets-moi de ne pas faire de coups de tête sans savoir si l'éloignement, la réflexion ne changeront pas tes idées. Dans trois mois, je ne dis pas que je serai prête à satisfaire tes désirs, mais j'écouterai au moins tes explications. Jusque-là, je refuse de t'entendre.

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite.

Il n'était point dupe. Mais que pouvait-il faire? Ne devait-il pas se soumettre à des exigences en apparence très raisonnables? A quoi servirait son actuelle révolte? Sa mère ne céderait pas et Soizette ne voudrait point d'un amour condamné.

Le visage de Jean se durcit; il ne voulut pas supplier en vain.

— Qu'il en soit comme vous le désirez. Mais si, pendant ce temps d'attente que vous m'imposez, bien inutilement, la jeune fille que j'aime engage sa vie, vous aurez fait mon malheur.

Sans un mot de plus, il gagna la porte. Avant de sortir, il se retourna :

— Ma tante et moi, nous avons invité les Lasnier et leur jeune amie à la fête de dimanche, vous le savez. Je vous demande de ne pas faire grise mine à nos invités. Pierre et sa femme ignorent mes sentiments. Ils me croient pris ailleurs, et je sais qu'ils pensent au Dr Garin pour M^{lle} Iratchay. Celle-ci n'a rien tenté pour se faire aimer de moi, je vous prie de le croire. Je ne représente point son idéal. Je veux donc que mes amis soient contents sans arrière-pensée, comme je veux jouir de leur présence sans obstacle...

Et sur un mouvement de M^{me} Le Theilleur :

— Oh! soyez tranquille, dit-il avec ironie, il ne se passera rien : celle que j'aime est loyale et fière... beaucoup plus que ne le sont la plupart des jeunes filles, soi-disant dignes de m'épouser. Bonsoir, ma mère, ajouta-t-il avec froideur en ouvrant la porte.

M^{me} Le Theilleur aimait son fils. Elle eut froid au cœur de le voir s'éloigner ainsi. Elle commença un geste pour le rappeler, mais elle ne l'acheva pas : quelqu'un se dressait entre eux.

IX

Etendue sur sa chaise longue, tout près de la fenêtre, M^{me} Marias feuilletait distraitement un livre. Elle avait bien changé durant ces derniers mois. Sa belle-mère, qui parlait sans indulgence des choses qu'elle ne comprenait pas, prétendait que ses dévotions lui donnaient l'air d'une nonne.

— On verra, ajoutait-elle, si tout cela continuera quand la forte tête sera partie.

En attendant le départ de Xavière et la réalisation des menaces de l'irascible vieille, les traits amaigris de M^{me} Marias avaient une expression de douceur pensive et résignée qui les transformait.

Dans la pièce voisine, Xavière achevait de s'habiller pour rejoindre ses amis qui devaient l'emmener à Cognac. Et M^{me} Marias pensait au moment où elle n'entendrait plus le pas vif de sa fille. Elle jouissait de sa présence comme un avare d'un trésor qui lui sera bientôt enlevé. Auprès de son enfant, elle oubliait parfois qu'il y avait des êtres qui la tenaient bien et qui ne demandaient qu'à la faire descendre de nouveau...

Xavière entra en coup de vent :

— Me voici prête. J'ai juste le temps de gagner la Croix-Biron. Ne vous inquiétez pas si je rentre un peu tardivement, ce soir, et, en mon absence, n'accueillez pas les papillons noirs.

M^{me} Marias attira sa fille auprès d'elle pour l'embrasser. Dans le jardin, Xavière se retourna pour lui sourire encore, puis elle courut presque jusqu'à l'endroit du rendez-vous. Comme elle y arrivait, l'automobile du D^r Lasnier gravissait la côte. Nanot, penché à la portière, battit des mains en apercevant sa grande amie.

— Tu t'es faite « chit », mamie Soizevette, dit-il au moment où la voiture reprenait sa course.

— Autant que je le pouvais, mon chéri.

— Tu sais, mon parrain m'a promis de me faire goûter au buffet.

— Il est probable que ton parrain sera très occupé, fit Germaine Lasnier ; je ne serais pas étonnée s'il oubliait sa promesse.

M. Lasnier donna un coup d'œil à la route déserte, accéléra sa vitesse et se tourna légèrement :

— Depuis mercredi, votre amie, mademoiselle Soizevette, se livre au jeu des suppositions. C'est toujours dangereux.

— N'écoutez pas ce sceptique, petite amie. Je lui conseille de nous laisser bavarder à notre aise et de faire admirer le paysage à Nanot.

Penchée vers la jeune fille, elle ajouta très bas :

— J'ai découvert que Jean Le Theilleur est sérieusement amoureux.

Et comme Soizevette ne disait rien :

— Nous avons passé la soirée de mercredi à Belle-Joie. Il y fut question des sentiments exagérés. Une discussion s'engagea. Les réflexions de notre ami m'ont alors donné l'éveil, si bien que plus tard je lui glissai : « Je commence à croire que vous pourrez faire un mari délicieux... Quelle flamme, tout à l'heure ! Quelle éloquence convaincue et convaincante ! » Il a souri : « Oui, chère Madame amie, tout arrive... » Ne trouvez-vous pas cette réponse catégorique ?

— En effet...

— Je l'ai examiné pendant le reste de la soirée. Il y avait là une jeune fille beaucoup moins jolie que M^{lle} de Frailane, mais bien plus gracieuse, charmante et sérieuse. J'ai pensé qu'elle n'était peut-être pas étrangère aux nouveaux sentiments de M. Le Theilleur, car il la traite d'une manière particulière...

— Et c'est bien naturel, compa M. Lasnier : un des oncles de Jean, l'officier de marine dont vous avez entendu parler, a épousé une Arlésienne qui est la tante de la jeune personne tant vantée par

Germaine. Jean et M^{lle} de Frugines sont des amis d'enfance.

— L'un n'empêche pas l'autre. Est-il assez étonnant ! termina M^{lle} Lasnier en riant. Il démolit constamment mes suppositions, ... plausibles, après tout.

Xavière sourit sans répondre. Elle fixait les arbres, chaussés soudainement, semblait-il, des fameuses bottes de sept lieues. La vitesse de la course donnait à l'air une fraîcheur factice. L'automobile ralentissait pendant la traversée des villages, tous pareils avec leurs maisons de pierres, coiffées de tuiles grises et rousses, posées au bord de la route ou protégées par leur cour et leur jardin ; leurs églises, plus ou moins anciennes, précédées d'une place plantée de tilleuls et de marronniers, sous lesquels le monument aux morts de la Grande Guerre mettait une majesté douloureuse.

Des poules jacassantes s'enfuyaient en battant des ailes ; des chiens aboyaient avec rage.

— Comme vous êtes songeuse, Soizevette ! dit soudain Germaine Lasnier.

La jeune fille tressaillit. Elle secoua sa jolie tête auréolée de tulle bleu.

— Je regarde... et je me laisse engourdir par toute cette paix ambiante.

— Nous arrivons dans quelques minutes, fit M. Lasnier.

La belle habitation de M^{lle} Carrère-Lepage se trouvait située un peu en dehors de Cognac. Son architecture s'inspirait des grands maîtres du XVIII^e siècle. L'intérieur recélait des trésors. Peintures et tapisseries étaient des pièces de musée, tout comme un grand nombre des meubles qui reposaient sur les parquets, faits de disques et de losanges en bois précieux. La perspective lumineuse d'un jardin d'agrément s'ouvrait devant elle. Les frondaisons d'un parc, qui la serrait d'assez près sur trois côtés, venaient mourir sur les berges de la Charente. Un peu à gauche, l'immense rectangle d'une pelouse bien rasée offrait aux divers jeux un terrain propice, que des hêtres et des frênes entouraient d'une ceinture verte.

Ce jour-là, le buffet et ses tables fleuries occu-

paient un côté du terrain. Les divers comptoirs et une estrade pour les musiciens s'échelonnaient en bordure de l'espace libre. Des guirlandes de verdure et de fleurs s'accrochaient aux arbres et se rejoignaient pour former un plafond mouvant, qui tamisait les rayons du soleil.

Un jeune commissaire, à la boutonnière fleurie, accueillit le docteur et ses compagnes à leur descente de voiture.

— Un vrai succès, docteur, il y a foule... Vous savez où se trouve la pelouse? Parfait.

Avant de pénétrer dans l'enceinte réservée, Pierre Lasnier se pencha vers les jeunes femmes :

— Regardez donc, à droite, cet étalage de demoiselles à marier, vêtues de symboliques et tendres couleurs.

— Mauvaise langue! fit Xavière, amusée.

— Ce sont les filles des frères Mourier. Elles se ressemblent toutes : beaux yeux noirs et laidéur incontestable. Quels soucis doivent connaître les pères, chargés de caser convenablement ce bataillon féminin, point favorisé par dame nature. Je m'imagine qu'ils soupirent en les regardant : « Neuf!... Elles sont neuf! »

— Une de plus, et l'on pourrait chanter la vieille chanson :

Nous étions dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier...

— Continuez, murmura Germaine, voici le fils du roi.

M. Le Theilleur apparaissait. En suivant ses gestes, Xavière fredonna très bas :

Le fils du roi vint à passer;
Salue Dine, salue Chine,
Salue Claudine et Martine,
Ah! ah! Catherinette et Catherina,
Salue la belle Suzon, la duchesse de Montbazon,
Salue Madeleine,...

La jeune fille s'arrêta : Jean semblait chercher quelqu'un. M. Lasnier toussa. Son ami tourna vivement la tête, sourit et se dirigea du côté des arrivants. Pierre termina le couplet inachevé :

... sourit à la Dumaine.

— C'est vous, la Dumaine? demanda Soizevette.

— Je vous ferai remarquer que je ne suis pas seul.

— D'ailleurs, tu as triché, répliqua M^{me} Lasnier : il ne fallait pas attirer l'attention. Regardez, Soizevette, continua-t-elle comme l'orchestre attaquait un morceau à grand effet, cette jeune personne en beige rosé qui vient d'arrêter M. Le Theilleur, c'est M^{lle} de Frugines, la Provençale. Comment la trouvez-vous?

Xavière examina discrètement la jeune fille qui levait vers son interlocuteur un visage au teint chaud, des yeux dorés, une grande bouche spirituelle.

— Pas précisément jolie, mais fort plaisante.

Une exclamation joyeuse interrompit la jeune fille. Elle se retourna pour saluer M^{me} Garin et son fils qui venaient d'arriver avec des personnes de leur famille. Il y eut des présentations, un échange d'amabilités. Lorsque Jean Le Theilleur put rejoindre ses amis, Xavière le salua gracieusement, sans quitter M^{me} Garin qui lui posait des questions sur le pays basque. Le jeune homme embrassa son filleul, répondit aux réflexions de Germaine sur la fête et son succès, tout cela sans perdre de vue Xavière et sa loquace compagne. Soudain, il eut un geste d'impatience et, comme M. et M^{me} Lasnier répondaient à l'aimable salut d'une cliente du docteur, il se dirigea d'un pas décidé vers la jeune fille.

— Je vous demande pardon, Madame, dit la voix bien timbrée et quelque peu impérative de Jean... Pour le renseignement que vous m'aviez demandé, Mademoiselle...

M^{me} Garin se retira en s'excusant d'accaparer la jeune fille. Celle-ci ouvrait très grands ses yeux d'un bleu profond.

— Vous me trouvez audacieux et mal élevé? Je voulais vous saluer et cette brave dame, un peu « crampon », ne semblait pas disposée à vous lâcher ; alors...

Comme Xavière faisait un pas dans la direction de ses amis, il ajouta :

— On dirait que ma présence vous fait fuir, aujourd'hui ?

— C'est que vous êtes un personnage dont on remarque les moindres gestes.

— Je croyais que vous vous moquiez du « qu'en-dira-t-on » ?

— Il faut être monté très haut ou tombé très bas pour rester insensible aux coups de langue. Je n'en suis pas encore là. Il est vrai que le « qu'en-dira-t-on » passe pour moi au second plan lorsqu'il s'agit des choses qui me tiennent au cœur, que je crois bonnes ou utiles ; autrement, je ne tiens pas du tout à amener les populations. Ce n'est jamais très drôle de se sentir visée par mille petites flèches acérées.

Le visage de Jean se crispa. Des paroles de la jeune fille, il a retenu qu'elle dédaigne la critique quand elle veut bien quelque chose : il est donc évident qu'une causerie avec lui la laisse indifférente.

L'approche du D^r Lasnier et de Germaine mit fin au silence qui s'étendait entre eux. M. Le Theilleur s'éloigna bientôt, rappelé à ses devoirs de maître de maison — car il l'était un peu chez sa tante — par les signes discrets, mais impatients de sa mère. Celle-ci fixait avec irritation la jeune fille si simplement élégante, si jolie, dans sa robe de georgette bleu incrusté de blanc. Xavière sentit sur elle ce regard, puis d'autres plus ou moins malveillants ; elle se redressa un peu et sans bravade regarda autour d'elle.

— A quoi pensez-vous, Soizevette, dit M^{me} Lasnier, avec cet air fier, un tantinet dédaigneux et un peu... un peu je ne sais quoi ?

La jeune fille rit sans beaucoup de gaieté.

— Ai-je vraiment des airs aussi complexes ?... Mais ne devons-nous pas aller voir le parc ?

Ils se faufilèrent parmi les groupes qui admiraient la splendeur des parterres. A l'angle de la maison, Jean parlait à sa belle cousine. Il tournait le dos au parc et ne vit pas ses amis. M^{lle} de Frailane, penchée sur lui, disait à cet instant :

— Il faut me pardonner, j'avais tout à fait oublié votre existence et...

Les autres paroles de la jeune fille furent per-

dues pour les promeneurs qui s'avançaient sous les branches.

— Hum ! fit Pierre Lasnier railleusement, coquetterie et franchise ne vont pas ensemble. Une fois de plus, je m'en aperçois.

Les deux femmes ne répondirent pas. Germaine surveillait son fils qui courait dans l'allée de plus en plus fraîche ; Xavière admirait les arbres magnifiques. De distance en distance, on avait ménagé des éclaircies. Un banc s'appuyait à un arbre centenaire, une statue dressait sa forme lumineuse. Des charmilles ouvraient leurs tunnels d'ombre et de fraîcheur. Moins profond que large, le parc finissait en terrasse dont la balustrade ajourée s'appuyait au mur de clôture. On y voyait la Charente « pure, verte et profonde », et, au-delà de ses belles eaux paresseuses, les collines violettes qui fermaient l'horizon. Plusieurs groupes étaient déjà arrêtés à cet endroit.

— N'est-ce pas M^{me} Larré et sa fille que j'aperçois, là-bas ? demanda Germaine à son mari.

— Mais oui. Nous ne pouvons guère nous dispenser de leur parler.

Xavière les retint une minute :

— Excusez-moi. J'ai un peu mal à la tête et je suis lasse de présentations. Je vais remonter tranquillement. Nous nous rejoindrons à l'entrée des jardins.

La jeune fille prit une allée déserte. L'ombre et le silence la tentaient. Dans les branches, des frôlements d'ailes, des cris légers, tout un gentil manège révélait des couples d'oiseaux. L'allée s'allongeait en de nombreux détours. Elle se termina brusquement à quelques mètres de la maison. Xavière eut un geste de contrariété : devant elle s'ouvrait le jardin d'hiver transformé en salle de spectacle. M. Le Theilleur et sa tante s'entretenaient près de la porte. Sans réfléchir, la jeune fille se rejeta en arrière, dans l'ombre protectrice de grands arbres. La voix de M^{me} Carrère-Lepage ne lui parvenait pas, mais celle de Jean, énervée, très nette, lança soudain :

— De l'entrain, de l'entrain... Mais toute cette agitation, toute cette foule m'agacent.

Très maternelle sous ses cheveux blancs,

M^{me} Carrère-Lepage posa une main caressante sur l'épaule de son neveu. Que lui disait-elle? Des choses réconfortantes, sans nul doute, car il finit par sourire en répliquant :

— J'ai compris qu'elle se souciait de ma présence comme de... ça.

Et les doigts du jeune homme lancèrent une chiquenaude à une feuille égarée sur sa manche.

— Moi? reprit-il bientôt. Moi,... tante Marie, je ne croyais pas que votre neveu pût aimer aussi fortement.

L'ardeur de ces paroles, dont elle comprenait très bien le sens caché, incendia le visage de Xavière, toujours immobile. Elle revit M^{lle} de Frailane penchée vers Jean Le Theilleur et disant :

— ... J'avais oublié votre présence...

Elle comprenait, oui, elle comprenait parfaitement. Nerveusement, elle se pressa contre le tronc du frêne qui la protégeait, comme si elle avait eu l'espoir de s'y ensevelir. L'éloignement des deux causeurs la tira de son immobilité. Elle porta les mains à ses joues froides, puis très vite elle gagna l'entrée des jardins. Ses amis s'y trouvaient déjà.

— Mon Dieu! comme vous êtes pâle, Soizevette!...

La jeune fille ne laissa pas à Germaine le temps d'en dire davantage :

— Ce n'est rien. Je me suis sottement attardée sous les arbres et il y faisait très frais.

— J'espère qu'une tasse de thé bien chaud va vous remettre d'aplomb, fit M. Lasnier.

A l'intérieur d'un rectangle formé par des tables chargées de pâtisseries, de liqueurs et de réchauds brillants, des femmes élégantes s'agitaient. M^{me} Le Theilleur et M^{lle} de Frailane dirigeaient un groupe de serveuses novices, en robes soyeuses et les bras nus.

Au moment où M. Lasnier entraînait ses compagnes vers une petite table qui se trouvait libre, quelqu'un dit derrière lui :

— Ne demandez rien, Monsieur. Jean vient de faire charger pour vous un plateau; je vous l'apporte immédiatement.

— Mais c'est M^{lle} de Frugines ! fit Germaine, égayée par la surprise de son mari. Ton parrain a pensé à ton goûter, Nanot, et au nôtre par-dessus le marché.

Jean s'avançait, en effet, avec son amie d'enfance.

— J'ai un reproche à t'adresser, fit M. Lasnier lorsque le jeune homme fut auprès de lui. Tu aurais pu me laisser le plaisir d'offrir le goûter...

Jean interrompit son ami :

— C'est tout ? Goûte donc ces petits fours ; ils sont excellents et te mettront de bonne humeur.

Deux rires discrets suivirent cette réponse impertinente. A mi-voix, afin de décevoir des oreilles indiscretes, M. Le Theilleur présenta son amie d'enfance à Xavière Iratchay. Les deux jeunes filles échangèrent des paroles aimables. Une sympathie spontanée les rapprochait.

Une fillette, aux yeux aussi bleus que sa robe, circulait parmi les tables avec une corbeille de roses et d'œillets superbes. Elle s'approcha de Jean.

— Vous faites de bonnes affaires, Lilette ?

— J'ai beaucoup vendu : à présent, c'est dur : tout le monde est fleuri.

— Eh bien ! remplacez le bouton de rose, à peu près fané, de M^{lle} de Frugines. Fleurissez ce monsieur et cette dame qui ne le sont pas encore... Maintenant, videz votre corbeille sur les genoux de cette demoiselle qui aime beaucoup les fleurs.

Xavière eut un geste de refus. Mais avec un rire espiègle, l'enfant éparpillait déjà toutes les fleurs sur sa robe. Après quoi, elle prit les billets que M. Le Theilleur venait de glisser dans sa corbeille et s'éloigna très vite pour recevoir de nouvelles félicitations.

Xavière fixait les fleurs sans remercier le donateur. Une lueur d'orage rendait ses yeux presque noirs.

— Elles sont magnifiques, n'est-ce pas ? fit M^{me} Lasnier, étonnée de ce silence.

— Oui. Mais c'est beaucoup trop et j'avais dit non.

Le ton de la jeune fille était si dur qu'un malaise pesa soudain sur le petit groupe. Germaine fit un effort pour dire quelque chose. Déjà Xavière s'était ressaisie et elle expliquait plus doucement :

— J'ai une très mauvaise tête, vous savez. Je n'aime guère la contrainte, même lorsqu'il s'agit de choses agréables... Enfin, mettons que vous méritez des reproches et autant de « mercis » pour ces fragiles merveilles.

La jeune fille souriait... Jean devina que ce sourire voulu lui était pénible. Que pouvait-elle avoir ? L'avait-il peinée ou froissée sans le vouloir ? Mais, sentant sur lui le regard scrutateur de Pierre Lasnier, il abandonna l'examen du visage aimé. M^{lle} de Frugines disait à cet instant :

— Il va falloir remonter, Jean. Voici l'heure de nous habiller.

— C'est vrai, nous jouons ! soupira le jeune homme. J'emmène Nanot pour lui offrir un quart de coupe de champagne « avec les hommes grands », comme je le lui ai promis. Nous nous reverrons avant votre départ ?

— Tout dépendra de l'heure. Nous filerons peut-être à l'anglaise.

Les tables se vidaient peu à peu. Lorsque Nanot revint, M^{me} Lasnier se leva :

— Je crois que nous ferons bien de ne pas attendre davantage pour nous installer...

Dans le vaste jardin d'hiver, il y avait déjà foule, ... une foule élégante et parfumée. Les fauteuils réservés au D^r Lasnier et à ses compagnes se trouvaient dans les premiers rangs, auprès d'un massif de plantes vertes. Leur installation à ces places privilégiées suscita quelques commentaires.

On avait empêché la lumière du jour de pénétrer dans la galerie, et les ampoules voilées de soie répandaient une clarté douce sur les visages. Les tissus précieux se nuançaient de reflets, les bijoux lançaient des éclairs brusques autour des cous nus, au moindre geste des mains dégantées.

Germaine Lasnier passa en revue les principaux personnages de la salle. Une malice sans méchanceté animait ses très exactes descriptions.

— Soizevette, regardez donc, assez loin derrière nous, M^{me} de Marcellac qui lance dans notre direction des regards furieux.

— Cette femme m'agace, décidément!

M. Lasnier sourit du ton excédé de la jeune fille.

— Vous avez bien tort de vous troubler pour elle.

Il termina entre ses dents :

— Contente ou non, elle en verra bien d'autres!

Les trois coups traditionnels mirent fin aux conversations. La galerie fut plongée dans l'obscurité pendant que des rideaux bleu roi s'ouvraient sur une scène illuminée par les feux de la rampe.

Chants, musique et danses anciennes recueillirent des applaudissements chaleureux, mais il y eut un murmure de satisfaction quand on annonça : *Ce n'est pas un jeu*, l'acte en vers de Jean Le Theilleur. L'auteur et un de ses cousins tenaient les rôles masculins ; M^{lles} de Frailane, de Frugines et Callot-Belfier leur donnaient la réplique.

La main appuyée à sa joue, Xavière suivit l'aventure de deux cœurs qui se raillent, se fuient et se comprennent enfin, parmi les obstacles et les malentendus que la vie sème entre eux. Quelque chose de fort et de doux passait brusquement sous la fantaisie étincelante des répliques. Les paupières de la jeune fille frémissaient nerveusement. Ce souffle de tendresse ardente soulevait toute la dernière scène que les artistes amateurs enlevèrent avec brio. On applaudit d'enthousiasme.

— Exquis et parfaitement joué, dit à mi-voix M^{me} Lasnier. M. Darelle et M^{lle} de Frugines faisaient un oncle et une tante très respectables. Et quelle bonne humeur ! quel entrain ! M^{lle} Callot-Belfier était une soubrette digne de celles de Marivaux. Pour M^{lle} de Frailane, elle était très belle et sûre de son jeu, mais son rôle, tout de grâce et de malicieuse tendresse, ne lui convenait pas parfaitement. Quant à M. Le Theilleur, je ne lui connaissais pas ce talent de comédien.

La bouche de Xavière eut un pli ironique. Les artistes apparaissant avec des plateaux, ce fut

une surenchère de compliments, d'exclamations laudatives. M^{lle} de Frailane redressait sa tête orgueilleuse. Elle quêtait avec son cousin, naturellement. Celui-ci écoutait en souriant les louanges sur son œuvre :

— Un mélange de Molière et de Musset, avec une note bien moderne, conclut quelqu'un.

— Trouverait-on ce mélange aussi savoureux si un pauvre hère en était l'auteur? murmura Soizevette.

— Allons, jeune sceptique, dit M. Lasnier, avouez que c'était délicieux.

— J'avoue... Mais cela ne change pas le reste de mon opinion.

Les danses espagnoles précédèrent le chœur final. Aussitôt après leur exécution, Xavière et ses amis se glissèrent hors de la galerie. Comme ils atteignaient la grille, la jeune fille se tourna vers le D^r Lasnier :

— Voulez-vous être très aimable? Laissez-moi vous remplacer au volant.

— Mais vous étiez fatiguée?

— Cela me reposera.

— Alors, je m'incline.

Nanot eut une exclamation joyeuse :

— Voilà mon parrain!

— Je ténais à vous mettre en voiture, expliqua l'arrivant, c'est pourquoi j'ai surveillé vos mouvements.

— Quelle perle d'ami! fit Germaine, un peu taquine. Cela va nous permettre de vous féliciter de nouveau et plus chaudement.

A sa manière cordiale, le D^r Lasnier appuya :

— Epatant, tu sais, mon vieux!

Jean coupa les phrases louangeuses d'un : « Vous êtes trop indulgents », toute son attention portée sur Xavière qui se glissait à la place du chauffeur.

— Je me repose, dit M. Lasnier.

Pendant qu'il installait sa femme et son fils, Jean se pencha vers Xavière :

— Mademoiselle Soizevette, vous ai-je froissée sans le vouloir?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Parce que je ne vous ai pas fait de compliments?

Il l'interrompit avec une sorte de violence :

— Vous n'en croyez rien. Parce que vous ne m'avez pas traité en ami, aujourd'hui.

Une ombre passa sur le visage de la jeune fille, mais elle dit légèrement :

— Oh ! ceci demanderait de trop longues explications. En tout cas, je vous dois des félicitations pour les heures que vous m'avez fait passer et dont je me souviendrai, soyez-en sûr.

Tournée vers ses amis, elle ajouta :

— Quand vous voudrez partir... ?

— Tout de suite, ma petite Soizevette, car il se fait tard.

M. Le Theilleur s'écarta : l'automobile frémissait comme une bête nerveuse. Nanot, penché au dehors, appuya ses doigts sur sa bouche. A chaque baiser envoyé, il expliquait :

— Un pour papa, un pour maman, un pour Nanot, un pour mamie Soizevette.

— Merci ! cria le jeune homme, tandis que l'auto filait dans un brusque vrombissement qui couvrit les rires, suscités par les réflexions du charmant gamin.

Jean revint lentement vers la maison. Il revoyait Xavière le gratifiant au départ d'un simple mouvement de tête. Il ne pouvait guère espérer qu'elle eût ratifié en pensée l'envoi ingénu de Nanot.

— Elle a quelque chose... Il faudra que je sache... Décidément, la lutte sera chaude de tous les côtés !

Il redressa la tête comme pour un défi à d'invisibles ennemis.

Cependant, Xavière fixait la route nationale qui va de Cognac à Séruzac. Les appels de la corne résonnaient soudain, brefs, éclatants. Dans la voiture, Nanot, endormi, sursautait sans s'éveiller complètement. Près de lui, ses parents, rapprochés, savouraient la douceur de la fin du jour. Le soleil se couchait, avec cette pompe propre aux soirs d'été. Sa ceinture d'or se fondait dans de larges bandes d'un rose violacé qui s'étiraient pour se perdre dans une nappe d'un bleu ardent, semé de flaqués pourpres, orange ou améthyste. Peu à peu, les teintes s'adoucirent, composant un

immense tapis multicolore dont les bords déchiquetés semblèrent frémir sur le ciel assombri. Mêlées à l'odeur puissante de la terre labourée, des senteurs d'herbe fauchée, de fleurs sauvages, arrivaient par bouffées.

L'automobile filait avec un ronronnement discret.

— Soizevette, dit tout à coup Germaine Lasnier, comment trouvez-vous M^{lle} de Frugines?

— Charmante. Vous aviez raison : elle n'a pas la beauté de M^{lle} de Frailane, mais elle plaît davantage.

— Partagez-vous aussi mon opinion sur les sentiments de M. Le Theilleur à son égard?

— Non. Il y a quelque chose de trop simplement cordial dans leur manière d'agir. Ce ne sont que des nuances, mais des nuances révélatrices.

Germaine murmura après un moment de réflexion :

— Cependant, il me semble bien que notre ami est amoureux...

— J'en suis convaincue.

Pierre Lasnier eut un vif mouvement de curiosité.

— Et alors? demanda-t-il, penché vers la jeune fille dont il ne voyait que le profil.

— Alors? Je crois qu'il y a un malentendu entre M^{lle} de Frailane et M. Le Theilleur. J'en ignore la cause, évidemment! J'ai examiné les deux partenaires cet après-midi...

— Sans résultat, je pense? fit M. Lasnier qui semblait beaucoup s'amuser. Car j'ai ma petite idée, moi aussi, et elle ne ressemble guère aux vôtres. Vous m'étonnez autant que Germaine, mademoiselle Soizevette : en général, les femmes devinent bien mieux que nous ces choses-là...

Germaine interrompit son mari :

— Au lieu de philosopher, dis-nous donc vite le nom de l'élue... si tu l'as deviné.

— C'est un secret qui ne m'appartient pas.

Les deux amies eurent une exclamation indignée :

— Faire des mystères avec nous!... Avons-nous l'habitude d'être bavardes? Je croyais que nous pensions tout haut?

Arrêtant soudain ce flot de paroles révoltées, Germaine devint câline :

— Voyons, Pierre, à moi...

M. Lasnier caressa la main levée vers lui.

— Pas de tentatives de corruption, dit-il en riant, écoutez plutôt mes explications. Je ne vous empêche pas de deviner, mais je connais Jean mieux que vous. Chez lui, certains regards, certaines expressions de visage ne peuvent guère me tromper. Si je vous disais, sans sa permission, ce que j'ai découvert, grâce à notre vieille amitié, j'aurais l'impression de le trahir quelque peu.

Xavière se rendit la première.

— Je comprends. Nous ne saurons donc pas tout de suite le nom de la jeune personne aimée de M. Le Theilleur.

Une petite voix claire, point du tout endormie, répondit soudain :

— T'ennuie pas, mamie Soizevette, je lui demanderai, moi, à parrain.

Il y eut quelques secondes de stupeur.

— Oh ! y le dira pour toi, reprit Nanot, se méprenant sur la cause du silence qui accueillait ses paroles, parce que y te trouve bien gentille. C'est vrai, continua-t-il, comme on ne lui répondait toujours pas, quand j'étais avec lui au buffet, le soleil s'amusa à faire des ronds dorés sur ton chapeau, sur ta figure : c'était joli... J'ai dit à parrain : « Elle est mignonne comme ça, mamie Soizevette. » Il m'a répondu : « Elle est toujours très mignonne, mon Nanot. » Tu vois !

Pierre Lasnier luttait contre une folle envie de rire. Il put dire enfin :

— Je t'ai dit cent fois, Nanot, que les petits comme toi ne devaient pas s'occuper des conversations des grandes personnes. Tu me feras le plaisir de te taire : il ne faut être ni curieux, ni bavard. Parrain Jean nous dira ce qu'il voudra. C'est égal, ajouta le docteur, comme l'automobile s'arrêtait devant sa maison, si M^{lle} de Frailane avait entendu les réflexions de ce gamin!...

— N'oublie pas ta demoiselle X, répliqua Germaine, un peu boudeuse.

— Oh ! pour elle, cela n'aurait eu aucune importance.

— Pourquoi donc ?

Xavière descendait de voiture ; elle souleva les épaules :

— Mais parce que cette demoiselle est sûre des sentiments de M. Le Theilleur. Si elle le connaît, d'ailleurs, elle doit savoir qu'il badine un peu avec tout.

— Par exemple ! protesta Pierre.

Mais M^{me} Lereux apparaissait dans l'encadrement de la porte d'entrée ; les deux jeunes femmes s'avancèrent vers elle, et il ne fut plus question des sentiments de Jean Le Theilleur.

L'horloge de l'église de Verneuillac laissait tomber onze coups sur la campagne silencieuse lorsque Xavière se sépara de Germaine et de son mari qui l'avaient accompagnée. Elle monta lentement l'escalier de pierre et, sans bruit, ouvrit la porte. La lampe brûlait dans la chambre de M^{me} Marias.

— Pourquoi ne dormez-vous pas, mère ? Etes-vous plus souffrante ?

— Plus souffrante, ... non ; un peu fatiguée seulement. Et puis, je voulais t'embrasser avant de m'endormir.

— Ce n'est pas très raisonnable.

M^{me} Marias attira auprès d'elle le jeune corps penché. Tout bas, elle dit avec une sorte d'angoisse dans sa voix un peu haletante :

— J'ai eu des heures pénibles, aujourd'hui.

Un silence s'étendit entre les deux femmes.

— Soizevette, quand tu ne seras plus là, ... j'ai peur de moi-même et des autres.

La jeune fille regardait le visage contracté ; elle ne demanda rien ; elle avait compris trop de choses.

— Il ne faut pas avoir peur, dit-elle, pitoyable, vous saurez maintenant où trouver la force. Et puis, vous m'écrirez, je vous répondrai longuement.

Et, dans un désir subit d'être très bonne pour cette pauvre femme — sa mère — si faible et souffrante encore, elle ajouta :

— L'année prochaine, je viendrai chez mes amis. Vous me verrez souvent, alors. Maman, il faut abandonner l'avenir entre les mains de Dieu.

M^{me} Marias serra plus fort les épaules de sa fille.

— Ah! tout le bien que tu m'as fait, que tu me fais encore!... Ma petite, pour toi, pour celui que tu aimais tant, merci... et pardon!...

D'un geste ferme et doux, Xavière coupa le dernier mot sur les lèvres maternelles. Silencieusement, elles s'étreignirent. Des larmes lentes coulaient sur le visage de M^{me} Marias.

— Il faut dormir, dit la jeune fille en se dégageant. Vous êtes très lasse. Je vais fermer la porte pour faire ma toilette; je l'ouvrirai ensuite, soyez tranquille. Bonne nuit, maman.

— Bonne nuit, ma chérie; je suis contente.

Xavière entra dans sa chambre. Cette dernière émotion avait emporté son calme factice. Machinalement, elle fit les gestes habituels, puis elle vint s'appuyer à la barre de fer de la fenêtre. La tête levée vers le ciel clouté d'argent, elle revêcut le jour écoulé. Elle en retrouvait toutes les impressions de plus en plus accentuées et pénibles, depuis ce pincement au cœur lorsque Germaine lui avait annoncé : « Je crois M. Le Theilleur amoureux », jusqu'au moment où elle avait compris, sous la charmille ombreuse, qu'elle aimait le jeune homme.

— Comment en suis-je venue là? Me suis-je donc mal défendue?

La jeune fille avait besoin de comprendre pour justifier sa défaite. Et, en repassant les événements de ces derniers mois, une sorte de colère montait en elle contre celui qui s'était évertué, inconsciemment peut-être, mais avec une persévérance indéniable, à lui prendre son cœur... cette même colère qui l'avait soulevée tantôt, au moment où les fleurs, offertes par lui, tombaient sur ses genoux.

Pourquoi avait-il fait cela? Par légèreté, inconscient égoïsme? Elle ne pouvait pas croire à la perversité... non. Il avait cédé au plaisir d'attirer sa sympathie rebelle, sans réfléchir au mal qu'il pouvait lui faire.

Un besoin de défendre le jeune homme contre elle-même naissait en Xavière, avec la peur de son cœur fidèle qui ne savait pas se donner à demi.

— Mon Dieu ! dit-elle tout bas avec une volonté passionnée, il ne faut pas que cela soit. Je vais partir bientôt. Vous m'aidez à me ressaisir, à oublier.

Une étoile glissa à l'horizon comme un diamant sur un velours sombre. La croyance populaire veut que le souhait, fait au même instant, soit exaucé. Xavière y pensa avec un sourire triste. A quoi bon, d'ailleurs ? Jean Le Theilleur ne l'aimait pas, et l'eût-il aimée qu'il y aurait toujours eu entre eux la fortune, les milieux différents, la pauvre femme étendue dans la chambre voisine.

Les mains jointes sur le fer qui la séparait du vide, elle restait là, immobile. Une brise tiède lui apportait, par bouffées, les parfums de toutes les fleurs, fondus en une essence rare par la nuit, magicienne invisible. Et des mots, dont sa volonté n'arrivait pas à détruire le pouvoir méchant, résonnaient encore à ses oreilles : « ... Tante Marie, je ne croyais pas que votre neveu pût aimer aussi fortement. »

Brusquement, Xavière abandonna la fenêtre. Elle ouvrit la porte qui faisait communiquer sa chambre avec celle de M^{me} Marias. La faible lueur d'une lampe pigeon éclairait le lit de la malade, son visage pâle, mais paisible, enfoncé dans l'oreiller. La jeune fille recula doucement... Personne ne saurait ce que la guérison de sa mère lui avait coûté.

Dans son lit, elle se remua longtemps avant de s'endormir d'un sommeil lourd. La naissance du jour approchait lorsqu'elle s'éveilla en sursaut, avec une sorte d'angoisse. L'avait-on appelée ? D'un bond, elle fut sur le plancher et courut vers la chambre de sa mère. Celle-ci, la tête glissée hors de l'oreiller, agonisait en silence. Xavière le comprit immédiatement à la teinte spéciale du visage douloureux, à l'expression des yeux déjà voilés. Et elle eut ce cri instinctif :

— Je suis là, maman !

M^{me} Marias entendit-elle, ou la mort, assurée d'un triomphe prochain, desserra-t-elle son étreinte ? Un apaisement descendit sur les traits d'une pâleur impressionnante. Xavière, cependant, faisait les gestes nécessaires avec une volonté dé-

sespérée. Ses efforts demeurèrent impuissants. Bientôt, elle se laissa glisser auprès du lit pour une courte prière. Les yeux fixés sur le visage qui reprenait dans la mort son ancienne beauté, elle pensa soudain :

« N'est-ce pas le meilleur pour elle ? »

A la campagne, il faut de sérieuses raisons pour qu'un membre au moins de chaque famille n'accompagne pas les défunts à leur dernière demeure. On ne voit pas aux champs, même lorsqu'il s'agit des humbles, de pauvres corps sans vie faire seuls la dernière étape.

La curiosité aidant, il y avait foule à l'enterrement de M^{me} Marias. Xavière s'était occupée de la cérémonie religieuse : le reste lui était indifférent.

Le chant du *Dies iræ* commençait lorsque M. Le Theilleur entra dans l'église. Son arrivée fit sensation dans plusieurs bancs. Le personnel féminin du château, assez largement représenté, chuchota derrière un pilier.

Sans se soucier des commentaires, le jeune homme suivit les prières de la messe des morts en roulant dans sa tête des projets extravagants. Ah ! si Xavière l'avait aimé, si elle s'était moins soucieuse de perfection...

La cérémonie achevée, il rejoignit M. et M^{me} Lasnier qui attendaient, sous les arbres, le départ du corbillard.

— Pauvre Soizevette ! murmura Germaine, que d'émotions pénibles pour elle.

Les deux hommes hochèrent la tête. M. Le Theilleur ne quittait pas des yeux la forme svelte qui conduisait le deuil. L'expression de son visage était si étrange que M^{me} Lasnier en fut frappée : une brusque révélation traversa son esprit.

— Elle part aussitôt après l'enterrement ? demanda soudain le jeune homme.

Ce fut M. Lasnier qui répondit :

— Oui, sa tante veut l'emmener de suite... Plus tard, elle nous reviendra, espérons-le.

Germaine restait absorbée par ses réflexions. Elle ne savait pas ce qui l'étonnait le plus de sa soudaine découverte ou de son aveuglement passé.

Au cimetière, la présence de ses amis permit à M. Le Theilleur d'attendre le départ de la foule pour s'approcher de Xavière. Elle ne l'avait pas vu venir. Un trouble involontaire fit trembler sa voix, tandis qu'elle répondait aux paroles affectueuses de Germaine Lasnier. Le jeune homme s'inclina devant elle.

— J'espère, dit-il à mi-voix, avoir bientôt l'occasion de vous dire moins brièvement combien je prends part à tout ce qui vous peine.

Xavière sentit ses doigts serrés fortement, tandis qu'un regard l'enveloppait, si expressif qu'elle perdit une seconde le contrôle d'elle-même.

— Merci, fit-elle enfin avec une douceur grave.

Une heure après, l'automobile de Michel Molinié se mettait en marche dans le chemin bordé de haies, tant de fois parcouru par Xavière pendant les trois derniers mois. Penchée au dehors, la jeune fille souriait encore à ses humbles amis : Lulu Nougier et Gabrielle Montet, qui pleuraient. Les arbres du parc de Belle-Joie défilèrent, puis les jardins fleuris ; la légère machine dépassa les dernières maisons, frôla presque la vieille croix de pierre qui parle, à la croisée des chemins, de douleur et de renoncement, et elle s'élança vers les lointains. La vie de Xavière, à Verneuilac, venait de s'enfoncer dans le gouffre des choses finies.

X

Ils avaient parlé longuement dans le vaste bureau où l'intellectualité, la pensée active du maître de céans se révélaient. Là, il ne recevait pas les importuns qui essayaient de grignoter, avec des banalités, ses heures, toutes données sous des formes diverses au service du Divin Maître.

— Ma chère enfant, dit soudain l'abbé Bérude, je vous trouve triste.

— Mais...

Et Xavière désigna sa robe de deuil qui la faisait plus mince et plus grave.

— Je m'explique mal. Il est naturel que la mort subite de votre mère vous ait peinée ; mais cette fin, dans la paix retrouvée, avec vous seule auprès d'elle, malgré sa brutalité, est une bénédiction du Ciel. D'autre part, vous n'étiez pas habituée à compter sur elle, à vivre de sa vie ; je m'étonne donc de trouver en vous une espèce d'amertume, de lassitude ou de raideur.

Le visage de la jeune fille rougit un peu. Elle reconnaissait bien là le terrible observateur. Sans répondre directement, elle dit :

— Vous avez l'air de chercher, Monsieur le curé, quelles bêtises j'ai bien pu faire. Je ne crois pas avoir à m'accuser...

Le prêtre eut sur les lèvres :

— Et vous n'avez rien à me confier ?

Mais il connaissait parfaitement celle qui lui parlait sans baisser son beau regard fier, un peu mélancolique aujourd'hui. Il n'insista pas et demanda :

— Alors, je ne vous reverrai que dans trois mois ?

— Oui. Je pars demain pour la Yougoslavie, où se trouve déjà M^{lle} et M. de La Reythie. Nous irons ensuite à Evian-les-Bains pour la cure annuelle de ce dernier. Je pense pouvoir passer la fin septembre avec les miens, à Cambo. Octobre nous ramènera tous à Bordeaux et verra le mariage de Marie-Thérèse, puis les fiançailles officielles de Claire et de Michel. Que d'événements, cette année !

— Les derniers seront vraiment des événements heureux. Je bénirai avec un plaisir trop rare ces jeunes gens bien assortis.

Heureuse de la diversion, Xavière sourit.

— Tante Marie s'efforce en vain de calmer l'élément féminin, sauf Mithé qui est toujours la sagesse en personne ; Claire exulte, notre petite amie Brigitte également. Le clan masculin semble plus calme. Francis prétend qu'il est seulement plus sournois. Il affirme être en mesure de le prouver. Le plus drôle, c'est qu'à cette réflexion maligne les fiancés ont rougi, même Soupirant.

L'abbé Bérude riait.

— Croiriez-vous, dit-il, que Robert a prétendu qu'il avait fallu votre départ et l'annonce des fiançailles de Marie-Thérèse pour que Raymond Salai-zac, alias Soupirant, fût fixé sur la direction de ses sentiments ?

— Les terribles gamins ! Je ne connais pas d'esprits plus malins ni plus inventifs ; mais ils ont des âmes si droites et de si bons cœurs !

— Oui, ... avec la grâce de Dieu, ils iront loin.

Comme la jeune fille se levait, le prêtre la retint quelques minutes encore.

— Et vous, dit-il paternellement, le bonheur de vos cousines ne vous tente pas ? Votre tante m'a dit que vous veniez de refuser un M. Garin, de Cognac.

Elle tendit les mains en avant comme pour se défendre.

— Oh ! Monsieur le curé, ne me parlez pas de mariage, vous aussi ! ...

Et, comme si elle redoutait un commentaire, elle ajouta très vite :

— Pour l'instant, je m'efforce de suivre le conseil évangélique que vous me rappelez au printemps : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice... »

— Et, continua l'abbé Bérude, mi-malin, mi-sérieux, il vous sera peut-être donné, selon votre cœur, un mari par surcroît.

— Peut-être..., répéta Xavière.

Mais son sourire était désabusé et son accent manquait de conviction.

XI

Sur la terrasse de l'*Hôtel des Alpes*, à Evian-les-Bains, les baigneurs lisaient leur courrier, tout en dégustant des tasses de thé ou de chocolat. Le soleil déclinant, prestidigitateur incomparable, allumait des feux pourpres derrière les fenêtres

fermées. Les sommets voisins vibraient dans la lumière.

M^{lle} de La Reythie, visage régulier aux yeux vifs sous la neige des cheveux, passa silencieusement à son frère une lettre qu'elle venait de lire. Une expression de contrariété assombrissait son regard. M. de La Reythie prit le papier mauve couvert d'une haute écriture ; il le parcourut des yeux et fixa soucieusement Xavière Iratchay qui lisait une lettre de son amie, M^{me} Lasnier.

Deux mois auparavant, M. de La Reythie avait reçu une lettre confidentielle de M. de Lestaing. Le grand-père de Jean Le Theilleur lui demandait des renseignements sur M^{lle} Iratchay. Après en avoir donné les raisons, il ajoutait :

Jean ne m'a encore parlé de rien. Sa mère, qui n'est pas tendre pour la jeune personne en question, prétend qu'il s'agit seulement d'une toquade et se sert de tous les moyens pour la faire passer. Il est fort possible qu'elle y arrive. Malgré tout, je ne suis pas tranquille, car je connais mon petit-fils mieux que quiconque. C'est pourquoi je tiens à être fixé... et armé, s'il le faut, en cas d'offensive.

M. de La Reythie avait répondu longuement. Il avait parlé des Molinié, du père de Xavière, et surtout, comme on le lui demandait, de celle-ci. Sa réponse se terminait ainsi :

Vous savez, mon cher ami, que je ne pense pas toujours comme tout le monde... Si j'avais un fils, ce serait avec une joie réelle et une confiance absolue que je confierais son bonheur et son honneur à M^{lle} Iratchay.

Depuis, le silence. M^{lle} de La Reythie n'avait pu découvrir si Xavière avait donné à Jean Le Theilleur plus qu'une banale sympathie. A l'occasion, elle parlait du jeune homme très simplement. Néanmoins, une inquiétude restait au fond de ces deux êtres, pleins de bonté, qui s'étaient attachés à la jeune fille. C'est pourquoi ils regardaient alternativement Xavière, inconsciente de leur perplexité, et la lettre qui apportait un dénouement et peut-être une souffrance.

Un jeune chien, lancé comme une balle, vint

échouer sur les pieds de la liseuse. Elle releva la tête et regarda autour d'elle.

— Vous avez de bonnes nouvelles de vos amis ? demanda M^{lle} de La Reythie.

— Nanot ? eu la rougeole. Il va mieux maintenant, mais il a fort inquiété son papa pendant quelques jours. Germaine m'apprend aussi une triste nouvelle : M^{me} Carrère-Lepage a été victime d'un accident d'automobile.

— La tante de Jean Le Theilleur ?

— Justement. Elle se trouvait à Vichy. Un automobiliste, voulant éviter un enfant qui traversait la rue, a freiné si brusquement qu'un pneu est sorti de sa jante. Après un bond formidable, l'automobile est venue s'écraser sur le trottoir en faisant plusieurs victimes, parmi lesquelles M^{me} Carrère-Lepage. Germaine me dit qu'elle n'est pas morte immédiatement. En brûlant les étapes, son neveu a pu la revoir avant la fin... C'est un rude coup pour lui, car il l'aimait beaucoup.

La jeune fille parlait avec calme. Pourtant — est-ce parce qu'il l'examinait avec une attention aiguë ? — M. de La Reythie crut voir trembler ses lèvres.

— Voilà le deuil dont nous parle Cécile, fit M^{lle} de La Reythie en reprenant l'enveloppe mauve qu'elle avait posée sur la table.

Navière regarda plus attentivement les deux visages placés en face d'elle. Une brusque, une incompréhensible sensation d'angoisse l'étreignit.

— Nous possédons une cousine, commençait M^{lle} de La Reythie, qui vit retirée chez les Servantes de Marie, à Anglet, depuis la mort de son mari. Je lui avais envoyé une lettre de Yougoslavie pour lui faire partager quelques-unes de nos impressions. Je reçois sa réponse aujourd'hui et elle me parle justement de M. Le Theilleur. Tenez.

M^{lle} de La Reythie parut chercher un peu ; en réalité, elle écartait les mots qui auraient pu révéler sa discrète enquête.

— Ah ! voici...

Ces derniers mois, le monde a fait irruption — oh ! une irruption modeste — dans ma retraite. Marie-Anne...

M. de La Reythie expliqua pour la jeune fille attentive :

— Cette Marie-Anne est une amie d'enfance de ma sœur et de notre cousine. Elle habite Bordeaux le plus souvent.

La lectrice reprit :

Marie-Anne, qui passe toujours l'été à Biarritz, est venue me voir souvent. Elle reste fidèle à ses vieilles affections. Quel dommage qu'elle demeure aussi frivole et assoiffée de mondanités à soixante ans passés ! Malgré mon indifférence, qu'elle connaît, à l'égard des choses qui la passionnent, elle m'a parlé longuement des fêtes, des flirts, des scandales de la plage mondaine. Mathilde, tu vois sûrement la tête de Marie-Anne et la mienne pendant ce bout de conversation — de monologue, devrais-je dire — qui contenait pourtant des détails capables de retenir mon attention : « La fille de M. de Lestaing, M^{me} Le Theilleur, donne cette année toute une série de fêtes superbes (ici, une description enthousiaste). On parle beaucoup du mariage de son fils. Il est certain que le célibat de ce jeune homme, si richement doué, a trop duré. — Au fait, tu ne le connais pas ? Quelle triste idée tu as eue, le jour où tu es venue t'ensevelir ici ! — L'étoile de la troupe des demoiselles à marier, qui tournent autour de Jean Le Theilleur, est sans contredit M^{lle} de Frailane, ... une beauté ! une élégance ! ... Je te la présenterai. — Ah ! ça non ! — Mais si, voyons. Je dois amener ici quelques-unes de mes jeunes amies, M^{lle} de Frailane connaît déjà Anglet, je te la laisserai pendant notre visite de la maison. »

Aurais-je pensé, mon cher Pierre, trouver une de vos ferventes admiratrices dans l'élégante mondaine qui m'a été présentée la semaine dernière. Dois-je vous avouer, cependant, que je me demande si le snobisme n'est pas l'unique cause de cette admiration ? Car, sous les exclamations laudatives, c'est en termes bien vagues que M^{lle} de Frailane m'a parlé de vos ouvrages. Quoi qu'il en soit, cette belle personne m'a appris une nouvelle qui vous intéressera. Malgré son air hautain, elle glisse assez facilement aux confidences. Une très innocente question de ma part, et elle m'a confié qu'elle était fiancée à son cousin Jean. Les fiançailles officielles sont remises à plus tard, à cause d'un deuil qui vient de frapper la famille du fiancé. J'aurais eu, je pense, d'autres détails si Marie-Anne n'était revenue avec son escorte bruyante. Elle m'a glissé au départ : « J'ai

bien des nouvelles à t'apprendre, mais, aujourd'hui, impossible, ... et je ne pourrai point revenir bientôt, car nous organisons une vente de charité pour une église pauvre de la montagne. »

J'imagine que je savais déjà au moins une de ces nouvelles : les fiançailles de M^{lle} de Frailane et de M. Le Theilleur.

M^{lle} de La Reythie s'arrêta... Xavière s'était raidie depuis le début. Sous le coup, elle ne broncha pas.

— M^{me} Le Theilleur doit être heureuse, fit-elle simplement ; elle désirait fort ce mariage... Ce sera un couple superbe, très bien assorti comme fortune, famille...

— Et les sentiments ? demanda M. de La Reythie.

La jeune fille eut un geste qui disait son ignorance.

— Il faut croire qu'ils s'aiment...

— Oh ! soupira M^{lle} de La Reythie, il se contracte tant et tant d'unions étranges, de nos jours !

Personne ne releva cette réflexion désabusée. Xavière fixait l'horizon que l'agonie de la lumière ensanglantait. Un vent frais passa soudain sur les épaules et les fit frissonner.

— L'approche de l'automne se fait sentir, dit M. de La Reythie, les soirées deviennent fraîches ; je vais rentrer.

La jeune fille se leva aussi, car elle avait l'habitude d'une promenade avant le dîner. Ce soir, ses deux amis la laissèrent s'éloigner sans lui demander le but qu'elle s'était fixé. Ils regardèrent sa silhouette harmonieuse jusqu'à ce qu'elle disparût. Et M. de La Reythie gronda soudain :

— L'imbécile !

Sa sœur n'eut aucune hésitation sur l'identité de la personne visée par l'épithète malsonnante.

— Si elle l'aime comme elle est brave, pauvre petite ! dit-elle seulement.

Cependant, Xavière s'écartait des endroits fré-

quentés. Elle marchait à une allure telle qu'elle semblait vouloir franchir, d'un seul élan, un passage dangereux. Devant elle, sur un écran invisible, des images, vieilles de quelques mois, passaient et repassaient. A la dernière, qui représentait un cimetière de campagne, elle sentit sur ses doigts la chaude pression d'une main ferme, sur son visage, la caresse d'un regard inoublié.

— Eh bien! quoi? fit-elle avec une sorte de rage contre elle-même. Je n'attendais rien... Un regard, la belle affaire! Suis-je pour cela devenue folle subitement?

Mais, pas plus que la fatigue, les raisonnements ne calmaient la souffrance qui tordait son cœur comme une main cruelle.

Pourquoi Germaine Lasnier, qui lui parlait presque toujours de Jean Le Theilleur dans ses lettres, qui s'était même chargée plusieurs fois de transmettre à son amie le souvenir respectueux du jeune homme, ne disait-elle pas un mot des fameuses fiançailles? Les ignorait-elle? Cela semblait invraisemblable. N'était-ce pas plutôt la peur de faire du mal qui l'avait retenue au moment d'annoncer la nouvelle?

Une vague rouge noya le teint délicat de Xavière. Comme si une main audacieuse l'eût dévêtue, une révolte, une honte la faisaient trembler. Sa marche rapide l'avait amenée au bord du lac. Elle s'y arrêta un moment. Le Léman n'était plus l'immense miroir aux alouettes, que l'ardeur du soleil d'été créait souvent en plein midi, mais une étendue soyeuse et bleue, moirée de reflets verts, dont la jeune fille enviait le calme. Les vents d'orage passaient en rafales sur son âme : pour supporter sans faiblir l'agonie d'espoirs inconscients, elle se raidissait.

— Au moins, c'est net... J'aime mieux ça!

Mais des larmes soudaines brûlèrent ses paupières. Elle ferma les yeux pour les empêcher de couler : il ne fallait pas qu'on pût deviner sa peine.

— Mon Dieu! comme c'est sot... et compliqué,... et douloureux un pauvre cœur humain! dit-elle tout bas.

Cette pénible et trop exacte constatation revenait à l'esprit de Xavière dans le train qui l'emportait, à la fin de septembre, vers les Pyrénées.

Il eût fallu, néanmoins, un observateur bien pénétrant pour deviner que cette jeune fille venait de vivre des jours qui compteraient parmi les plus tristes de son existence.

Xavière avait hérité de son père une exceptionnelle maîtrise de soi. Son âme vaillante n'acceptait pas d'être vaincue. La tristesse et le découragement lui paraissaient haïssables, même lorsqu'elle sentait leur emprise.

Dans sa robe sombre, qui avivait l'éclat de son teint, la jeune fille était l'image exquise de la jeunesse pensive. La main appuyée à la barre de cuivre qui courait au long des glaces du rapide, elle regardait fuir les grands pins blessés. La résine coulait, goutte à goutte, de longues et larges entailles. Une blessure profonde saignerait ainsi, longtemps encore, au cœur de Xavière ; mais elle resterait invisible et secrète.

La traversée monotone des Landes, semées de gares blanches et brunes, semblables à des jouets avec leurs bois entre-croisés, engourdissait peu à peu la songeuse. Elle revint s'asseoir et ferma les yeux pour ne plus voir la course folle des choses.

Dans cinquante minutes, elle serait à Bayonne, mais il lui faudrait attendre plus de deux heures le départ du train pour Cambo. Elle n'y était pas attendue, car, son retour ayant été retardé, elle avait écrit à sa tante quelques jours auparavant :

Je vous reviendrai sûrement la semaine prochaine, mais je ne puis vous fixer encore la date exacte de mon arrivée. Ne venez donc pas à la gare pour ne pas le faire plusieurs fois inutilement.

La tête appuyée au drap bleu des coussins, Xavière se laissait bercer par l'express. Elle pensait à ceux qu'elle allait retrouver, à la vieille maison aimée. Elle lui apportait une âme alourdie, qui ressemblait un peu à son âme tourmen-

tée des vacances de 1918, après la mort de son père...

Elle était si profondément plongée dans ses pensées qu'elle sursauta lorsque le train entra bruyamment sous la marquise de la gare de Bayonne.

La majorité des voyageurs continuaient, ce soir-là, vers Biarritz et l'Espagne : le quai n'était pas encombré. Xavière aperçut, à quelques mètres de son compartiment, Jean Le Theilleur, absorbé par l'examen des wagons passant devant lui. Instinctivement, elle se rejeta en arrière. Comment le jeune homme se trouvait-il là? Elle lui avait entendu dire, jadis : « Nous quittons toujours Biarritz vers le 15 septembre... » Il aurait dû être à Verneuilac, où les vendanges se préparaient.

Xavière resta quelques secondes immobile, les sourcils froncés, le cœur battant, puis elle sauta sur le quai ; elle ne voulait pas avoir peur.

Les yeux de Jean Le Theilleur erraient sur les voyageurs avec une expression déçue... Soudain, son visage s'éclaira et, d'un pas vif, il marcha sur Xavière, la main tendue.

— Quel plaisir de vous revoir, mademoiselle Soizevette! Mais tombez-vous du ciel? Je ne vous ai pas vue descendre du train.

— Vous regardiez mal, dit-elle tranquillement.

Elle aurait voulu pouvoir se montrer très froide, car elle en voulait au jeune homme de son attitude passée ; mais la sagesse lui conseillait d'être naturelle. Un peu distante pourtant, elle reprit :

— Vous attendiez quelqu'un?

— Mais oui, ... vous.

Et comme Xavière ouvrait très grands des yeux passablement hautains, Jean continua :

— Je ne vais pas essayer de vous faire croire à des circonstances providentielles. Je savais que vous deviez arriver cette semaine...

La jeune fille ne comprenait plus. Pour couper court à une amabilité qu'elle trouvait excessive, elle dit :

— Je vous croyais à Verneuillac. M^{me} Le Theil leur est ici, avec vous ?

— Non, elle est à Bordeaux. Elle a été très éprouvée par les derniers événements. De plus, un mauvais rhume la retient à la chambre. Pauvre maman ! elle est bonne au fond et, comme elle m'aime bien, elle finit toujours par vouloir ce que je veux.

— Mais c'est très commode ! fit Xavière avec un rite contenu et ironique.

Elle s'était mise à marcher, entraînant à sa suite son compagnon. Celui-ci, visiblement, perdait pied. Ils restèrent silencieux quelques minutes.

— J'ai appris la mort de M^{me} Carrère-Lepage, dit enfin Xavière. Quel chagrin sa fin a dû vous causer !

Sa voix et son visage s'étaient adoucis. Jean eut un geste désolé :

— Une grande peine, oui. J'ai eu pourtant cette douceur de pouvoir la revoir avant la fin... Sa belle intelligence n'était pas obscurcie... Elle m'a redit ses dernières volontés, sa tendresse... Chère tante Marie, elle m'a parlé de vous.

— De moi ?

— Oui, fit-il d'une voix changée, je vous dirai...

Puis, prenant une soudaine résolution, il continua :

— Tout à l'heure, vous avez interrompu mes explications. Je savais, vous disais-je, que vous arriviez cette semaine, mais j'ignorais le jour et l'heure de votre arrivée. Depuis lundi, je surveille tous les trains venant de Bordeaux. Mon chauffeur doit me croire un peu fou et, ... mon Dieu ! il a raison. Voyons, supplia-t-il, comme la jeune fille le regardait avec une étrange expression, vous n'allez pas me dire que vous m'en voulez parce que je n'ai pas su résister au désir de vous voir seule et tout de suite ? Nous ne sommes pas « protocolards », nous deux ?

Jean posait sa question avec une tendresse gamine. La réponse sonna très dure :

— Donnez-moi donc des nouvelles de M^{lle} de Frailane.

Le jeune homme s'arrêta brusquement ; il semblait abasourdi. Sur le quai, des voyageurs se hâtaient en tous les sens. La gare s'emplissait du brouhaha des départs.

— Mais, sapristi ! fit Jean dans un irrépressible mouvement de vivacité, je ne vous reconnais plus. Vous recevez vos amis avec une froideur blessante et vous vous inquiétez des personnes qui devraient vous être indifférentes. M^{lle} de Frailane ? Je m'imagine qu'elle doit être à Toulouse. Elle s'y fait admirer par son fiancé, un bon garçon, le pauvre diable !

Un cri de surprise et aussi de délivrance :

— Son fiancé ! Ce n'était donc pas vous ?

Les yeux du jeune homme rencontrèrent ceux de Xavière ; elle rougit.

— Moi qui vous croyais perspicace ! dit-il seulement.

De nouveau, ils se turent et le bruit les enveloppa sans les troubler.

— Nous nous expliquerons mieux dans l'auto, reprit bientôt Jean. Je vous emmène à Cambo. C'est entendu avec... les vôtres.

Xavière renonçait à comprendre. Elle suivit le jeune homme qui avait pris sa mallette et gagnait la sortie en disant :

— Mon chauffeur est là. J'aurais bien conduit moi-même, et cette combinaison avait mes préférences, mais j'ai pensé qu'elle vous déplairait peut-être...

— Alors, c'est cet excellent Marcel Hulot qui doit nous servir de chaperon ?

— Justement. Fort intelligent, ce brave Marcel, vous savez ; la perle des chauffeurs : discret, correct...

— Autant que son maître l'est peu ?

Jean sourit sans répondre, car le dit Marcel se dressait à côté d'une élégante voiture. Il s'avança vivement afin de débarrasser son maître des bagages de Xavière. L'apparition de celle-ci ne lui avait pas fait perdre l'impassibilité du serviteur bien stylé, mais l'ombre d'un sourire satisfait restait autour de sa bouche, pendant qu'il écoutait les ordres de M. Le Theilleur et s'installait au volant.

L'automobile glissa doucement sur la place encombrée, traversa au ralenti les rues animées par des enfants aux beaux yeux noirs et fila comme une flèche sur la route libre.

Jean se pencha vers sa compagne :

— Enfin ! je vous retrouve sans importuns, ... à moi tout seul, petite amie Soizevette.

Elle eut un geste pour arrêter les paroles tendres. Tout ceci lui semblait trop beau pour durer. La raison reprenait ses droits, et les objections, les doutes, un moment bâillonnés, regagnaient le terrain perdu.

— Si vous me donniez les explications que vous m'avez promises ? dit-elle avec un visage subitement grave.

— Volontiers ; mais, auparavant, dites-moi donc pourquoi vous me croyiez fiancé à M^{lle} de Fraillanc ?

— Ça, c'est une vengeance de femme ! s'exclama sans hésitation M. Le Theilleur lorsque la jeune fille se tut. Marthe espérait bien que vous apprendriez la nouvelle et elle comptait sur votre erreur. Son fiancé est en effet son cousin et il s'appelle Jean : c'est tout ce que nous avons de commun. Jean de Monleau a encore perdu sa grand'mère, mais ce deuil remonte à trois mois au moins. M^{me} de Marsan a pu s'y tromper, mais vous ! ... Douter ainsi de mes sentiments et de mon respect — car tout à l'heure vous me jugiez bien ! — Je devrais vous en vouloir. Quelle réception vous m'avez faite ! Si je n'avais pas été encouragé... »

— Qui a pu vous encourager ?

Il rit de son indignation. Mais Xavière reprenait déjà :

— D'ailleurs, il n'y a pas que les sentiments dans la vie. Vous n'avez pas réfléchi à tout ce qui nous sépare...

Jean pesa presque violemment sa main sur celle de la jeune fille :

— Oh ! je vous en prie ! ... Je ne vois rien qui puisse nous séparer en dehors de nos deux volontés. Mais vous, pensez bien qu'on m'a fait un tas d'objections. Vous n'allez pas recommencer, vous, ou je fais quelque sottise. Soyez tranquille,

j'ai entendu, de bouches très diverses, tout ce que l'imagination la plus fertile pourrait inventer à l'encontre de mes désirs. Et votre tante...

— Vous l'avez vue?

— Vous croyant à Cambo, je m'étais présenté chez vous avec un paquet à votre adresse de la part de M^{me} Lasnier. Après un rapide et sévère examen, votre vieille servante disparut sans explications pour revenir bientôt avec votre tante. Celle-ci m'apprit que vous étiez absente; mais, malgré mes manœuvres, elle ne me parla pas de la date de votre retour et ne m'offrit point de revenir. J'aurais pu me confier à elle. Mais, je l'avoue, je craignais son influence et je préférerais plaider ma cause moi-même. M^{me} Molinié n'a pas l'air tendre pour les gens du monde.

— Elle est très bonne et très indulgente toujours, mais vous avez dû éveiller sa méfiance.

— En tout cas, elle a su, avec une adresse remarquable et sans avoir l'air d'y toucher, me renseigner sur ses idées et les vôtres, sur la parfaite liberté de votre cœur qui ne se laisserait point émouvoir par les avantages matériels, les vains hochets de la vanité. Je suis sorti de là complètement désemparé. J'avais beau évoquer la figure encourageante de votre ami, Max Augier, et ses dernières paroles: « Vous savez bien que vous avez toujours eu de la chance! », je n'arrivais pas à me rassurer. C'est alors que j'ai rencontré vos cousins.

Xavière se redressa brusquement:

— Francis et Robert?

Jean inclina la tête.

L'automobile courait maintenant à travers la campagne. Le crépuscule brouillait les choses entrevues. L'éventail doré des phares balayait soudain la route blanche, s'allongeait, puis se déformait au moindre obstacle. La fraîcheur s'insinuait dans la voiture tiède par les vitres baissées.

— Vous n'avez pas froid? demanda Jean.

— Non, la soirée est douce... Vous me disiez que vous aviez rencontré mes cousins...

— Ils étaient arrêtés auprès de mon automobile, tout au bout de l'allée. Je les vis venir à moi avec

un air à la fois résolu et embarrassé. Ils se présentèrent, je fis de même. Et, soudain, Francis me regarda bien en face :

« — Monsieur Le Theilleur, vous allez nous trouver affreusement indiscrets et mal élevés ; nous voudrions savoir le but de votre visite.

Je souris. Sans trop savoir pourquoi, je me sentais délivré de mon angoisse. Ah ! les chers garçons ! On aurait dit que je prévoyais la suite.

— Je suis sûr que vous l'avez deviné, répondis-je sans hésiter.

— Eh bien, voilà : vous êtes venu pour Soizevette et... maman vous a douché.

— C'est tout à fait cela.

Robert m'expliqua, pour justifier sans doute leur audacieuse intervention :

« — Vous nous êtes très sympathique, Monsieur, et nous aimons beaucoup Soizevette.

« — Mais je l'aime encore plus, moi, mes jeunes amis, dis-je avec élan.

Ils eurent un franc éclat de rire.

« — Alors, dit joyeusement Francis, nous allons pouvoir nous entendre. Je le pensais bien.

Cinq minutes après, nous arpentions la route comme de vieilles connaissances. J'avais glissé un bras sous celui de Francis et j'appuyais l'autre sur l'épaule de Robert.

— Que vous ont-ils dit, ces jeunes monstres ? demanda Xavière avec une certaine anxiété.

— Beaucoup de choses... Ecoutez simplement quelques phrases :

« — Soizevette n'est pas une poule mouillée, m'a dit Francis. Elle a de la volonté. Je parierais que, ses sentiments à votre égard, personne ne les connaît..

« — M. le curé sait peut-être quelque chose, souffla Robert.

« — Mon vieux, lui ou personne, en l'occurrence, c'est la même chose, reprit le premier.

Seulement, avant son départ pour la Yougoslavie, nous l'avons surprise, en voulant lui faire une farce, comme elle regardait une photographie où vous figuriez avec la famille Lasnier,

et l'expression de son visage était si... si bizarre, « enfin, que nous avons pris la fuite. Nous n'en « avons jamais parlé à personne, ça ne veut peut- « être rien dire, mais nous y pensions en lisant les « lettres de Soizevette, pas tout à fait comme jadis, « nous semblait-il, et nous venons d'en conclure « qu'il vaut mieux que vous ayez une explication « avec elle.

— Comme vous avez bien fait de parler, mes jeunes amis! dis-je avec chaleur. Je ferai tout pour rendre votre cousine heureuse si elle veut me le permettre, et... j'ai besoin d'elle pour devenir meilleur.

« — C'est ce que nous avons pensé, m'a déclaré Francis sans ambages.

— Bref, vos cousins m'ont donné tous les renseignements que je désirais, et nous avons décidé que je viendrais vous chercher à la gare. »

Tout en parlant, le jeune homme avait pris les mains de Xavière. Elle dit faiblement :

— Votre mère, les vôtres, ils doivent me détester, au fond ?

Il protesta vivement :

— Ne dites pas cela. Ma mère vous accepte et vous aurez vite fait sa conquête ; mon grand-père vous aime déjà, grâce à M. de La Reythie. Oui, je vous dirai plus tard ce que nous devons à cet historien remarquable, au Père Brélade, mon cher vieux professeur, à ma pauvre tante Carrère-Lepage. Maintenant, une seule chose importe : vos cousins avaient-ils raison ?

Elle inclina la tête, plus rose encore sous son feutre sombre.

— Enfin! dit Jean comme un cri de victoire.

Il l'attira auprès de lui. Tout un moment, ils restèrent ainsi, savourant leur joie. Traduisant sa reconnaissance envers le Ciel et la noblesse de son jeune cœur, Soizevette eut ces mots :

— Il faudra faire du bien,... être très bons pour tous.

— Ah! fit Jean avec une tendresse émue, comment ne serais-je pas bon avec vous, ma chérie ?

Et, comme les yeux de Soizevette se fermaient

sur un trésor de visions heureuses, il se pencha pour baiser leurs paupières. Mais, très vite, les prunelles d'un bleu si rare, qu'une chaude lumière embellissait encore à cette heure, s'ouvrirent de nouveau et une lueur malicieuse y dansa.

— A quoi pensez-vous ? dit Jean.

— A mon curé. Il avait raison : la Providence va me donner... un mari par surcroît !

— Et un mari délicieux ! Souvenez-vous, Soizevette...

Leurs regards se croisèrent, pleins de souvenirs. Et, tandis que l'automobile traversait Cambo, l'originalité de leur première rencontre les fit rire soudain, d'un rire jeune, grisé, un peu fou, qui s'égrena dans le vent tiède de ce soir d'automne, si doux en pays basque.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION "MON OUVRAGE"

ALBUM N° 8. *La Décoration de la Maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 39 pages. Grand format.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10 et 11 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75

ALBUM N° 14. *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75

Les 5 albums, ensemble, franco : 35 fr.

COLLECTION "AURORE"

TRICOT ET CROCHET (Album n° 5).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 6).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 7).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75

franco : 4 francs. Les 4 albums, ensemble, franco : 15 fr.

Collection "MODE ET MAISON"

40 Modèles au Tricot pour dames, hommes et enfants. L'album de 36 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

CRÉATEUR
CHAUSSURE Jean

LE JEAN-JACQ

parations des

RESSE

CUIR OU C

andises de

Exécuti

N° 406 ❖ Collection STELLA ❖ 10 Février 1937

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes par mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la

Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,

1, rue Gazan, Paris (14^e).